

ÉCOLE PRATIQUE DES HAUTES ÉTUDES - SORBONNE
SIXIÈME SECTION : SCIENCES ÉCONOMIQUES ET SOCIALES

Cahiers
du
MONDE RUSSE
et
SOVIÉTIQUE
3

MOUTON & CO

Volume II

Juillet-Septembre 1961

Cahiers

du

MONDE RUSSE

et

SOVIÉTIQUE

3

Volume II

Juillet-septembre 1961

ÉCOLE PRATIQUE DES HAUTES ÉTUDES - SORBONNE
SIXIÈME SECTION : SCIENCES ÉCONOMIQUES ET SOCIALES
DIVISION DES AIRES CULTURELLES
Centre d'Études sur l'U.R.S.S. et les Pays Slaves

CAHIERS DU MONDE RUSSE ET SOVIÉTIQUE

revue trimestrielle

publiée avec le concours

de l'Institut d'Études Slaves de l'Université de Paris,
du Centre de Recherches d'Histoire Slave de la Faculté des Lettres et
Sciences Humaines. Sorbonne,
du Centre d'Étude des Relations Internationales de la Fondation
Nationale des Sciences Politiques,
du Centre Français de Droit Comparé,
de l'Institut de Science Économique Appliquée.

Comité de rédaction :

Jacques BELLON - Alexandre BENNIGSEN
Henri CHAMBRE - René DAVID - Claude FRIoux
Basile KERBLAY - Paul LEMERLE
François de LIENCOURT - Roger PORTAL
Stuart SCHRAM - Jean TRAIN

MOUTON & CO, éditeur, Paris - La Haye.

CAHIERS DU MONDE RUSSE ET SOVIÉTIQUE

Vol. II - 3

Juillet-septembre 1961

ÉTUDES

- François DE LIENCOURT. Le théâtre, le pouvoir et le spectateur soviétiques. II. Le Spectateur et le Répertoire 277
- V. K. JACUNSKIJ. La révolution industrielle en Russie. 299
- Irène SORLIN. Les traités de Byzance avec la Russie au x^e siècle. 313

CHRONIQUES

- Marguerite AYMARD. Notes et impressions de P. I. Jakuškin sur la réforme de 1861. 361
- Gregory GROSSMAN. Quelques remarques sur les éléments anciens et nouveaux de la pensée économique soviétique. 374
- L. ROBEL. Tjutčev et la nausée. Histoire et philosophie d'un quatrain. 386

BIBLIOGRAPHIE

- Maria WIDNÄS. La constitution du fonds slave de la Bibliothèque de Helsinki. 395

CONDITIONS D'ABONNEMENT (4 numéros)

France, Communauté, Maroc, Tunisie, Guinée, Indochine ..	33,00 NF
Autres Pays	40,00 NF/f30.—
Le numéro	9,00 NF/f8.—

Pour la France et la Communauté :

les ordres de paiement doivent être libellés au nom et à l'ordre de :

Éditions MOUTON & CO
68, quai des Orfèvres, Paris-Ier

par virement postal : n° 50-6796. Paris ;

par chèque bancaire : Crédit Commercial de France, Agence Saint-Germain,
Carrefour de l'Odéon, Paris-VI^e, compte 21 947.

Pour l'étranger :

MOUTON & CO, N.V., Kerklaan 74, RIJSWIJK (Z.H.) Hollande

par virement postal : n° 473950, La Haye ;

par chèque bancaire : Twentsche Bank N.V., La Haye.

Manuscrits

Les manuscrits non retenus restent pendant un an à la disposition de leurs auteurs qui peuvent, soit les reprendre aux bureaux de la revue, soit en demander le renvoi par la poste à leurs frais.

Passé le délai d'un an, les manuscrits non retenus ne sont pas conservés.

L'École Pratique des Hautes Études recommande aux auteurs de garder toujours un double de leurs manuscrits, et déclare dégager sa responsabilité au cas où l'un de ceux-ci viendrait à s'égarer.

Les opinions émises dans les articles publiés par les *Cahiers du Monde Russe et Soviétique* engagent la seule responsabilité de ceux qui les expriment. La Rédaction ne peut en aucun cas en être tenue responsable.

Tout auteur déposant un manuscrit est réputé avoir pris connaissance de ces dispositions et les accepter.

Toute la correspondance, manuscrits, livres et périodiques, doit être adressée aux *Cahiers du Monde Russe et Soviétique*, École Pratique des Hautes Études, Division des Aires Culturelles, 20, rue de la Baume, Paris-VIII^e.

Printed in France.

LE THÉÂTRE, LE POUVOIR ET LE SPECTATEUR SOVIÉTIQUES

II. LE SPECTATEUR ET LE RÉPERTOIRE

Par suite de l'évolution qu'a connue le théâtre depuis 1952, le spectateur soviétique a, plus que par le passé, le moyen de faire entendre sa voix et le répertoire tient un plus grand compte de ses goûts.

Ce spectateur n'est pas un personnage abstrait et il faut se garder de donner du public soviétique une image stéréotypée. On sait que cet écueil n'a pas été évité par la critique officielle dont certains écrivains soviétiques ont, à partir de 1956, souligné le schématisme excessif. Comme l'a fait observer Alexandre Kron, dans ses « Remarques d'un écrivain »¹, les critiques théâtraux avaient tendance à abuser de formules telles que : « Le peuple connaît les écrivains comme... », « Le peuple a rejeté des pièces comme... ».

Si l'on veut éviter les simplifications abusives, il faut s'efforcer de tenir compte de la diversité du public soviétique. Même la doctrine officielle qui nie l'existence de classes antagonistes ne va pas jusqu'à contester qu'il y ait au sein de la population soviétique des catégories différentes ; que les distinctions à faire soient fondées sur les professions, les niveaux de vie ou les générations, elles sont mises en lumière par une série d'articles récents qui permettent de mieux connaître la composition du public des théâtres.

A. *La composition du public des théâtres.*

Il faut d'abord noter qu'il existe en U.R.S.S. certaines catégories de personnes qui ne se rendent presque jamais au théâtre.

1^o Beaucoup de paysans ne sont pas en contact avec la vie théâtrale, et l'on peut considérer que, même ceux qui assistent parfois à des représentations, ne jouent pas un rôle assez actif pour que leurs goûts

¹ Alexandre Kron, « Zametki pisatelja » (Remarques d'un écrivain), *Literaturnaja Moskva*, 1956, t. II, Gosudarstvennoe izdatel'stvo hudožestvennoj literatury, Moscou, 1956.

soient pris en considération. « Il faudra longtemps, lit-on dans un article consacré au théâtre à la campagne², pour que chaque paysan puisse aller au théâtre même une fois par semestre. » — « Les auditoires ruraux, notait en 1956 un éditorial des *Izvestija*³, sont pauvrement desservis par les théâtres. Les représentations spéciales pour les kolkhozes, sovkhoses ou S.M.T. ne sont données que rarement. »

En fait, le nombre des « théâtres mobiles » destinés à desservir la campagne avait brusquement baissé à partir du début de la guerre, par suite de la suppression des subventions qui leur étaient accordées. Il était passé de 387 en 1941 à 85 en 1956⁴. Des efforts sérieux ont été accomplis depuis quelques années pour renverser ce courant⁵. Il semble notamment que dans certains kolkhozes importants existent des *groupes d'amateurs*. Ceux-ci disposent parfois, sinon d'une revue, du moins d'un recueil (*Sel'skaja Estrada*). Il n'en reste pas moins que le monde des campagnes reste encore dans une large mesure coupé de la vie théâtrale.

2^o A l'extrême opposé, il existe des intellectuels aux goûts exigeants qui ne vont guère au théâtre parce qu'ils estiment médiocre la qualité du répertoire : leur attitude, souvent taxée de snobisme ou de nihilisme, vise soit des pièces d'auteurs soviétiques, soit le style trop « académique » qui a marqué jusqu'à une date récente les représentations d'œuvres dramatiques classiques. Ces intellectuels peuvent, en revanche, être attirés par certaines pièces d'auteurs occidentaux et faire partie du vaste public qui cherche à tout prix à assister aux représentations données par des troupes étrangères. Bien que leur nombre soit malaisé à évaluer, ces spectateurs « difficiles » ne sont sans doute pas sans influence sur ce théâtre, surtout depuis que l'on peut à nouveau voir en U.R.S.S. certaines mises en scène d'avant-garde.

Voici, à titre d'illustration, le portrait publié en 1956 dans la revue *Teatr* d'une jeune personne incarnant ce type de spectateur. « Norah la nihiliste, jeune femme intellectuelle, au snobisme prooccidental très raffiné (...) a écrit un diplôme sur la poésie pendant la Guerre des Deux Roses. Cependant elle n'enseigne pas. Elle met au point les mémoires de quelques vieilles actrices. Elle exerce « un travail littéraire libre ».

« Elle ne reconnaît pas l'existence d'un art proprement soviétique et n'essaie pas même de le cacher. Elle est fière de son esprit frondeur. Elle considère comme de bon ton de critiquer tout ce qui plaît au plus

² A. Svobodin, « Teatr v derevne », *Teatr*, n° 6, 1957.

³ « Teatr i zritel' », *Izvestija*, 13 mai 1956.

⁴ A. Svobodin, *art. cit.*

⁵ En particulier dans son rapport au 21^e congrès, M. Khrouchtchev a insisté sur la nécessité « d'élever le niveau culturel des campagnes ». Voir à ce sujet, l'éditorial « V derevne vse bogatstva teatral'noj kul'tury » (Mettre à la disposition des campagnes toutes les ressources de la culture théâtrale), *Teatr*, n° 12, 1959.

⁶ Cf., par exemple, *Selo Virjatino v prošlom i nastojaščem*, Moscou, 1958.

grand nombre. Elle ne va pas au théâtre et ne fréquente qu'un milieu fermé de snobs. Elle est fière de son appartement, ainsi que de ses assiettes dans lesquelles avait mangé le poète Balmont. »⁷

En U.R.S.S., la masse de la population a certainement beaucoup plus de contacts avec le théâtre que dans les pays occidentaux. Il ne faut pourtant pas en déduire que les personnes dont les revenus sont modestes peuvent toujours se rendre aisément aux spectacles de leur choix (bien qu'on leur distribue des billets pour des pièces dont la diffusion est particulièrement encouragée par les autorités).

L'abaissement de 17 % du prix des places, ordonné par le Ministère de la Culture à compter du 15 septembre 1956⁸ s'est inséré dans l'ensemble des mesures prises pour remédier à la crise du théâtre⁹. Désormais pour la plupart des théâtres de Moscou les prix varient entre 3 et 25 roubles. Ils sont donc inférieurs à ceux des théâtres occidentaux, surtout en ce qui concerne les places les moins chères.

Sans doute y a-t-il une crise du public théâtral qui est générale dans le monde et qui ne tient pas uniquement à la nature du répertoire soviétique. Il n'en reste pas moins qu'en U.R.S.S. la désaffection des spectateurs pour le théâtre — qui s'est surtout manifestée de 1950 à 1956 — a été particulièrement marquée. Elle semble avoir atteint, spécialement, le public peu fortuné.

« Le symptôme le plus inquiétant, écrivait Alexandre Kron¹⁰, est peut-être justement l'absence de candidats à des places bon marché... Si triste que cela puisse être, aujourd'hui la position de nos théâtres est beaucoup plus forte dans la partie du public qui va au théâtre pour se reposer et se distraire dans des fauteuils confortables que dans celle qui est prête à rester debout pendant tout le spectacle. »

Cette indication n'est pas la seule que l'on trouve dans des textes soviétiques récents sur l'existence d'un public relativement fortuné, qui fréquente les théâtres avec une certaine régularité. Néanmoins le niveau de vie est loin d'être le facteur essentiel à considérer dans ce domaine.

Comme le note l'auteur d'une enquête sur les spectateurs¹¹, qui

⁷ V. Šitova et V. Sappak, « Ešče o vkusah » (Étude sur les goûts des spectateurs), *Teatr*, n° 1, 1956.

⁸ « Sniženie cen na bilety v teatre », *Izvestija*, 15 septembre 1956, p. 4.

⁹ Les subventions aux théâtres, supprimées en 1948, ont dû être rétablies alors, d'après des articles récents demandant à nouveau leur suppression. Cf. l'enquête : « Za anšlagi », *Teatr*, n° 4, 1959.

¹⁰ « Zametki pisatelja », *op. cit.* De même dans une enquête intitulée : « Kto segodnja prišel v teatr ? », *Teatr*, n° 2, 1959, p. 152. Les auteurs de ce reportage collectif notent qu'au spectacle « Sadovnik i ten' » (Le jardinier et son ombre), de Léonid Leonov, donné à Moscou par le théâtre Maïakovsky, l'orchestre et la corbeille sont pleins, mais qu'au balcon et au troisième étage il reste des places vides.

¹¹ V. Belov, « Kto segodnja ne prišel v teatr ? » (Qui, aujourd'hui, n'est pas allé au théâtre ?), *Teatr*, n° 6, 1959.

étudie les mobiles qui peuvent inciter à l'achat d'un billet de théâtre, il faut faire intervenir à ce sujet une série de facteurs, parmi lesquels il énumère : « les vœux du spectateur, la réputation d'un théâtre, les conditions de travail [du spectateur], la topographie de la ville, le « collectif »¹², les opinions, passions et aspirations esthétiques, le temps consacré à l'art, l'influence d'autres arts voisins, l'état de la publicité, sans parler d'une dizaine de problème qui se posent à l'occasion du simple fait de l'achat d'un billet (ou du refus de l'acheter) ».

Les personnes qui disposent de revenus élevés sont d'ailleurs loin d'être toujours des amateurs de théâtre. En effet, l'emploi du temps des fonctionnaires ou ingénieurs qui constituent le milieu dirigeant est souvent trop chargé pour leur laisser beaucoup de loisirs. Il arrive en outre que ces « cadres » n'éprouvent pas un grand intérêt pour les arts, parce que leur attention est tournée principalement vers des problèmes techniques ou politiques. Toutefois certains fonctionnaires du parti vont au spectacle pour examiner les tendances politiques de telle ou telle nouvelle pièce.

Ainsi, l'enquête faite en 1956 par la revue *Teatr* sur les goûts du spectateur¹³, dont on connaît déjà le portrait de « Norah la nihiliste » décrit une sorte de clerc « dogmatique » qui ne connaît rien au théâtre mais s'intéresse aux discussions publiques sur les pièces nouvelles, aime faire des discours et voir reproduire dans les journaux ses interventions.

« Il stigmatise les pièces contemporaines pour leurs défauts idéologiques. Il considère « Bonne chance »¹⁴ comme une « calomnie contre notre merveilleuse jeunesse ». Il reproche à Arbuzov de n'avoir pas dénoncé comme il le fallait l'« aventurier » Vedernikov¹⁵. Il déclare : « Nous voulons, nous exigeons, nous ne permettrons pas. » Mais, quand il fait des discours, le public bavarde et ne l'écoute pas. »

La même enquête a choisi comme type de « l'habituée des théâtres » Maria Alekseevna, une femme appartenant visiblement à une catégorie sociale dont les revenus sont assez élevés pour que les épouses ne travaillent pas.

¹² L'auteur a en vue le rôle exercé par la collectivité de travail à laquelle appartient le spectateur.

¹³ V. Šitova et V. Sappak, *art. cit.*

¹⁴ *V. dobryj čas* (Bonne chance) de Viktor Rozov. Cette pièce publiée par *Teatr*, n° 3, 1955, et représentée pour la première fois à Moscou à la fin de 1955, dénonce notamment des trafics d'influence auxquels se livrent parfois certains parents bien placés en vue de faire admettre leurs enfants dans les établissements d'enseignement supérieur (cf. *infra*, p. 297).

¹⁵ Il s'agit du héros de la pièce *Gody stranstvij* (Années de pérégrination), publiée dans la revue *Teatr*, n° 3, 1954, et représentée avec un vif succès à Moscou à partir de la fin de 1954. Dans cette pièce, un jeune savant est représenté sous un jour assez sympathique en dépit de son individualisme excessif. Cette dérogation, alors peu habituelle, à la division des personnages en héros positifs et négatifs avait suscité de vives polémiques. Cf. la discussion de cette pièce dans la revue *Teatr* ; n°s 2, 7, 8 et 10, 1954.

Maria Alekseevna « a le visage arrondi, encore beau, à l'expression digne et pétrifiée. La voici qui se lève de son fauteuil et se dirige vers le foyer. Sa robe de soie rouge se déploie avec un bruissement ; ses boucles d'oreilles bougent en brillant. Une énorme broche scintille sur sa poitrine. Maria Alekseevna est une femme. C'est sa position sociale, sa profession, sa carrière. »

Elle va au théâtre pour avoir des émotions, « pour rire et pour pleurer ». Elle aime les décors somptueux, les costumes luxueux, les inondations, les orages, les levers et couchers de soleil. Elle n'aime pas les films sur la vie des travailleurs, mais elle est passionnée par les vedettes, surtout étrangères. Elle admire beaucoup le film *La croix de sainte Anne* (*Anna na šee*), tiré de la nouvelle de Tchekhov, où l'on voit des dames en belles robes de bal. Elle affectionne les spectacles qui ont des noms « aristocratiques ». « Je n'ai pas besoin de kolkhozes, répète-t-elle souvent à propos des spectacles soviétiques. J'en ai assez de la propagande. »

Si l'on laisse de côté ces spectateurs dont la revue *Teatr* nous trace un portrait sans bienveillance, la fraction la plus intéressante du public est constituée par des personnes à revenu modeste qui aiment vraiment le théâtre et font des sacrifices pour s'y rendre. Une des raisons des efforts qu'elles doivent accomplir est que la distribution des billets de théâtre est loin d'être satisfaisante, malgré des efforts récemment faits pour l'améliorer. « Il est difficile, lisait-on en 1956 dans les *Izvestija*¹⁶, d'obtenir un billet pour une représentation en s'adressant directement à une usine, à un kolkhoze, à un bureau, ou à un établissement d'enseignement. » L'auteur de cet article notait que, dans beaucoup de villes, des bureaux de locations n'existaient qu'au centre de l'agglomération. A Moscou, la distribution des billets est assurée par « l'Union Moscovite des Caisses de Spectacles Théâtraux » (MOTZK) dont les méthodes sont souvent critiquées. En 1959, la revue *Teatr*¹⁷ a signalé le mécontentement suscité dans une usine de Moscou par l'existence d'un procédé ingénieux, imaginé par le MOTZK afin d'encourager les spectateurs à louer des places pour des spectacles auxquels ils ne seraient pas disposés à se rendre spontanément. Il s'agit d'un système dit des « paquets d'abonnements ».

« Vue de l'extérieur, cette invention du MOTZK semble tout à fait inoffensive, voire même élégante. Les billets de théâtre se trouvent dans une enveloppe transparente, en cellophane. En général, elle contient quatre billets, deux pour le spectacle demandé, et deux pour un autre spectacle, pour lequel il n'y a pas de demande. Le prix du paquet est de 40 à 80 roubles. »

¹⁶ « Teatr i zritel' », Éditorial des *Izvestija*, 13 mai 1956.

¹⁷ V. Belov, « Kto segodnja ne prišel v teatr ? », *art. cit.*

L'ouvrier qui signale cette pratique est indigné :

« C'est une honte... Les paquets ne sont pas autre chose qu'une subvention aux frais du spectateur et destinée à des théâtres représentant des pièces de mauvaise qualité... »

La même enquête rapporte une conversation avec des employées de la poste centrale de Moscou. Elles n'aiment guère « leur » théâtre. Il s'agit du théâtre du Komsomol¹⁸.

« Mais c'est notre théâtre, il faut y aller, qu'on l'aime ou non, dit Larissa Matvèevna. »

« Elle a raison, qu'on l'aime ou non, reprennent en riant les jeunes filles qui rappellent comment, l'année précédente, le Comité de quartier (*rajkom*) du Komsomol a pris en main la distribution des billets. Il a rejeté résolument les méthodes artisanales du MOTZK. Il s'est élevé, pour traiter cette affaire, à un niveau convenant au milieu du xx^e siècle. Les billets destinés à l'une des pièces [du théâtre du Komsomol] étaient la contrepartie obligatoire des billets pour le match de football Hongrie-U.R.S.S. »

Ce genre de pratiques n'est pas nouveau. Avant la guerre, pouvait-on lire dans un article publié par la même revue en 1957, certains théâtres vendaient à l'avance aux syndicats pour toute une saison des places permettant d'assister à des pièces dont on voulait encourager la diffusion. « Ils ne se souciaient pas du fait que, par suite du manque d'amateurs pour les spectacles « qui passent bien », les places vendues, bien que gratuites, n'étaient pas occupées. Les « saisons vendues » qui n'étaient qu'une subvention occulte des syndicats ont été supprimées et l'on s'est alors jeté vers des « spectacles vulgaires »¹⁹.

En dépit de ces procédés et des difficultés matérielles, le spectateur « moyen », qu'il soit employé, ouvrier, ou étudiant, cherche à assister aux pièces de son choix, lorsqu'il est vraiment un amateur de théâtre. C'est dans une partie de la jeunesse que l'on trouve, semble-t-il, les spectateurs les plus assidus. Ceux-ci ne sont pas, en général, les élèves des nombreux instituts techniques de l'enseignement supérieur. Ce ne sont pas non plus les jeunes gens et jeunes filles qui, n'étant pas parvenus à entrer dans l'enseignement supérieur, partent pour les terres vierges ou pour des chantiers situés dans des régions peu hospitalières. Ceux-ci sont les héros de quelques pièces récentes, dont certaines

¹⁸ En 1927, le comité central du Komsomol avait fondé le Théâtre dramatique des jeunes Travailleurs (TRAM) qui fut à ses débuts un théâtre d'amateurs, animé par l'Association des Écrivains Prolétariens. Devenu un théâtre professionnel, il prit en 1938 le nom de Théâtre du Komsomol Léninien. Destiné principalement à l'éducation politique de la jeunesse, le Théâtre du Komsomol comporte dans son répertoire une assez forte proportion de pièces qui répondent à cet objectif : cf. l'annuaire *Teatry Moskvy* (Moskovskij Rabočij, Moscou, 1960).

¹⁹ M. Levin, « Konec provincii », *Teatr*, n° 9, 1957.

comme *V dobryj čas* (Bonne chance), de Viktor Rozov, sont écrites avec talent. Dans leur nouvel emploi, ces volontaires n'ont souvent pas la ressource de spectacles théâtraux.

« Le paradoxe, écrit l'auteur d'un reportage sur les théâtres de Kirov²⁰, est précisément que les spectateurs de ces pièces [sur les terres vierges et les nouveaux chantiers] sont des jeunes gens et jeunes filles qui, eux aussi, ont échoué aux examens d'entrée, mais qui, au lieu de partir pour la Sibérie, sont devenus élèves d'écoles techniques ou bien ont tout de suite commencé à travailler dans leur ville natale, assez souvent dans de nouvelles usines où le niveau de la technique a dicté le niveau culturel des travailleurs. »

Ces jeunes Soviétiques, dont on a mieux formé les qualités professionnelles que le sens esthétique, seraient, une fois arrivés à l'usine, les spectateurs les plus assidus des théâtres. « Ils vont, en général, plus souvent au théâtre que les étudiants et les ingénieurs... A dix-huit ans ils reçoivent pour la première fois la rémunération de leur travail ; leur salaire est en général plus élevé que les bourses des étudiants. Pour eux, le billet de théâtre cesse d'être un luxe dont l'octroi dépend des parents. Le travail se termine le soir à six heures ou à sept heures et, pour la première fois, ils n'ont pas à apprendre des leçons, car ils n'ont décidé de se préparer à un institut qu'à partir de l'année suivante. »

En revanche, les étudiants de l'enseignement technique supérieur — les futurs ingénieurs — ne seraient guère attirés par le théâtre. Ils sont absorbés par un emploi du temps très chargé, surtout en première et en deuxième année : « On ne commence à respirer qu'en troisième année ; mais alors, les étudiants qui ne sont pas les plus doués s'efforcent à tout prix d'avoir de bonnes notes. Ils y parviennent en sacrifiant tout ce qui n'est pas en rapport avec leur travail. Au cours de leurs années d'études ils n'ont tout simplement pas le temps d'aller au théâtre ; une fois devenus ingénieurs, pour justifier leurs propres insuffisances, ils écrivent dans la *Komsomolskaja Pravda* que l'art n'est pas nécessaire à l'ingénieur d'aujourd'hui. »

Ce reportage est peut-être sévère pour les techniciens : il a, en tout cas, le mérite de souligner le manque de temps libre qui les empêche souvent de fréquenter les théâtres. On imagine sans peine combien les Soviétiques les plus absorbés par leur travail ont de la peine à inclure le théâtre dans leur emploi du temps ; ils ne seront donc tentés de s'y rendre que si le répertoire leur donne satisfaction.

Quelques exemples concrets cités dans les enquêtes de la revue *Teatr* paraissent assez caractéristiques. Ainsi²¹ un ingénieur d'âge moyen qui dirige un bureau de construction déclare qu'il a toujours

²⁰ V. Belov, « Ljubit ?... ne ljubit », *Teatr*, n° 9, 1960.

²¹ V. Belov, « Kto segodnja ne prišel v teatr », *art. cit.*

aimé le théâtre mais qu'il n'a pas le temps d'y aller (il vit dans un faubourg de Moscou situé loin du centre) : « Si l'on tient compte des trajets, du travail, des repas, des courses qu'il faut faire dans les magasins, et de toutes les réunions auxquelles il faut assister ; si l'on ajoute la nécessité de lire des livres, qu'il s'agisse de technique ou de littérature, on comprendra qu'il n'est pas simple de trouver du temps. Il faut bien comprendre, dit l'ingénieur, que, pour un Moscovite, ce n'est pas une affaire aujourd'hui que d'aller au cinéma, mais que c'en est une de se rendre au théâtre. Les théâtres devraient songer à économiser le temps de leurs spectateurs »²².

Le même son de cloche est donné, dans un autre reportage²³, par un ouvrier d'élite de l'usine métallurgique de Moscou « Serp i Molot » (Faucille et Marteau) qui déclare « n'avoir pas assez de temps pour aller au théâtre ». Il suit pourtant dans les journaux la critique théâtrale : « il arrive, dit-il, qu'on fasse l'éloge d'une pièce ; on va alors la voir et l'on regrette d'avoir perdu son temps ».

La critique théâtrale ne s'est guère préoccupée, du moins jusqu'à une époque récente, de former le goût des spectateurs qui, comme on l'a vu, sont souvent loin d'appartenir à l'élite intellectuelle du pays, même s'ils éprouvent un intérêt sincère pour l'art dramatique.

Lors d'une session du conseil artistique du Ministère de la Culture, l'excellent metteur en scène du Théâtre de la Satire, V. Pluček (qui a notamment monté avec beaucoup d'originalité les pièces de Maïakovski), déplorait que l'on n'ait pas plus fait pour développer le bon goût des spectateurs.

« Le bon goût, déclarait-il, est une notion esthétique très importante. Nous en parlons peu, mais n'est-ce pas notre devoir que de former le goût du peuple ? On se préoccupe du mauvais goût lorsqu'il s'agit d'articles industriels destinés à améliorer notre niveau de vie... mais quand nous allons au théâtre, nous nous en prenons rarement à ce mauvais goût.

« Des nuages passent, teintés d'une couleur rosâtre et douceâtre ; l'eau coule, et la salle éclate en applaudissement. Chaque fois qu'ils retentissent, je suis attristé, parce que je sens que nous déformons le goût des spectateurs »²⁴.

L'art officiel de l'époque du « culte de la personnalité » n'a pas encouragé le bon goût. Comme l'a fait observer, peu après le XX^e Congrès, un directeur de théâtre²⁵ : « Le mauvais art abîme le goût du specta-

²² La plupart des pièces soviétiques ont quatre actes, séparés par de longs entractes.

²³ V. Sečin, « Razvedka pro buduščego », *Teatr*, n° 9, 1959.

²⁴ Discussion sur les nouvelles pièces des théâtres de Moscou au Conseil artistique du Ministère de la Culture, *Teatr*, n° 3, 1958.

²⁵ G. Georgevskij, « Novye gorizonty », *Teatr*, n° 8, 1956.

teur... Car il a été persuadé pendant des années par nous, qui travaillons sur la scène, et par les critiques de la presse, que ce qu'il voyait était vraiment de l'art, et que le schématisme, la rhétorique et l'embellissement de la vie étaient du théâtre...

« Et même aujourd'hui, on voit dans ces mêmes théâtres des gens dont nous avons abîmé le goût et qui ne font que nous restituer les goûts que nous leur avons inculqués. Car la loi de la vitesse acquise joue dans ce domaine comme dans beaucoup d'autres. »

« N'a-t-on pas, demande un autre critique²⁶, abêti les lecteurs de comptes rendus pleins d'éloges pour des œuvres fausses et nulles ? » Les prix Staline, institués en 1939, ont eu un rôle particulièrement néfaste.

« Ils ont, écrit Alexandre Kron²⁷, désorienté les auteurs aussi bien que les spectateurs, en « canonisant » des œuvres qui faussent la réalité et en les louant autant, et quelquefois plus, que d'authentiques œuvres d'art... »

Le résultat de cet art officiel a souvent été de déformer le goût des spectateurs.

« Que l'on lise les lettres des spectateurs et les comptes rendus sténographiques des conférences de spectateurs et l'on verra, à côté d'interventions intelligentes, judicieuses, et sincères, qui témoignent de la culture et de la maturité civiques de leurs auteurs, des documents humains fort tristes, qui montrent les graves ravages opérés par les pièces déformant effrontément la réalité, ainsi que par les écrits cafards des doctes glossateurs »²⁸.

Toutefois le mal n'a pas été aussi profond et général qu'on pourrait le croire. La preuve en est qu'au bout de quelques années, le public a fait une sorte de grève spontanée. Cette réaction s'est produite au cours de l'automne 1955.

« Pas plus tard que l'automne dernier, nous avons été sincèrement stupéfaits par l'attitude active et tout à fait inattendue du public à l'égard du théâtre... Le public « a fait la grève » résolument et énergiquement. Dans toutes les villes, comme s'ils s'étaient entendus à l'avance, les spectateurs ont cessé d'accepter ce qui leur était offert.

« Alors le Ministère de la Culture a sonné l'alarme, envoyé des ordres menaçants, et exigé que les théâtres prennent des mesures urgentes pour arrêter la baisse des recettes des caisses du théâtre... »²⁹

Il semble d'ailleurs que cette réaction du public contre le répertoire

²⁶ V. Kardin, « O provincial'nosti i čuvstve sovremennosti », *Teatr*, n° 2, 1957.

²⁷ A. Kron, *op. cit.*

²⁸ *Ibid.*

²⁹ G. Georgevskij, *art. cit.* La diminution considérable du nombre de spectateurs au début de la saison 1955-1956 a été également relevée dans l'éditorial déjà cité des *Izvestija* du 13 mai 1956.

qui lui était présenté se soit accompagnée d'une méfiance croissante à l'égard de la critique théâtrale.

« Le public, écrivait en 1957 le régisseur principal du théâtre central de l'armée soviétique, Alexis Popov, lit les critiques à l'envers : on fait l'éloge d'une pièce, il ne faut pas y aller ; on l'attaque, il faut aller la voir. »³⁰

Trois ans plus tard, la revue *Teatr* notait la persistance de cette méfiance et demandait :

« Pourquoi arrive-t-il souvent qu'une pièce, qu'un livre suscite le mécontentement de la critique mais que le public se jette dessus avec avidité ? »³¹

Ces quelques indications que l'on s'est efforcé de recueillir sur la composition du public des théâtres n'ont pas la prétention d'être complètes. Elles permettent de faire ressortir la diversité des spectateurs. Elles montrent aussi le rôle important joué par une partie de la jeunesse qui n'est pas nécessairement la plus cultivée. Bien que son goût soit souvent insuffisamment formé et qu'elle ne soit pas très exigeante, elle se méfie de la critique officielle et semble de plus en plus résolue à faire entendre sa voix. L'évolution récente du répertoire a permis de tenir un plus grand compte de ses préférences et c'est sans doute la raison pour laquelle la crise du théâtre, très accusée au cours des années qui ont précédé le XX^e Congrès, tend aujourd'hui à être surmontée.

B. Les goûts du spectateur et l'évolution du répertoire.

Pendant les dernières années de Staline, il semble bien que là où le public pouvait exercer un choix, c'est-à-dire dans les grandes villes disposant d'un certain nombre de théâtres, il montrait ses préférences pour le répertoire classique au détriment du répertoire proprement soviétique. A cette époque, les pièces contemporaines étrangères représentées en U.R.S.S. étaient en général écrites par des auteurs dramatiques communistes. Le répertoire classique était surtout constitué par les pièces ou les adaptations d'écrivains russes du XIX^e siècle, qui jouissaient d'une grande popularité.

En particulier, après la mort de Jdanov, au moment où la lutte contre le « cosmopolitisme bourgeois » atteignait son paroxysme, la proportion des œuvres d'auteurs soviétiques dans le répertoire des deux principaux théâtres académiques (Mhat et Malyj) et de leurs deux annexes, n'était guère que d'un tiers, en dépit des mesures prises pour encourager le public à s'y rendre.

³⁰ A. Popov, « Naša otvetstvennost' », *Teatr*, n° 11, 1957.

³¹ A. Grudcova, « P'esa i zritel' », *Teatr*, n° 12, 1960.

Environ la moitié des pièces représentées dans ces théâtres étaient des œuvres de classiques russes³².

Du temps de Staline, l'auteur le plus joué en U.R.S.S. était un classique du XIX^e siècle, Alexandre Ostrovskij. Le nombre de ses œuvres, figurant chaque année dans le répertoire du théâtre, s'était beaucoup accru sous le régime soviétique : en 1948, par exemple, trente de ses pièces étaient représentées simultanément en U.R.S.S.³³. Leur succès est un des nombreux indices du goût du public soviétique pour le théâtre de mœurs. Le fait que les pièces d'Ostrovskij se déroulent surtout dans le milieu des marchands (*kupci*) du XIX^e siècle n'a aucunement empêché la faveur dont elles ont été l'objet, surtout à une époque où la politisation du répertoire contemporain atteignait son maximum.

D'après des statistiques établies pour les théâtres de Moscou à partir de 1953, Alexandre Ostrovskij est resté l'auteur dramatique occupant la première place dans le répertoire³⁴, mais son importance a été en diminuant.

Après Ostrovskij, l'auteur dont le plus grand nombre de pièces était représenté à Moscou était, jusqu'en 1957, Maxime Gorki, mais à partir de cette date (donc après le XX^e Congrès) sa place a été prise par Shakespeare, dont sept pièces ont été jouées en 1960 à Moscou³⁵.

Shakespeare a depuis longtemps connu une large diffusion en U.R.S.S. mais, après la guerre, une campagne avait été lancée contre l'« hamletisme » et l'on avait cessé de représenter *Hamlet* et *Macbeth*. Dans le cadre de la lutte menée en 1949-1950 contre les « critiques antipatriotiques », l'une des victimes de ces attaques, I. Juzovskij fut accusé d'avoir porté *Hamlet* au pinacle³⁶. Déjà en 1940 le Mhat avait dû refuser la traduction de *Hamlet* faite par Boris Pasternak³⁷. A partir de 1955, on se remit à représenter *Hamlet* à Moscou, dans une mise en scène audacieuse et discutée de N. Ohlopkov, ancien élève de Meyerhold. La *Pravda* consacra même un article à Hamlet, considéré comme un héros positif dont le pessimisme aurait été très exagéré par la critique occidentale³⁸.

³² George Dennicke, *Links with the Past in Soviet Society*, External Research Staff. Office of Intelligence Research. Series 3, n° 84, March 21, 1952, Department of State, Washington, pp. 27 et 33.

³³ *Op. cit.*, p. 33.

³⁴ Les statistiques que je dois à l'obligeance de M. Bogič, du Service de la Documentation Française de la Présidence du Conseil, établies d'après la presse pour le premier semestre de chaque année, de 1953 à 1958, montrent que vingt pièces d'Ostrovskij ont été jouées simultanément à Moscou en 1953. Leur nombre est tombé à onze en 1957 et 1958.

³⁵ Annuaire *Teatry Moskvy*, *op. cit.*

³⁶ B. I. Rostockij, *K istorii bor'by za idejnost' i realizm Sovetskogo teatra*, Izdatel'stvo Akademii Nauk S.S.S.R., Moscou, 1950.

³⁷ « Le Théâtre en U.R.S.S. », *Notes et études documentaires* (n° 1963 du 3 août 1954). Direction de la Documentation de la Présidence du Conseil, Paris.

³⁸ V. Kemenov, « Hamlet », *Pravda*, 10 janvier 1955, p. 3.

L'attrait particulier que présente l'œuvre de Shakespeare pour le spectateur soviétique témoigne sans doute d'un goût pour la tragédie que le répertoire contemporain, avec son optimisme souvent artificiel, n'est guère en mesure de satisfaire³⁹.

L'évolution du répertoire après la mort de Staline a été surtout marquée par le succès croissant d'auteurs occidentaux tels que Bernard Shaw et Eduardo de Filippo, ou d'écrivains soviétiques comme Pogodin et Arbuzov, dont les œuvres s'écartaient de plus en plus du schématisme des années d'après guerre. En 1958, ces quatre auteurs détenaient à Moscou, pour le nombre des pièces jouées, le troisième rang qu'occupaient encore en 1953 Gogol et Léon Tolstoï.

Cette évolution s'est d'ailleurs accomplie d'une manière complexe, qui traduit les sinuosités de la ligne politique suivie par les dirigeants à l'égard du théâtre.

Ainsi, pour ne citer qu'un exemple, les pièces les plus fréquemment représentées à Moscou, au cours du premier semestre 1954, étaient des œuvres nouvelles d'auteurs soviétiques. Plusieurs de ces pièces à succès étaient de caractère satirique. Au contraire, le premier rang était tenu un an auparavant par des classiques russes ou étrangers⁴⁰. Ce changement était sans aucun doute le résultat du mot d'ordre « il nous faut des Gogol et des Ščedrin », lancé par le parti pour réagir contre l'ennui du répertoire soviétique d'après-guerre.

En fait, le pourcentage du répertoire soviétique n'a pas beaucoup

³⁹ Faisant l'éloge de la nouvelle présentation (en 1956) de *Macbeth* au théâtre Malyj, dans la traduction de Boris Pasternak, le poète Selvinskij estimait naturel que la représentation de cette tragédie, qui n'avait pas été jouée depuis longtemps, ait suscité l'intérêt passionné des spectateurs et du monde du théâtre. « Shakespeare, notait-il, semble affirmer qu'il n'y a pas au monde de force qui puisse venir à bout de la tyrannie... mais il croit à la grandeur de l'esprit humain. » I. Selvinskij, « Zametki poeta », *Teatr*, n° 6, 1956.

⁴⁰ Pièces les plus jouées à Moscou au cours des premiers semestres 1953 et 1954.

	1953	Nombre de représentations
1. <i>Les deux gentilshommes de Vérone</i> , de Shakespeare		45
2. <i>La maîtresse rusée</i> , de Lope de Vega		44
3. <i>Krasavec mužčina</i> (<i>Le bel homme</i>), d'Ostrovskij		43
4. <i>Pygmalion</i> , de Bernard Shaw		40
	1954	
1. <i>Ne nazyvaja familii</i> (<i>Sans nommer personne</i>), Satire de V. Minko (<i>Teatr</i> , n° 9, 1953)		113
2. <i>Gody stranstvij</i> (<i>Années de pérégrination</i>), de A. Arbuzov (<i>Teatr</i> , n° 3, 1954)		44
3. <i>Tvoe ličnoe delo</i> (<i>Ton affaire personnelle</i>), de E. Uspenskaja et L. Ošanin (<i>Teatr</i> , n° 2, 1953)		40
4. <i>Raki</i> (<i>Les écrevisses</i>), Satire de S. Mihalkov (<i>Teatr</i> , n° 12, 1952)		37

(Statistiques établies, d'après la *Pravda*, par M. Bogič).

changé de 1953 à 1960 (ce qui ne signifie pas que sa popularité n'ait pas augmenté) et ce sont les pièces d'auteurs étrangers qui ont pris en partie la place des œuvres classiques russes, comme le montre le tableau suivant, établi pour les théâtres de Moscou (1^{er} semestre de chaque année).

Années	Répertoire classique russe	Répertoire soviétique	Répertoire étranger
1953	26	53	22
1954	20	56	24
1955	22	52	26
1956	17	52	31
1957	17	49	34
1958	15	53	32
1960	17	54	29

Si les classiques russes n'ont plus les mêmes raisons pour recueillir les préférences du public, il faut noter toutefois le succès considérable remporté par les pièces tirées des romans de Dostoïevski, qui fut partiellement réhabilité en 1955, ce qui permit d'en éditer enfin les œuvres complètes. Au cours du premier semestre 1958, les théâtres de Moscou représentaient quatre adaptations de romans de Dostoïevski, qui devenait ainsi l'un des auteurs les plus joués.

Des indications beaucoup plus nettes sur les goûts du public ont été données par la revue *Teatr* en mars 1957 : elle a publié⁴¹ une statistique sur la fréquentation (*poseščaemost'*) de douze théâtres de Moscou. Ces renseignements permettent de tenir compte des pièces qui ont été jouées devant une salle comble, même si, pour des raisons politiques, elles ne l'ont pas été longtemps, et d'éliminer dans une large mesure la partie du répertoire qui correspond plus aux vœux du pouvoir qu'à ceux du public. Sur les cinq pièces qui ont été représentées à guichets fermés (*s anšlagom*), trois ont été jouées par le théâtre Vahtangov, l'un des meilleurs de Moscou, mais la qualité de la mise en scène ne suffit pas à expliquer leur succès. Ce sont : *Avant le coucher du soleil* (*Vor dem Sonneruntergang*) de Gerhardt Hauptmann, — *Neobyknovennoe dežurstvo* (*L'étrange service de garde*), une pièce polonaise satirique de l'auteur polonais contemporain Liutowski, — et enfin *Odna* (*Seule*), œuvre d'un jeune auteur soviétique, S. Alešin⁴².

La pièce de Hauptmann est l'histoire de l'amour d'un vieillard pour une jeune fille. Victime des intrigues de ses héritiers, le vieillard sombre dans la mélancolie et la boisson. La comédie de Liutowski tourne en

⁴¹ « Tol'ko cifry », *Teatr*, n° 3, 1957.

⁴² S. Alešin, « *Odna* », *Teatr*, n° 8, 1956.

ridicule des fonctionnaires du parti. Le cas de *Seule* est particulièrement intéressant. Cette pièce met en scène un ingénieur éminent, membre du parti, qui divorce pour épouser la femme qu'il aime. Il récuse dans cette affaire la compétence des autorités du parti en alléguant que sa vie privée n'est pas de leur ressort. « Dans cette pièce sentimentale, écrit Mrs Malnick, l'épouse bafouée... trouve le courage de faire face à une existence difficile, solution qui remplit d'orgueil les spectatrices en larmes et pousse les hommes confus vers le buffet⁴³ ». Ce qui frappe surtout dans ce drame est qu'il pose un problème dont la solution n'est donnée par aucun régime politique et qu'il revendique à l'égard du parti l'existence d'un domaine réservé, celui de la vie sentimentale. La représentation de cette pièce ne fut autorisée qu'après une assez longue résistance du Ministère de la Culture⁴⁴.

Une autre pièce soviétique jouée à guichets fermés, *Les dremuščij* (*Le bois qui dort*), d'Ivan Ščeglov⁴⁵, a connu, elle aussi, des vicissitudes administratives. Ce drame réaliste et vivant sur la collectivisation des campagnes, avait paru en 1953 dans la revue *Novyj Mir*. Les fonctionnaires des éditions d'état « Iskusstvo » insistèrent auprès de l'auteur pour qu'il « adoucisse » le conflit et ne donne pas l'impression d'avoir fait l'éloge des Koulaks⁴⁶. *Le bois qui dort* ne put être représenté qu'en 1956 et malgré un succès exceptionnel, disparut assez vite de la scène.

Enfin, *La Dama duende* (*Le feu follet*) est une pièce légère et brillante de Calderon pour laquelle la proportion des places vendues a été également de 100 %.

Cette proportion a été presque atteinte (plus de 99 %) par la version audacieuse de *La Punaise* de Maïakovski, donnée par le théâtre de la Satire ; par une ancienne pièce de Pogodin : *Les aristocrates*, qui a pour personnages les forçats construisant le canal de la mer Blanche, mais dont le succès a été dû, lors de sa reprise en 1956, au fait qu'elle était jouée dans l'ancienne mise en scène de Meyerhold ; enfin, par une pièce peu connue de Voltaire, *Monsieur du Cap Vert ou les originaux*, comédie bouffonne mais assez conventionnelle.

La proportion des places vendues a atteint ou dépassé 98 % pour un vaudeville sur la crise du logement, *Sosedy po kvartire* (*Les voisins dans l'appartement*) ; pour une comédie légère, dont le contenu « progressiste » ne saute pas aux yeux, *Sixième étage*, de l'écrivain suisse Alfred Gehri, et pour une nouvelle pièce soviétique à caractère politique, *Affaire personnelle*, d'A. Štejn (98 %).

Dans cette pièce⁴⁷ l'auteur montre comment un honnête communiste

⁴³ Bertha Malnick, « Soviet theatre in 1957 », *Soviet Studies*, Oxford, 1958, vol. IX, n° 3.

⁴⁴ A. Anastasev, « Teatral'nye zametki » (Notes sur le théâtre), *Teatr*, n° 3, 1957.

⁴⁵ « Les dremuščij » (*Le bois qui dort*), *Novyj Mir*, n° 7, 1953.

⁴⁶ E. Poljakova, « Sud'ba odnoj p'esy », *Teatr*, n° 6, 1954.

⁴⁷ A. Štejn, « Personal'noe delo », *Teatr*, n° 11, 1954.

est exclu du parti par suite des menées d'un dirigeant politique dont la manière de penser reflète l'atmosphère d'extrême suspicion des dernières années de Staline (l'action se déroule au moment du procès des médecins).

Une autre pièce du même auteur⁴⁸, *Gostinnica Astorija* (*L'Hôtel Astoria*) dépeint également les excès de la « vigilance » dont est victime, au cours du siège de Leningrad, un excellent officier qui avait été emprisonné après la guerre d'Espagne, mais libéré en 1941. Elle occupe également un rang très élevé dans ce classement (96 %).

Ce bilan de la saison d'automne 1956 montre le succès des pièces non conformistes ou apolitiques au cours d'une période de relative détente. Il ne porte que sur douze théâtres dramatiques, alors qu'il y en a une quinzaine. C'est pourquoi il ne mentionne pas, par exemple, l'un des spectacles dont la reprise a fait le plus de bruit, *Mandat*, de Erdman. Cette pièce, dont l'auteur devait être victime de la répression de Staline, avait été écrite en 1925 et mise en scène par Meyerhold. Elle tournait en ridicule les « gens d'autrefois » mais aussi le comportement de certains fonctionnaires du parti. Dans un livre publié en 1954 elle était qualifiée de « calomnie ouverte contre le régime soviétique⁴⁹. La reprise de *Mandat* eut un immense succès, mais les représentations furent rapidement interrompues.

La vogue extraordinaire de pièces comme *Mandat* s'explique en partie par l'attrait du fruit défendu. « Ce n'est pas par hasard, lisait-on dans la revue *Teatr*⁵⁰, si *Mandat* avec le nom de Meyerhold, si *Les Aristocrates*, avec le sous-titre « Œuvre de 1934 » ont été parmi les plus grands succès des premières de l'automne dernier.

On peut pousser tous les cris que l'on voudra à ce sujet, comme à propos de la foule qui se presse aux expositions d'Erzja⁵¹ et de Picasso, et aux concerts où l'on joue du Stravinski et de l'Hindemith. « Snobisme », « gauchisme », dira-t-on. « Non, ce n'est ni du snobisme ni du gauchisme ; c'est seulement le désir de connaître par soi-même et non d'après les paroles d'autrui, de se faire une opinion personnelle par un contact direct avec les réalités immédiates de l'art. »

La variété du répertoire, tel qu'il se présente pendant la période de contrôle assez souple qui a suivi le XX^e Congrès, reflète le caractère hétérogène d'un public dont les aspirations et les goûts ne sont pas uniformes. Les tendances des spectateurs les plus proches du monde

⁴⁸ A. Štejn, « Gostinnica Astorija », *Znamja*, n° 1, 1957.

⁴⁹ V. Frolov, *O sovetskoj komedii*, Éditions Iskusstvo, Moscou, 1954.

⁵⁰ I. Solov'eva, « Radi čego ? », *Teatr*, n° 3, 1957. Cf. aussi V. Suharevič, « Mandat v teatr kinoaktera », *Teatr*, n° 1, 1957.

⁵¹ Erzja, pseudonyme de S. D. Nefedov, sculpteur russe, né en 1876 mais ayant vécu à l'étranger, principalement en Argentine, de 1926 à 1950, date de son retour en U.R.S.S. (*Grande Encyclopédie Soviétique*, 2^e édition, t. 49, Moscou, 1957).

de la scène se sont exprimées dans une enquête organisée à Moscou par la « Maison de l'acteur »⁵². A la question : « Quelles sont les pièces de la saison qui vous ont procuré le plus de plaisir ? », les personnes interrogées ont répondu en établissant le classement suivant :

1. *Ma famille*, d'Eduardo de Filippo.
2. *Le petite ouvrière*, de Volodin.
3. *Le sonnet de Pétrarque*, de Pogodin.
4. *Filumena Marturano*, d'Eduardo de Filippo⁵³.

Ce classement confirme la vogue extraordinaire des pièces étrangères contemporaines et des nouvelles pièces soviétiques à tendance critique.

L'hommage rendu aux deux comédies d'Eduardo de Filippo montre combien l'on apprécie le néo-réalisme italien, dont on a accusé Volodin d'imiter « mécaniquement le style »⁵⁴ dans sa pièce *La petite ouvrière* (*Fabričnaja devčonka*).

Le public a fait le meilleur accueil à cette comédie⁵⁵, dont l'héroïne se vante de son esprit critique et déclare : « Je n'aime pas feindre, chez nous on dit une chose et on en fait une autre. Si quelqu'un veut s'y opposer, il est perdu. » Plus récemment, sa nouvelle pièce *Cinq soirs*⁵⁶, a remporté elle aussi un succès considérable, tout en suscitant les mêmes réserves de la part de la critique. Dans son rapport à la session plénière de l'Union des écrivains soviétiques⁵⁷, l'auteur dramatique A. Salinskij a critiqué *Cinq soirs* pour sa « philosophie erronée ». Il a accusé — en termes modérés — « l'auteur de séparer la conception du bonheur individuel de l'idéal social pour lequel l'homme se bat ».

Il a défini la philosophie de Volodin et d'autres jeunes auteurs de la manière suivante : « L'homme ne doit pas être apprécié en fonction de ses actes et de son comportement social mais seulement pour ses qualités humaines. »

Quant à la pièce de Pogodin, *Le Sonnet de Pétrarque*⁵⁸, elle défend le droit d'un ingénieur communiste marié à éprouver un amour, d'ailleurs platonique, pour une jeune fille et tourne en ridicule le

⁵² « Čto skazali zritel'i ? », *Teatr*, n° 8, 1957, p. 145.

⁵³ Viennent ensuite *L'Étoile sans nom*, de M. Sebastian ; *L'Hôtel Astoria*, de Štejn et *Les arbres meurent debout*, de Cassona. Ni M. Sebastian, écrivain roumain, mort pendant la guerre, ni Cassona, auteur espagnol, ne sont communistes.

⁵⁴ Rapport de Lavrenev à la Conférence des gens de théâtre en octobre 1958, *op. cit.*

⁵⁵ *La Petite ouvrière* a été, avec *La Punaise* de Maïakovski, la pièce la plus souvent jouée à Moscou au cours du premier semestre 1957.

⁵⁶ A. Volodin, « Pjat' večerov », *Teatr*, n° 1, 1960.

⁵⁷ Rapport de Salinskij, au 2^e plenum de l'Union des Écrivains soviétiques, *Pravda*, 13 avril 1960.

⁵⁸ N. Pogodin, « Sonet Petrarki », publié dans l'almanach *Literaturnaja Moskva*, 1956, t. II, *op. cit.*

fonctionnaire du parti qui, d'esprit cafard et borné, le dénonce aux autorités. En présence de Pavel Mihajlovič, dirigeant local chargé de se prononcer sur cette affaire, l'ingénieur refuse de parler : « Il y a des choses qu'on ne peut dire au parti... Si c'était une affaire politique, alors qu'on me coupe la tête. Mais où est la politique dans tout cela ? Ne peut-il y avoir chez un être humain des affaires intimes qu'il ne confie à personne ? » Si le « conflit » qui est décrit par cette pièce paraît un peu mince, son intérêt politique réside surtout dans une remarque faite par Pavel Mihajlovič, présenté comme un communiste exemplaire et un « héros positif ». Resté seul, il s'écrie :

« O tragédie, tragédie... Tolstoï avait raison de déclarer : « De telles tragédies ont existé et continueront à exister quelles que soient les bouleversements qui surviennent à l'humanité et en dépit des révolutions. »

L'auteur du *Sonnet de Pétrarque* exprime ainsi l'idée selon laquelle les problèmes humains les plus difficiles ne sont pas résolus par les transformations politiques et sociales. Il s'élève aussi contre une morale trop conformiste, fondée essentiellement sur la peur de l'opinion publique. Il rejoint sur ces deux points les préoccupations de l'auteur de *Seule*, Alešin. Les thèmes traités dans l'une et l'autre de ces pièces ne sont certainement pas étrangers au succès considérable qu'elles ont rencontré auprès du public.

La campagne « antirévissionniste » de 1957-1958 n'a pas eu pour conséquence un retour au répertoire stéréotypé des années d'après-guerre. Certes, le parti a réagi contre la diffusion, à son avis excessive, des pièces apolitiques d'écrivains occidentaux contemporains et a invité les auteurs dramatiques à aborder des thèmes actuels comme le défrichement des terres vierges, les réformes agricoles et l'ouverture de nouveaux chantiers industriels, sans véritablement les imposer.

S'il ne faut pas surestimer la latitude laissée aux auteurs dramatiques ni oublier les contrôles multiples auxquels ils restent soumis, le répertoire théâtral n'en bénéficie pas moins des progrès accomplis dans le sens d'une certaine tolérance : il est beaucoup plus varié que du temps de Staline et donne des indications intéressantes sur les goûts du public soviétique, ainsi que sur les tendances spontanées des auteurs dramatiques.

Si on le compare à celui des années d'après-guerre, on est d'abord frappé par ce qui ne s'y trouve plus.

Tout d'abord les thèmes « anti-impérialistes » sur la politique internationale, si souvent traités lorsque les pièces faisaient l'objet de commandes centralisées, ne semblent plus inspirer les auteurs ni intéresser les spectateurs. « En faisant le bilan de la saison théâtrale et en examinant les nouvelles pièces, constate un critique, nous nous

sommes plus d'une fois affligés de constater que les thèmes internationaux ne sont pour ainsi dire pas apparus dans les pièces des auteurs dramatiques soviétiques. »⁵⁹

On constate également la rareté des pièces dont l'action se déroule chez les ouvriers. En 1955, l'organe des Syndicats, *Trud*, notait qu'il y avait peu de pièces intéressantes sur la vie des ouvriers (seulement deux ou trois au cours de trois ou quatre saisons théâtrales)⁶⁰.

Plus récemment, l'auteur dramatique A. Salinskij⁶¹ revenait sur ce sujet. « Dans nos pièces, faisait-il observer, c'est surtout l'intelligentsia qui est représentée, rarement les masses populaires, les ouvriers et les paysans.

« Nous utilisons, sans esprit critique dans notre production théâtrale, quelques principes artistiques progressifs pour l'Occident. Ainsi, ce qu'il y a de mieux dans le courant du néoréalisme, l'homme du peuple, nous n'y prêtons pas attention. N'est-il pas étrange, concluait-il, que dans notre pays où le peuple est le maître, on trouve rarement les gens du peuple parmi les personnages de nos œuvres dramatiques ? »

Sans doute les auteurs dramatiques hésitent-ils encore à décrire la vie des ouvriers en évitant l'embellissement (*lakirovka*) de l'époque de Staline.

Pourtant, il est plus facile aujourd'hui aux écrivains de faire allusion aux difficultés matérielles rencontrés par les gens de condition modeste (alors que le décret du 4 septembre 1946 sur le film *La grande vie* s'indignait qu'on osât montrer des ouvriers mal logés). Le fait que la pièce de Volodin, *Fabričnaja devčonka* ait été autorisée, bien que critiquée, montre la plus grande latitude dont disposent les auteurs dramatiques pour dépeindre les conditions de vie des travailleurs.

Une partie importante du public soviétique se sent parfois attirée par des pièces qui lui procurent un sentiment d'évasion ; peut-être y a-t-il là un trait psychologique comparable, toutes proportions gardées, au goût excessif des lecteurs de la grande presse occidentale pour les vedettes et les princesses. En tout cas, on a parfois déploré le succès remporté en U.R.S.S. par des pièces « idéalisant les seigneurs et les rois », si l'on en juge par la campagne déclenchée en 1946 contre le répertoire des théâtres. Des critiques analogues ont été formulées en 1958 par le Ministre de la Culture, M. Mihajlov : « Dans certains théâtres, les tzars et les princes, leurs courtisans... chassent vraiment de la scène le héros contemporain ; en outre, dans ces pièces, la vie du passé lointain est

⁵⁹ N. Višnevskaja, « Ne otmetki, a kritičeskie zametki », *Teatr*, n° 12, 1959.

⁶⁰ « Où sont les pièces sur la classe ouvrière ? », *Trud*, 11 décembre 1955. (Cité par *The Current digest of the Soviet Press*, vol. XII, n° 51, p. 33.)

⁶¹ A. Salinskij, Discours à la Conférence des gens de théâtre d'octobre 1958, *Teatr*, n° 12, 1958.

parfois idéalisée au détriment de l'objectivité historique »⁶². Certes, ce phénomène ne s'explique pas seulement par les goûts du public, il n'est pas douteux que les actrices aiment souvent jouer des rôles de « grandes dames ». Ce serait sous leur pression qu'on aurait monté en 1946 les *Contes de la Reine de Navarre*, de Scribe, et *L'Idiot* de Dostoïevski. Le Président du Comité des affaires artistiques, Hrapščenko, avait fait observer en 1946, que depuis un an et demi, presque tous les théâtres s'étaient adressés au comité pour lui demander d'inclure dans leur répertoire la mise en scène de *L'Idiot*.

« L'explication était très simple. Ici, c'était Koonen, là c'était Tarassova, qui voulaient jouer le rôle de Nastasia Filippovna. Il en était de même pour *Manon Lescaut*, où Mareckaja voulait jouer le rôle principal. »⁶³

Les goûts des actrices coïncident avec ceux de la partie du public qui, comme l'a souligné l'article déjà cité du *Teatr*, affectionne les spectacles qui ont des noms « aristocratiques ».

Des sentiments analogues expliquent parfois l'attrait d'œuvres dramatiques même sans grande valeur écrites par des auteurs étrangers contemporains. En revanche, il est assez frappant de constater l'absence presque complète en Russie (R.S.F.S.R.) du répertoire des auteurs non slaves de l'Union Soviétique.

A la conférence des gens de théâtre d'octobre 1958, on a déploré ce manque d'intérêt. Un auteur arménien a fait observer avec tristesse que les œuvres d'écrivains « nationaux », c'est-à-dire allogènes, étaient très rarement accueillies dans les théâtres de la capitale⁶⁴ ! A Moscou, où existe un théâtre tzigane, on voit, a fait remarquer un critique, plus de pièces sur la vie des tziganes que sur celle de tous les autres peuples réunis⁶⁵.

En dépit des quelques exemples cités plus haut, le public soviétique est loin de toujours chercher dans le théâtre un moyen de s'évader de ses soucis quotidiens et les pièces qui posent des problèmes moraux ont le plus grand succès. Cependant, les autorités soviétiques ont invité les auteurs à traiter des sujets plus politiques répondant aux préoccupations du parti. A cet effet, il a organisé des concours, notamment à l'occasion du 40^e anniversaire de la révolution d'Octobre. Toutefois, dans le rapport déjà cité de Lavrenev, celui-ci a exprimé la crainte que

⁶² Discours inaugural de N. Mihajlov à la Conférence fédérale des travailleurs du théâtre, des auteurs dramatiques et critiques théâtraux, 7-11 octobre 1958, *Teatr*, n° 12, 1958.

⁶³ Intervention de N. B. Hrapščenko à la réunion de l'*Aktiv* des travailleurs du théâtre, tenue à Moscou le 24 septembre 1946. *Sovetskij teatr i sovremennost'*. *Sbornik materialov i statej*, Moscou, 1949.

⁶⁴ Intervention de G. Borjan (extraits du compte rendu sténographique de la Conférence des gens de théâtre), *Teatr*, n° 12, 1958.

⁶⁵ Intervention de A. Levada à la Commission des auteurs dramatiques (*ibid.*).

l'on n'écrive des pièces comme celle de Salinskij sur les terres vierges *Hleb i rozy* (*Le pain et les roses*) « qu'à l'occasion de l'anniversaire de la révolution d'Octobre, de la fondation du Komsomol ou de la création de l'armée rouge »⁶⁶. En fait, si, dans la grande majorité des nouvelles pièces, on peut lire le sous-titre : « L'action se passe de nos jours » elles n'en répondent pas pour autant à ce que le parti demande lorsqu'il insiste auprès des auteurs pour qu'ils traitent de thèmes contemporains.

« Le malheur de beaucoup de pièces contemporaines, faisait observer l'éditorialiste de *Teatr*, c'est que presque toutes ne dépassent pas le cadre étroit des problèmes familiaux et, en outre, s'efforcent d'y apporter une solution purement pratique. Sur des modes différents, elles posent la question de savoir si un homme doit ou non quitter sa famille au cas où il aime une autre femme ou si un époux peut ou non être amoureux. »⁶⁷

En dehors du théâtre de mœurs, quelques nouvelles pièces à caractère plus politique recueillent la faveur du public. Il s'agit parfois d'œuvres dramatiques qui, conformes aux vœux de la direction du parti, plaisent au public parce qu'elles font appel au sentiment patriotique ou qu'elles mettent en scène la personne de Lénine comme *La Troisième Pathétique* (*Tretjaja Patetičeskaja*), de Pogodin, dont les autres œuvres consacrées au fondateur de l'État soviétique ont également attiré beaucoup de spectateurs.

Mais les plus grands succès sont souvent réservés aux pièces écrites avec une certaine hardiesse, qui abordent des problèmes politiques d'une brûlante actualité.

On a noté l'immense succès de *Personal'noje delo* et de *Gostinnica Astorija* de Štejn, qui montrent comment de bons communistes ont été victimes d'accusations injustes. Sans se départir d'une certaine prudence, que certains commentateurs de la revue *Teatr* lui ont reprochée⁶⁸, l'auteur illustre les excès auxquels ont conduit, du temps de Staline, les notions de « vigilance » et de culpabilité « objective ». L'audience rencontrée auprès du public par des pièces aussi impitoyables à l'égard d'un certain type de fonctionnaire communiste de l'époque de Staline que *Le Sonnet de Pétrarque* et surtout *La Petite Ouvrière* est encore plus significative. Enfin parmi les œuvres théâtrales à tendance critique, il en est qui dénoncent certains abus de la société soviétique dont les dirigeants actuels sont conscients, puisqu'ils ont pris des mesures pour y remédier. Tel est notamment le cas de *Bonne chance*, de Viktor Rozov⁶⁹, qui traite du problème de l'accès de la

⁶⁶ Rapport de B. Lavrenev à la Conférence des gens de théâtre d'octobre 1958, *Teatr*, n° 12, 1958.

⁶⁷ « Naše zrimoe zavtra », *Teatr*, n° 1, 1959.

⁶⁸ Cf. notamment dans la discussion sur la pièce *Gostinnica Astorija*, l'article de N. Lordkipanidze, *Teatr*, n° 6, 1957.

⁶⁹ Viktor Rozov, « V dobryj čas », *Teatr*, n° 3, 1955.

jeunesse aux instituts d'enseignement supérieur et note le rôle abusif qu'exercent certains parents bien placés pour faire jouer leur influence au profit de leurs enfants. L'accès aux instituts est l'un des problèmes cruciaux qui se posent aux jeunes Soviétiques, dont tout l'avenir dépend de la manière dont ils franchiront cet obstacle. Il n'est pas étonnant que *Bonne chance* ait été, à la fin de 1956, la pièce la plus jouée en Union Soviétique. L'auteur, qui ne manque pas de talent, est d'ailleurs connu à l'étranger par le film *Letjat žuravli* (donné en France sous le titre *Quand passent les cigognes*) ; c'est une adaptation d'une de ses pièces, *Večno živye*⁷⁰ dont la fin a d'ailleurs été modifiée dans un sens plus conventionnel.

La tribune politique que peut constituer aujourd'hui le théâtre n'est pas utilisée par les seuls adversaires du « culte de la personnalité ». Ceux-ci se heurtent à une violente opposition de la part de quelques écrivains qui semblent toutefois être aujourd'hui en minorité.

Ainsi V. Kočetov, l'ancien rédacteur en chef de la *Gazette Littéraire*, a écrit un livre dénonçant les tendances « révisionnistes » de l'intelligentsia non conformiste, *Les frères Eršov*⁷¹. Il s'en est pris, sans les nommer directement, aux pièces déjà citées de Štejn, de Pogodin et d'Alešin. L'action des frères Eršov se déroule dans une ville de province, et la lecture de ce livre donne l'impression très nette que le fort courant non conformiste dont on a noté l'existence n'est pas limité à la capitale.

La même nostalgie de l'ère stalinienne apparaît aussi chez un auteur dramatique ayant tenu une place de premier plan dans le répertoire des années d'après-guerre, Anatolij Sofronov. Cet écrivain s'est élevé avec vigueur contre les nouvelles tendances qui apparaissent dans les œuvres de ses confrères. « Il n'y a pas longtemps, écrivait-il en 1959⁷², sont remontées à la surface des pièces dont les héros étaient des êtres décadents, souffrant de dédoublement de la personnalité, des « esprits critiques »⁷³, des Childe Harold et des Thomas l'Incroyant de notre époque, qui n'avaient encore rien fait dans leur vie mais regardaient notre actualité à travers des lunettes noires. »

C'est sans doute pour réagir contre le trop grand succès des pièces non conformistes que l'on a largement diffusé — en province plus qu'à Moscou — des pièces de Sofronov ainsi qu'une adaptation du livre de Kočetov, *Les frères Eršov*. Toutefois, comme le note un critique⁷⁴, des œuvres de ce genre seraient surtout destinées aux « rapports adressés aux instances supérieures » pour faire oublier le succès de certains vaudevilles qui, eux, sont vraiment choisis pour le public, les

⁷⁰ Viktor Rozov, « Večno živye », *Almanach Literaturnaja Moskva*, t. I, 1955.

⁷¹ V. Kočetov, « Brat'ja Eršovy », *Sovetskij pisatel'*, Moscou, 1960.

⁷² A. Sofronov, « Dolg hudožnika », *Teatr*, n° 4, 1959.

⁷³ Allusion à *Fabričnaja devčonka* de Volodin.

⁷⁴ Ju. Nehorošev, « Prjamaja i krivaja », *Teatr*, n° 12, 1959.

directeurs de théâtre ayant le souci bien compréhensible de ne pas être en déficit. Ils y parviennent souvent en présentant aux spectateurs des comédies légères, des pièces policières et des œuvres d'auteurs étrangers. Ils peuvent d'ailleurs tirer parti du fait que les autorités admettent aujourd'hui que l'une des fonctions du théâtre est de divertir les spectateurs. Il n'en était pas ainsi avant 1953 si l'on en juge par une remarque faite par un critique de la revue *Teatr* à propos de la reprise de la brillante comédie de Valentin Kataev, *Kvadratura kruga* (*La quadrature du cercle*) : « Ce vaudeville, écrit en 1926, n'avait plus été joué depuis longtemps, sans doute parce qu'il était amusant »⁷⁵.

Si l'on fait abstraction des spectacles de pur divertissement, l'examen du répertoire soviétique contemporain permet de conclure à l'existence en U.R.S.S. d'un fort courant marqué par un intérêt, commun aux auteurs et aux spectateurs, pour des problèmes éthiques, même lorsque le sujet des pièces est politique. Beaucoup d'auteurs dramatiques, et non des moindres, considèrent que cette évolution doit se poursuivre et qu'elle permettra au répertoire soviétique d'être mieux connu et apprécié à l'étranger.

C'est ce qu'a déclaré à la revue *Teatr* après le III^e Congrès des Écrivains, l'auteur dramatique Salinskij⁷⁶.

Les écrivains doivent, selon lui, « apprendre à s'intéresser à des thèmes dont la portée peut être appelée universelle et humaine ».

« Si les pièces soviétiques ne sont pas jouées dans les pays bourgeois, a-t-il ajouté, une des raisons de cet état de choses est que ces thèmes ne sont pas traités par les auteurs dramatiques soviétiques. »

On a vu que le public des théâtres soviétiques est loin d'être composé par une petite minorité d'intellectuels et que, compte tenu de son hétérogénéité, il est assez représentatif de l'ensemble de la population urbaine. L'examen du répertoire des années qui ont suivi la mort de Staline est donc révélateur des aspirations de la nouvelle génération, qui occupe une place importante parmi les amateurs de théâtre. Si l'on considère toutes les mesures prises pour encourager les spectateurs à voir des œuvres dramatiques destinées à leur éducation politique, il n'est pas téméraire de conclure de l'étude des réactions du public que la soif de vérité dont il fait preuve devrait rendre difficile le retour au schématisme qui a nui à la création d'un répertoire soviétique de qualité.

François DE LIENCOURT.

Paris, septembre 1961.

⁷⁵ A. Lipovskij, « Vozvraščenie smeja », *Teatr*, n° 2, 1957, p. 148.

⁷⁶ A. Salinskij, « Posle tret'ego s'ezda », *Teatr*, n° 9, 1959.

LA RÉVOLUTION INDUSTRIELLE EN RUSSIE

L'article de V. K. Jacunskij, consacré à la révolution industrielle en Russie, même sous cette forme réduite, intéressera certainement nos lecteurs. Ceux d'entre eux qui voudraient avoir une idée plus complète sur ce problème si débattu, pourront se reporter à plusieurs articles du même auteur, parus dans différentes revues soviétiques¹. V. K. Jacunskij, membre de l'Institut d'histoire de l'Académie des Sciences d'U.R.S.S., est un des meilleurs spécialistes de l'histoire économique et sociale de la Russie au XIX^e siècle. Mais il a publié aussi un grand nombre de travaux qui témoignent de la variété de ses directions de recherche.

Dans le cadre du développement industriel de la Russie, on lui doit en particulier une étude sur l'industrie sucrière dans la première moitié du XIX^e siècle², sur l'essor du capitalisme dans les villes baltiques après 1861 et leurs rapports avec le marché russe³ et sur le rôle industriel de Saint-Petersbourg⁴. Il a publié également des documents concernant l'industrie du coton en 1845⁵, l'industrie métallurgique de l'Oural dans la première moitié du XIX^e siècle⁶ et surtout un gros recueil consacré à la situation des ouvriers uraliens dans la deuxième moitié du XIX^e et au début du XX^e siècles⁷.

¹ « Promyšlennij perevorot v Rossii » (La révolution industrielle en Russie); K problemu vzajmodejstvija proizvodstvennyh sil i proizvodstvennyh otnošenij » (Sur le problème des rapports entre forces et conditions de production), *Voprosy Istorii* (Questions d'histoire), 1952, n° 12.

« Osnovnye etapy genezisa kapitalizma v Rossii » (Les principales étapes du développement du capitalisme à ses débuts), *Istorija S.S.S.R.* (Histoire de l'U.R.S.S.), 1958, n° 5.

K voprosu o problematike i metodnye izučeniya istorii promyšlennogo perevorota v stranah Vostočnoj Evropy (Position et modalités d'étude du problème de la révolution industrielle dans les pays d'Europe orientale), *Kratkie soobščeniya instituta slavjanovedeniya* (Communications de l'Institut d'études slaves), 1958, 23.

² Dans les *Mélanges* publiés en 1952 à l'occasion du 70^e anniversaire de D. B. Grekov.

³ *Istoričeskie Zapiski* (Notes historiques), 1954, 45.

⁴ *Voprosy Istorii*, 1954, 9.

⁵ *Istoričeskij Arhiv* (Archives historiques), 1956, 4.

⁶ *Ibid.*, 1953.

⁷ « Položenie rabočih Urala vo vtoroj polovine XIX-načale XX veka », *Sbornik dokumentov* (Recueil de documents), 1960.

V. K. Jacunskij s'occupe aussi de démographie historique et a écrit récemment un très précieux article sur la répartition de la population en Russie d'Europe entre 1725 et 1916⁸. Enfin l'auteur s'est attaché à l'étude de la géographie historique dans son objet et ses perspectives⁹ ainsi que dans son passé¹⁰.

Bien entendu nous ne citons ici que quelques-uns des travaux récents, et les plus caractéristiques, de l'auteur. Qu'il me soit permis de dire, pour clore cette trop courte présentation, que V. K. Jacunskij est un conseiller toujours aimable et dévoué pour les historiens français qui vont travailler à Moscou ; plusieurs d'entre eux, et j'en suis, ont envers lui une grande dette de reconnaissance.

R. P.

* * *

Depuis longtemps la littérature historique emploie la notion de révolution industrielle en parlant de l'Angleterre ; elle ne fut appliquée aux autres pays de l'Europe occidentale (France, Allemagne) que beaucoup plus tard ; il en va de même pour les U.S.A. Et c'est tout récemment que le terme a été utilisé à propos des pays de l'Europe orientale, la Russie¹¹, la Tchécoslovaquie¹², la Pologne¹³.

Les caractéristiques que revêt la révolution industrielle en France et en Allemagne, sont nettement différentes de celles qu'elle eut en Angleterre ; aux États-Unis elle se présenta de même sous des aspects très particuliers. Il était naturel qu'en Russie, cette révolution différât considérablement de la forme « classique » anglaise et qu'en outre, sous de nombreux rapports, elle se distinguât de celle que connurent les principaux pays capitalistes de l'Europe continentale de l'Ouest.

L'auteur rappelle alors les traits principaux qui ont caractérisé la révolution industrielle en Angleterre, en France, en Allemagne, aux U.S.A. Il conclut que la révolution industrielle présente d'un pays à l'autre beaucoup plus de points communs dans le domaine technique que dans le domaine social.

⁸ *Istorija S.S.S.R.*, 1957, I.

⁹ *Istorič-Marksist*, 5.

¹⁰ L'étude porte sur le développement de cette science du xiv^e au xviii^e siècles, 1955.

¹¹ Cette question fut posée pour la première fois au sujet de la Russie par S. G. Strumilin dans sa brochure *La Révolution industrielle en Russie*, Moscou, 1944, et par I. F. Zlotnikov dans l'article, « De la manufacture à la fabrique » (*Voprosy Istorii*, 1946, n^{os} 11-12).

¹² Yaroslav Purs a consacré à ce problème plusieurs articles publiés dans la revue *Česko-Slovenský Časopis Historický* (1954-1956).

¹³ Cette question a été posée par les historiens de Łódź au VIII^e Congrès des historiens polonais en 1958.

Ce fait s'explique aisément, car à l'époque de la révolution industrielle, la vie sociale en Angleterre, en France, en Allemagne et aux U.S.A. était déterminée, non seulement par l'action de la révolution technique, mais aussi par un ensemble complexe d'autres facteurs historiques étroitement liés aux traits spécifiques de chacun de ces pays. Leurs particularités, toutefois, ne sont pas telles qu'elles doivent nous faire perdre de vue ce qu'ils eurent en commun.

Avant d'étudier, plus précisément, l'histoire de la révolution industrielle en Russie, il convient de faire une autre remarque. Une telle transformation n'a pu s'accomplir qu'avec le temps et sa réalisation s'est étendue sur plusieurs dizaines d'années. Aussi certains historiens anglais contemporains en ont-ils pris prétexte pour prétendre que le terme de « révolution industrielle » ne s'appliquait pas, en Angleterre, au passage de la technique manuelle à la technique mécanique. D'où la nécessité, pour clarifier les problèmes, de déterminer ce qui caractérise le point de départ et l'aboutissement de la révolution industrielle.

Ce serait commettre une erreur que de la voir naître dans telle ou telle branche de la production dès l'apparition de la première machine. Au vrai, son début dans chaque secteur industriel ne coïncide qu'avec l'application systématique du travail mécanisé non point dans une seule entreprise mais dans plusieurs entreprises de même activité. On peut la considérer comme un fait accompli au moment où la nouvelle technique, après avoir supplanté l'ancienne, assure la plus grande partie de la production industrielle d'un pays, impliquant du même coup de profonds bouleversements dans la structure sociale de celui-ci. Dans ce cas il faut faire abstraction de la petite industrie domestique telle que la fabrication de toile et de drap effectuée par les paysans pour leurs propres besoins. En revanche, il faut tenir compte de la grande industrie à domicile.

*
* *

La production cotonnière constituait, au début du ^{xix}^e siècle, la branche de l'industrie russe la plus perfectionnée du point de vue technique. Elle employait presque exclusivement des ouvriers libres. Comme dans les autres pays et pour les mêmes raisons, elle se développa rapidement et conquist bientôt la première place dans l'industrie manufacturière. Les transformations techniques de l'industrie cotonnière précéderent celles des autres branches de la production. Tout comme ailleurs, elles ne furent pas simultanées aux différents stades de la fabrication qui comprend le filage, le tissage, les opérations d'apprêt, de teinture et d'impression. Les débuts du développement de l'industrie cotonnière en Russie remontent au ^{xviii}^e siècle, avec la teinture et l'impression de toiles importées d'Angleterre. C'est au ^{xviii}^e siècle

aussi que commença le tissage du coton à partir de filés importés. Pendant de longues années, les machines ne furent pas utilisées à ces deux stades de production.

Quant au filage, il fut le dernier à apparaître en Russie où d'emblée il se trouva mécanisé. La première filature de coton fut la Manufacture d'État d'Aleksandrovsk, fondée en 1798 dans les environs de Petersbourg. On y utilisa d'abord la « mule jenny » mue par traction hippomobile et roue hydraulique. Peu après on la remplaça par des machines à vapeur. Jusque vers 1835, le filage du coton connut un faible développement. De 1830 à 1835, les quelques filatures qui existaient alors en Russie, y compris celle d'Alexandrovsk, couvrirent à peu près le sixième des besoins du tissage.

1835 marqua un tournant dans l'histoire du filage de coton en Russie. Trois grandes filatures furent alors fondées : celle de Stiglitc, rebaptisée plus tard « Nevskaja Manufaktura », la Filature de coton de Russie et une autre appelée par la suite « Sampsonovskaja Manufaktura ». Créée au capital de trois millions et demi de roubles-assignats (un million de roubles-argent) par un groupe d'actionnaires, la Filature de Russie était, vers 1850, la plus importante du pays. Elle se laissa distancer par la suite. Ces trois entreprises qui existaient encore en 1917, furent alors nationalisées.

Entre 1835 et 1840 de nouvelles filatures furent créées dans le gouvernement de Moscou. A cette époque les quantités de filé importées constituaient encore près du tiers de la consommation totale. Les années quarante marquent, surtout dans leur seconde moitié, une nouvelle étape dans l'histoire du filage de ce textile. Les propriétaires de tissages et d'entreprises d'impression situés dans les gouvernements de Moscou et de Vladimir : les Hludov, les Morozov, les Konšin dans la région de Moscou, Garelin à Ivanovo, commencent à construire des filatures. Plusieurs autres sont en même temps fondées à Petersbourg.

Dès 1846, les importations de filés baissent brusquement tandis que celles de coton brut qui, en 1845, avaient pour la première fois dépassé les précédentes, montent en flèche. A partir des années cinquante la part des filés produits en Russie dépasse 90 % de la consommation totale des entreprises de tissage.

En ce qui concerne l'apprêt, la teinture et l'impression, la mécanisation apparut vers 1810 avec les machines à imprimer les cotonnades des entreprises capitalistes pétersbourgeoises de Weber et Bitepage considérées à l'époque, du point de vue technique, comme les plus perfectionnées de Russie.

L'introduction des machines à imprimer les cotonnades eut lieu vers la fin des années vingt dans les entreprises des gouvernements de Moscou et de Vladimir. Cependant, ce n'est qu'à partir de 1835 que la mécanisation de ces opérations fit de grands progrès.

D'après des témoignages de cette époque, c'est aux alentours de 1835-1855 que l'on peut situer la substitution de l'impression mécanique à l'impression manuelle. Entre 1855 et 1860 l'impression des cotonnades à la machine était manifestement plus répandue que leur peinture à la main, bien que celle-ci subsistât encore aussi bien dans les manufactures retardataires que dans certaines grandes entreprises bien équipées. Dans cette branche de la production, la traction hippomobile ne fut remplacée par la machine à vapeur qu'après l'abolition du servage.

Quant au métier à tisser mécanique, c'est bien avant la réforme de 1861 qu'il fit son apparition dans l'industrie cotonnière. Cependant son extension fut fort lente : le tissage à la main prévalut encore longtemps, surtout dans les ateliers à domicile, mais parfois aussi dans les ateliers de tissage des manufactures. D'après un spécialiste de l'époque, Scherer, le tissage mécanique ne constituait en 1859 qu'un cinquième environ de l'ensemble de la production. Au cours des années soixante-dix, le tissage à la main diminua brutalement sans toutefois disparaître complètement. C'est seulement vers 1880 que l'utilisation de la machine à tisser se généralisa.

Comme en Europe occidentale, la mécanisation de l'industrie cotonnière précéda de loin celle des autres branches de l'industrie textile. L'introduction des machines dans la grande industrie de la laine et du lin se situe à l'époque du servage. Ce n'est qu'après 1861 que la mécanisation de la production s'accéléra dans ce domaine. Vers le début des années quatre-vingt, la technique mécanisée avait supplanté le travail à la main.

Cependant, tant pour subvenir à leurs besoins que pour alimenter les marchés locaux, les paysans poursuivirent à domicile — jusqu'à la grande révolution d'Octobre — la fabrication manuelle des toiles et, dans une certaine mesure, celle du drap.

Dans l'industrie sucrière et celle du papier, la machine avait triomphé dès avant la réforme paysanne de 1861.

L'industrie du sucre de betterave naquit en Russie au début du XIX^e siècle. Les premières sucreries furent fondées dans le gouvernement de Tula. Jusqu'en 1835-1840, années qui furent marquées par la construction de sucreries en Ukraine, cette industrie connut un très lent développement qui s'accéléra un peu à partir du moment où l'on commença à employer la vapeur : d'où la dénomination de « sucreries à vapeur » donnée à toutes celles qui appliquaient ce procédé. Ces usines qui, en 1848-1849, assuraient déjà 44 % de l'ensemble de la production du sucre cristallisé tiré de la betterave, devaient atteindre en 1860-1861 le taux de 85 %.

Dans l'industrie du papier, la fabrique d'État de Peterhof, fondée peu avant 1820, fut la première à recevoir un équipement mécanique.

L'industrie privée ne suivit cet exemple que beaucoup plus tard. C'est le négociant Usacev qui, en 1835, donna le ton en dotant son entreprise, située dans le gouvernement de Moscou, d'une machine à fabriquer le papier. La production mécanique du papier s'accrut dès lors rapidement. Les fabriques équipées de machines fournissaient des marchandises de meilleure qualité à un prix moindre que les autres. En 1850, leur production représentait déjà près de 40 % en quantité et plus de 60 % en valeur de la production totale de papier en feuilles. En 1862, sur un total de 165 papeteries, 54 d'entre elles, qui assuraient près de 85 % de la production en valeur, possédaient un équipement mécanique.

Nous avons cité ci-dessus les principales branches des industries de transformation ; vers 1860 elles occupaient à elles seules près des trois quarts des ouvriers employés dans ce secteur de l'économie nationale.

Dans la sidérurgie ouralienne le puddlage fut pour la première fois définitivement adopté par l'usine d'État de Votkinsk où, dès 1837, des expériences avaient été entreprises pour l'application de ce procédé. Au cours des années quarante, onze usines de l'Oural utilisaient déjà des fours à puddler. Durant les dix années suivantes on en construisit un nombre beaucoup plus considérable. Aussi, en 1860, assuraient-ils déjà 45 % de la production de fer de l'Oural. Cependant, c'est dans les usines de Russie centrale que les progrès du puddlage furent les plus rapides : en 1860, les fours y fournissaient 76 % de l'ensemble de la production du fer. La dévastation des forêts appartenant aux usines de Russie centrale contribua puissamment à l'introduction du puddlage qui, de toutes les techniques, constitue la plus économique en combustible.

En 1860 le fer puddlé représentait quantitativement la moitié de la production des usines sidérurgiques de Russie. En 1882, sa part dans l'ensemble de cette production atteignit près des huit neuvièmes.

Dans le domaine de l'énergétique, les progrès furent beaucoup plus lents. A la veille de l'abolition du servage, les roues hydrauliques fournissaient à peu près 99 % du total de la force motrice utilisée dans la sidérurgie où les machines à vapeur n'apparurent qu'à partir de 1860-1870. En 1882 la part des roues hydrauliques dans la production d'énergie était encore de 37 %. Même dans l'Oural, la puissance provenant des roues hydrauliques s'élevait encore alors à un peu plus de la moitié de celle produite par des moteurs.

De tout ce qui précède il est possible de tirer la conclusion générale suivante : entre 1880 et 1890 la grande industrie était mécanisée en Russie. Mais la petite industrie n'en subsistait pas moins, notamment dans le secteur domestique, encore étroitement lié à l'agriculture, qui occupait une main-d'œuvre très importante dans les régions périphériques du pays.

La révolution technique dans la grande industrie s'étend en Russie de 1835 environ jusqu'au début des années 1880, c'est-à-dire sur une période un peu inférieure à cinquante années.

La navigation à vapeur qui avait fait son apparition dès 1815 ne se généralisa qu'entre 1835 et 1840. A la veille de la réforme de 1861, plus de deux cents bateaux à vapeur sillonnaient la Volga et ses affluents. De 1860 à 1880 la navigation à vapeur connut un grand essor et fit l'objet d'importants progrès techniques.

Les débuts du réseau ferroviaire en Russie remontent à 1835-1840. Toutefois, avant l'abolition du servage, seule la ligne Moscou-Petersbourg offrait une importance économique réelle.

Au cours des années soixante à soixante-dix, fut créé un réseau totalisant plus de 20 000 verstes¹⁴ et desservant à peu près toute la partie européenne du pays ; Moscou en était le centre. Son développement ultérieur permet d'affirmer que l'achèvement de la révolution technique dans les transports se situe entre les années 1880 et 1890.

En ce qui concerne l'approvisionnement de l'industrie et des transports en métaux, combustibles et machines, plusieurs particularités caractérisent la révolution industrielle en Russie. Elles sont surtout dues à la structure sociale et, dans une certaine mesure, aux conditions naturelles du pays.

Avant la réforme, la production nationale suffisait à couvrir les très modestes besoins du pays en métal. Mais lorsque le gouvernement entreprit la construction du chemin de fer Moscou-Petersbourg, l'Oural, qui exploitait le travail d'ouvriers-serfs, ne fut plus en mesure de fournir les quantités de rails voulues. Il fallut avoir recours aux importations. Pour la construction des chemins de fer et pour les besoins de la construction mécanique, on dut aussi de 1860 à 1880, faire appel au métal d'importation. C'est vers 1890 seulement que la situation changea grâce au développement de l'industrie dans le sud du pays. Il est donc permis de conclure que si les importations de métal jouèrent un rôle important dans le processus de mécanisation de l'industrie et des transports, c'est en raison d'une part des vestiges du servage qui entravèrent la mise en valeur de l'Oural après la réforme, et d'autre part du retard apporté à résoudre le problème posé par le développement de la sidérurgie dans le sud du pays.

Dès la première moitié du XIX^e siècle, on commença à extraire la houille du bassin du Donetz. Cependant avant la construction du chemin de fer qui le traverse, le taux d'extraction y était insignifiant. C'est le développement du réseau ferroviaire qui contribua à celui de l'industrie houillère.

Après 1870 l'industrie d'extraction houillère commença à se déve-

¹⁴ Une verste correspond à 1,06 km.

lopper rapidement. Mais le bassin du Donetz était fort éloigné des régions industrielles du centre et, à plus forte raison, du littoral de la mer Baltique ; aussi le charbon de bois conservait-il une grande importance dans ces régions où l'on développa aussi dans une certaine mesure l'extraction de la tourbe. C'est l'emploi du charbon importé d'Angleterre qui l'emportait dans les industries de Petersbourg et de Riga. Il en fut ainsi jusqu'à la révolution d'Octobre.

Bien que créée antérieurement à la réforme de 1861, l'industrie de la construction mécanique ne prit pas aussitôt un essor rapide en Russie. Elle fut tout d'abord assurée par les ateliers mécaniques des grandes usines métallurgiques et de certaines entreprises d'industrie légère, ainsi que par quelques fonderies.

Au cours de la première moitié du XIX^e siècle, certains de ces ateliers jouèrent parfois un rôle important dans l'histoire de l'équipement technique de l'industrie russe. La première place revient à cet égard à l'atelier mécanique de la manufacture d'État d'Aleksandrovsk. Avant 1842 l'Angleterre interdisait l'exportation de machines à filer. C'est dire que l'acquisition de machines anglaises, introduites en contrebande, était difficile et fort onéreuse. De 1835 à 1840, lorsque furent créées les grandes filatures de coton de Petersbourg, la manufacture d'Aleksandrovsk leur livra un équipement réalisé en Russie d'après des modèles anglais.

Vers 1840-1860 les ateliers mécaniques de la sucrerie de Johnenko et Simirenko, de même que ceux de la sucrerie de Bobrinskij produisaient certains types d'équipement, tant pour leurs propres besoins que pour répondre aux commandes d'autres entreprises similaires. Quelques autres sucreries disposaient aussi de leurs propres ateliers mécaniques.

L'usine d'État de Votkinsk dans le gouvernement de Vjatka, celle de Snovedak appartenant aux Sepelev sur la rivière Oka et les usines de Malcev déployèrent dans le même sens une grande activité vers le milieu du XIX^e siècle. Les usines Berd et l'usine d'État d'Aleksandrovsk à Petersbourg, qui étaient les fonderies les plus anciennes du pays, devinrent de grandes entreprises marquant ainsi les débuts de Petersbourg en tant que centre de la construction mécanique en Russie où plusieurs usines similaires avaient déjà été fondées avant l'abolition du servage. Le chantier de constructions navales de Sermovo (près de Niznij Novgorod), créé en 1849, était la plus grande de ces entreprises. Cependant, la construction mécanique ne prit son essor que durant la période qui suivit l'abolition du servage. Son développement, qui a d'ailleurs beaucoup varié d'une branche à l'autre, fut particulièrement intense dans les transports. Pour la navigation à vapeur fluviale les importations ne jouèrent un rôle important que durant sa période initiale. En réalité, près des deux tiers des bateaux de ce type qui,

en 1878, circulaient sur les rivières et les lacs du pays, avaient été construits en Russie.

Quant à la production de locomotives et de wagons, bien que son développement fût quelque peu postérieur à celui de la construction des bateaux à vapeur, ses débuts n'en remontent pas moins au commencement de la seconde moitié du XIX^e siècle. Dans ce domaine les importations jouèrent un rôle primordial jusqu'aux environs de l'année 1875. A partir de cette date l'industrie nationale devint le fournisseur principal du matériel roulant dont la construction allait croissant tandis que les besoins en voies ferrées se réduisaient de plus en plus. En revanche les progrès furent beaucoup plus faibles dans la production des machines destinées à l'industrie, où, et longtemps encore après la révolution industrielle, les entreprises ne furent équipées que de machines importées.

Dans l'ensemble, le médiocre développement des constructions mécaniques devait rester le trait caractéristique de l'industrie russe jusqu'à la grande révolution d'Octobre.

* * *

Passons maintenant à l'aspect social de la révolution industrielle en Russie. Il y avait déjà auparavant des ouvriers vivant de leurs salaires. Au XVIII^e siècle, ils étaient pour la plupart affectés à des entreprises employant des serfs. Vers la fin du XVIII^e siècle, les effectifs ouvriers des manufactures capitalistes devinrent plus nombreux. Ils se recrutaient surtout parmi les paysans-serfs appartenant à des propriétaires fonciers. Bien que travaillant en vertu d'un contrat, ils n'étaient pas libres de disposer de leur personne et devaient payer au propriétaire foncier une redevance prélevée sur leurs salaires. Cependant, avant 1861, il existait déjà des hommes libres parmi les ouvriers des manufactures capitalistes. C'étaient surtout des *meščane* (terme qui désigne les petites gens) habitant les villes. Il faut citer aussi les paysans d'État qui travaillaient dans les entreprises capitalistes.

La réforme de 1861 donna la liberté à tous les ouvriers et introduisit sur le marché du travail un grand nombre de paysans plus ou moins complètement dépourvus de terres. En même temps, la machine arrachait au sol des paysans qui se mirent à travailler en usine. Le processus de formation du prolétariat fut rapide. Les statistiques des années quatre-vingt font ressortir l'existence de couches prolétaires nettement déterminées. De 1880 à 1885, dans le gouvernement de Moscou, 55 % des ouvriers étaient enfants d'ouvriers (cette proportion s'élevait même à 77 % dans le textile) et 3 % seulement des paysans occupés dans les filatures de coton retournaient aux champs en été. Le taux était de 10 % pour ceux qui étaient affectés aux métiers à

tisser mécaniques, mais s'élevait à 78 % pour ceux qui travaillaient sur des métiers à main. Ces pourcentages font ressortir le rôle que joua la machine dans la rupture de l'ouvrier d'origine paysanne avec l'agriculture.

En Russie, comme dans les autres pays, la révolution industrielle modifia la structure de la société ouvrière dans les entreprises industrielles et provoqua une baisse quasi générale des salaires. D'après le fabricant Ja. P. Gacelin, le salaire réel des ouvriers du village d'Ivanovo, centre important de l'industrie cotonnière, baissa sensiblement de 1850 à 1880.

Comme partout ailleurs, la révolution industrielle accrut les besoins en mécaniciens qualifiés. Les chefs d'entreprises firent appel à des spécialistes russes et à un large contingent de techniciens étrangers dont le rôle diminua fortement par la suite. Bien qu'à l'époque de transition le recours à ces étrangers se trouvât beaucoup plus répandu en Russie que dans un pays comme la France, il serait erroné de croire que ce phénomène fût spécifiquement russe.

La bourgeoisie commerçante jouait, avant la révolution industrielle, un rôle prépondérant au sein de la classe bourgeoise. Les « fermiers », qui achetaient à l'État le monopole du commerce de la vodka pour une région déterminée, accumulaient d'importants capitaux. Quant aux propriétaires d'entreprises industrielles, qui ne procédaient à aucune transaction commerciale, ils se trouvaient en état d'infériorité.

Les cadres de la bourgeoisie industrielle avaient commencé à se former dans le centre dès le premier tiers du XIX^e siècle. La révolution industrielle en précipita la formation. Les mêmes cadres se constituèrent un peu plus tard dans les autres régions. Ils se recrutèrent en premier lieu parmi les propriétaires de petites entreprises — dont certaines devinrent de grandes manufactures, puis des fabriques ou des usines — et parmi les capitalistes qui s'étaient enrichis par la construction des chemins de fer. De nombreux commerçants, qui investissaient dans les entreprises industrielles les capitaux acquis dans le commerce, constituèrent la seconde source des cadres de la bourgeoisie industrielle.

Celle-ci ne comptait avant 1861 que très peu d'étrangers. La plupart d'entre eux, qui étaient venus presque sans capitaux en Russie, y firent fortune. De 1860 à 1880, le rôle des capitaux étrangers ne fut important que dans la création du réseau ferroviaire. Partout ailleurs leur apport fut relativement faible jusque vers 1880-1900, époque à laquelle il prit plus d'ampleur.

Le problème des crises dans l'industrie russe avant l'abolition du servage a été peu étudié. Cependant celle de 1860, probablement liée à la crise mondiale de 1857, se fit particulièrement sentir dans la production cotonnière. Cette dernière se trouva en 1867 au centre d'une

nouvelle crise suivie d'une troisième en 1873, laquelle, plus complexe dans son ensemble que la précédente, n'en toucha pas moins encore très gravement l'industrie cotonnière. Or, c'est dans ce domaine que la révolution technique avait réalisé les progrès les plus considérables.

La révolution industrielle n'entraîna pas dans la géographie économique du pays les énormes changements qu'elle avait provoqués en Angleterre. Tout comme en France et en Allemagne, elle s'opéra dans les anciennes régions industrielles ; cependant, elle contribua aussi à l'apparition de nouveaux pôles de croissance, tel celui de Petersbourg où furent créées les premières filatures de coton. Plus tard, cette activité s'étendit à la région industrielle du centre. Petersbourg acquit aussi un rôle de premier plan dans l'industrie des constructions mécaniques.

Le même processus entraîna la création en Lettonie et en Estonie d'autres agglomérations industrielles telles que Riga, Tallin, Narva, Liepaja. Malgré un volume de production bien inférieur à celui de Petersbourg, Riga, Tallin et Liepaja n'étaient pas sans rappeler cette ville, tant par le caractère de leur industrie que par son rôle dans l'économie nationale. La construction, en 1860-1880, de voies ferrées unissant les pays baltes aux gouvernements intérieurs de la Russie facilita la production des centres lettons et estoniens destinée au marché russe et contribua, de ce fait, à l'avènement du capitalisme dans ces régions. La manufacture de Kremholm à Narva, fondée en 1857 par les capitalistes de la région industrielle du centre, devint par la suite la plus grande entreprise cotonnière de Russie. Venant après Petersbourg et Moscou, Riga occupait en 1879 la troisième place pour les effectifs ouvriers employés dans la grande industrie (compte non tenu des gouvernements polonais).

La révolution industrielle a également éveillé à la vie économique les bassins du Donetz et de Bakou.

Comme dans les autres pays elle entraîna un exode rural. Ce qui, toutefois, lui est particulier, c'est qu'une partie très considérable de la grande industrie était massée dans des villages qui, de ce fait, se transformèrent par la suite en villes ; cependant, à quelques rares exceptions près, le gouvernement ne leur accordait pas le statut urbain. Or, les statistiques ne tenaient compte que des agglomérations industrielles et commerciales qui constituaient juridiquement des villes ; les villages industriels en étaient exclus. Voilà pourquoi il est impossible de se faire une idée exacte de l'accroissement de la population urbaine en Russie. Au même moment se formait un contre-courant orienté vers les périphéries du sud et de l'est. Un phénomène identique s'était produit aux U.S.A.

A l'époque de la révolution industrielle et au cours des années qui suivirent, l'industrie russe n'alimentait que le marché intérieur. Cepen-

dant celui-ci n'était pas tout à fait comparable à ceux des pays capitalistes de l'Europe occidentale au XIX^e siècle. L'Empire russe comprenait des territoires de type colonial, tels que le Kazakhstan, l'Asie moyenne, la Transcaucasie. Ce serait cependant commettre une erreur grave que de considérer comme des colonies de l'Empire russe toutes les régions de population non russe qui en faisaient partie. Certaines d'entre elles, telles la Lettonie et l'Estonie, opprimées du point de vue national, étaient économiquement développées. La population des régions périphériques, économiquement sous-développées, celle aussi des régions plus développées du centre, ne disposaient que d'un très faible pouvoir d'achat par rapport aux U.S.A., voire à la France ou à l'Allemagne. Cela était dû, d'une part à une économie rurale encore très vivante dans laquelle l'industrie domestique couvrait en grande partie les besoins en produits fabriqués, et, d'autre part, à un faible développement des forces productives du pays. Le droit de servage et les vestiges qui en subsistèrent après son abolition constituaient la cause principale de cette situation. D'où répercussion sur le marché intérieur des produits manufacturés qui ne jouissait pas des mêmes débouchés que le riche marché des U.S.A. et restait même inférieur à ceux de France et d'Allemagne.

De 1836 à 1880, la grande industrie s'accrut considérablement en chiffres absolus (la production de l'industrie maîtresse : celle du coton, augmenta plus de sept fois). Toutefois, en raison de l'étroitesse du marché eu égard à la population de la Russie, sa production restait relativement modeste. Le rendement du travail dans la grande industrie, équipée de machines, était beaucoup plus élevé que dans l'agriculture qui en était encore au stade de la technique médiévale. Il va de soi que, dans ces conditions, les changements apportés par la révolution industrielle dans la structure sociale de la population ne pouvaient se comparer à ceux qui s'étaient produits en France, en Allemagne et aux U.S.A. sans parler de l'Angleterre, « l'atelier du monde » de l'époque.

Si la population rurale de France, d'Allemagne et des U.S.A. restait — malgré les changements dûs à la révolution industrielle — supérieure en nombre à la population urbaine, la Russie, elle, demeura un pays agraire jusqu'à la grande révolution d'Octobre.

Caractérisant en 1908 l'économie nationale, V. I. Lénine soulignait qu'en Russie s'assemblaient « la propriété terrienne la plus arriérée, la campagne la plus sauvage et le capitalisme industriel et financier le plus avancé »¹⁵.

Par suite de la révolution industrielle, le rôle social de la bourgeoisie grandit considérablement. Cependant, il ne devint jamais

¹⁵ V. I. Lénine, *Notes politiques*, Œuvres complètes, t. XII, p. 406.

prépondérant et resta même inférieur à celui de la bourgeoisie en Allemagne.

L'abolition du servage en 1861 sépare l'époque de la révolution industrielle russe en deux périodes distinctes. Avant 1861 les transformations techniques contribuèrent au développement du capitalisme et constituèrent une des forces qui minèrent le système féodal. L'abolition du servage, exerçant à son tour son action sur la révolution industrielle, contribua à l'accélération et à l'achèvement de celle-ci. De ces deux périodes, c'est la seconde qui fut la plus importante. Elle a eu pour conséquences :

1^o l'achèvement de la révolution technique dans l'industrie textile et la sidérurgie ;

2^o la création d'un réseau de chemins de fer qui, étant donné l'immense étendue du pays, devait exercer un rôle primordial dans le développement du capitalisme en Russie ;

3^o enfin, la plupart des phénomènes caractérisant l'aspect social de la révolution industrielle.

Certains historiens soviétiques situent son achèvement vers les années 1890-1900. Voici les deux arguments avancés à l'appui de cette thèse :

a) Le développement de la sidérurgie à base de combustible minéral dans la Russie du Sud n'en était qu'à ses débuts en 1870-1880 et le sud ne devança l'Oural dans le domaine de la production métallurgique qu'après 1890. Du moment que la révolution technique ne s'était achevée que vers cette époque, il ne pouvait en aller différemment de la révolution industrielle. L'une étant la condition *sine qua non* de l'autre. Or nous avons montré plus haut que c'est là un point de vue erroné. Nous pouvons ajouter, qu'au cours des années 1880 à 1890, la sidérurgie remplaça les fours à puddler par des fours Martin et, en partie, par des convertisseurs Bessemer, ce qui marquait une nouvelle étape de la technique métallurgique (le four Martin avait été inventé en 1864), étape postérieure à la révolution industrielle. De plus, au cours des années quatre-vingt des syndicats furent créés dans certaines autres branches industrielles. C'est dire que sont alors apparus des phénomènes sociaux qui n'avaient pas existé à l'époque de la révolution industrielle et qui sont le propre d'une époque beaucoup plus tardive de l'histoire sociale et économique.

b) L'industrie russe et surtout l'industrie lourde s'est considérablement développée au cours des années quatre-vingt-dix. Cependant cet argument est basé sur la confusion de deux phénomènes différents quoique dans une certaine mesure liés l'un à l'autre, à savoir, l'industrialisation de l'économie nationale et la révolution industrielle.

Un parallèle entre la révolution industrielle en Russie d'une part, en Angleterre, en France, en Allemagne et aux U.S.A. d'autre part, permet de conclure que son aspect technique offre d'un pays à l'autre plus de traits communs que son aspect social, lequel, indépendamment des facteurs d'ordre technique, est influencé par des particularités inhérentes à l'histoire locale de chaque pays.

V. K. JACUNSKIJ.

Moscou, 1961.

LES TRAITÉS DE BYZANCE AVEC LA RUSSIE AU X^e SIÈCLE (I)*

Au cours du x^e siècle, Byzance conclut trois traités avec les Russes. C'est du moins ce que rapporte la chronique de Kiev, qui est censée raconter les origines de « la terre russe »¹. Mais dès que l'on cherche à préciser la portée de ces textes, on se heurte à une série de problèmes encore mal étudiés. Qu'étaient au juste les « Russes » qui venaient attaquer Constantinople ? Dans quelle mesure pouvaient-ils réellement obtenir de l'Empereur qu'il leur accordât certains avantages ? Comment, d'ailleurs, les traités ont-ils pu parvenir à la connaissance d'un chroniqueur du xii^e siècle ?

Autant de questions qu'il faut examiner avant d'arriver aux textes eux-mêmes.

INTRODUCTION

La Russie aux IX^e-X^e siècles.

La chronique de Kiev rapporte que le terme de Russie fut employé pour la première fois lors de l'accession au trône de Michel III². Auparavant les territoires s'étendant du lac Onega aux bouches du Dnepr étaient partagés entre plusieurs tribus indépendantes. Quelques grandes vallées fluviales permettaient de traverser cette vaste plaine

* La seconde partie de cette étude paraîtra dans notre prochain numéro.

La liste des abréviations se trouve à la fin de l'article.

¹ La chronique de Kiev a reçu de son auteur le titre suivant : « Ceci est le Récit des Temps passés, de l'origine de la terre russe, des premiers princes de Kiev et comment la terre russe a commencé à exister. » (D. S. Liháčev, *P.V.L.*, I, p. 9 ; S. H. Cross, *The Russian Primary Chronicle*, Cambridge, Massachusetts, 1953, p. 51.)

² C'est-à-dire en 852, d'après la chronique de Kiev. Mais cette date est erronée, puisque Michel III commença à régner en 842. L'erreur a été expliquée par A. A. Šahmatov, « Ishodnaja točka letočislenija Povesti Vremennyh let » (Le point de départ de la chronologie du Récit des Temps Passés), *Ž.M.N.P.*, t. 310, 1897, pp. 217-222.

et constituait depuis l'antiquité une route commode³. Le chroniqueur décrit cette route en ces termes : « ... il y avait une route des Varègues aux Grecs et des Grecs [aux Varègues] par le Dnepr, et en amont du Dnepr par traînage jusqu'à la Lovat', et de la Lovat' on entre dans l'Il'men, le grand lac, de ce lac coule la rivière Volhov qui se jette dans le grand lac Nevo, et l'embouchure de ce lac communique avec la mer des Varègues. De plus, par cette mer on peut aller jusqu'à Rome, et de Rome, par la même mer, jusqu'à Constantinople, et de Constantinople, on se rend dans la mer du Pont dans laquelle se jette le Dnepr... »⁴. En d'autres termes, la voie la plus directe entre Byzance et la Scandinavie suivait le Dnepr, puis la Neva, avec un transbordement entre les deux fleuves⁵. Le long de la route fluviale s'étaient établies des tribus slaves, finnoises et nordiques, indépendantes les unes des autres. Les plus importantes étaient celles des Slavènes de l'Il'men, qui peuplaient les régions de Novgorod et de Pskov, et celles des Poljane, installés sur le Dnepr moyen⁶. Les peuples du sud payaient tribut aux Khazars, dont le royaume s'étendait jusqu'à la rive gauche du Dnepr. Ceux du nord étaient tributaires des « Varègues d'au-delà de la mer »⁷. La suite de la chronique est bien connue : les tribus Slavènes, ne pouvant s'entendre entre elles, demandèrent aux Varègues de venir les gouverner ; leurs représentants « allèrent outre-mer chez

³ T. J. Arne, *La Suède et l'Orient*, Uppsala, 1914, pp. 63 et suiv. Les monnaies retrouvées sur le territoire de l'U.R.S.S. montrent l'antiquité de la route du Dnepr. Les monnaies byzantines sont peu nombreuses, mais certaines datent déjà des VII^e et VIII^e siècles.

⁴ D. S. Lihačev, *P.V.L.*, I, p. 11 ; S. H. Cross, *op. cit.*, p. 53. A cette description fait suite la description de la route de la Volga qui reliait la Scandinavie à la mer Caspienne et à l'Orient arabe.

⁵ Le chroniqueur indique nettement qu'il s'agit de la route « des Varègues aux Grecs ». Nous reviendrons sur le terme de « Varègues », qui désigne les Scandinaves. Pour l'instant il suffit de noter que le trajet décrit ici ne peut être que celui du retour : à l'aller, les Nordiques ont remonté la Neva et descendu le Dnepr. Stender-Petersen (*Die Varägersage als Quelle der altrussischen Chronik*, Aarhus, 1934, p. 76) note que le chroniqueur était sans doute renseigné par des commerçants qui avaient déjà fait le voyage et qui regagnaient la Baltique ; on s'expliquerait alors que le voyage du retour ait été seul signalé. On rapprochera le texte de la chronique de la description que donne Constantin Porphyrogénète, dans le *De Administrando Imperio*, chapitre 9 (éd. Moravcsik-Jenkins, Budapest, 1949, pp. 56-63), du trajet des marchands russes se rendant à Constantinople par la voie du Dnepr.

⁶ La chronique attribue aux Poljane la fondation de Kiev. Les fouilles effectuées dans cette région confirment la tradition. On a retrouvé sur les collines de Kiev plusieurs agglomérations slaves qui datent du VIII^e siècle (cf. M. K. Karger, *Drevnij Kiev (Kiev antique)*, t. I, Moscou-Leningrad, 1958, pp. 63-65).

⁷ D. S. Lihačev, *P.V.L.*, I, p. 16 ; S. M. Cross, *op. cit.*, p. 58. Selon la chronique, les Khazars imposèrent tribut aux Poljane qui vivaient dans les forêts et sur les collines qui dominent le Dnepr. Les Poljane remirent aux Khazars une épée par feu, ce qui fut interprété par les Khazars comme un mauvais présage, celui de leur anéantissement futur par les Russes. Plus loin, la chronique indique qu'Oleg obligea les Poljane à lui payer tribut, et non plus aux Khazars : D. S. Lihačev, *P.V.L.*, I, p. 20 ; S. H. Cross, *op. cit.*, p. 61.

les Varègues, chez la Russie (Rus'), car ces Varègues-là s'appelaient Rus', de même que d'autres s'appellent Suédois, d'autres Anglais, d'autres Normands et d'autres Goths... et du nom de ces Varègues, la terre fut appelée Rus' »⁸.

Ainsi, dans le cours de la chronique, le mot Rus' (Russie) désigne tour à tour :

1^o une unité géographique et politique comprenant tous les territoires des Slaves et des Finnois rangés sous l'autorité scandinave ;

2^o un groupe ethnique distinct des Slaves, au x^e siècle du moins ;

3^o un groupe social détenant le pouvoir.

Nous ne pouvons traiter ici le problème de l'origine des Russes et de leur nom, qui a divisé les historiens de la Russie en « normanistes » et « anti-normanistes ». Les premiers, se fiant à la chronique, attribuent la formation de l'État russe à une domination scandinave ; les seconds l'attribuent aux Slaves eux-mêmes⁹. Précisons seulement que c'est

⁸ D. S. Lihačev, *P.V.L.*, I, p. 18, année 862 ; S. H. Cross, *op. cit.*, p. 59. Dans son étude : « Skazanie o Prizvanii Varjagov » (Le récit de l'appel des Varègues), *Izvestija O. R. Ja. Sl.*, 1904, t. II, livre 2, pp. 317 et suiv., A. A. Šahmatov affirme que l'identification Rus' = Varègues, dans le passage cité de la chronique, est une addition faite par le chroniqueur au récit primitif. D. S. Lihačev (*P.V.L.*, II, pp. 234-238) y voit une invention du chroniqueur. Au contraire, selon Stender-Petersen (*Varangica*, Aarhus, 1953, pp. 65 et suiv.), tout le passage serait inspiré par une source varègue, d'où proviendrait l'identification.

⁹ Sur l'origine des Russes, il existe, en russe surtout, une littérature énorme, dont nous nous bornerons à citer l'essentiel. Suivant l'école « normaniste », le nom Rus' est attribué aux Normands : les Finnois appellent les Suédois « Ruotsi », ce qui a donné en russe le nom « Rus' », de même que le nom des Finnois, « Suomi », donne en russe « Sum' ». A la base de Ruotsi/Rus' se trouve un terme scandinave proche de noms géographiques et ethniques tels que celui de la côte de *Roslagen*, et de ses habitants, les *Rods-Karlar* (= rameurs). Cette théorie a été soutenue surtout par W. Thomsen, *Načalo Russkogo gosudarstva* (*Les débuts de l'État russe*), Moscou, 1891 ; et par A. A. Kunik, *Die Berufung der Swedischen Rodsen durch die Finnen und Slaven*, Saint-Petersbourg, 1844. Selon les anti-normanistes, le nom de Rus' aurait une origine iranienne : Rus' = Roxolans. Cette théorie a été soutenue surtout par D. I. Ilovajskij, *Razyskanija o načale Rusi* (*Recherches sur les origines de la Russie*), Moscou, 1876. D'autres anti-normanistes, comme S. Gedeonov, *Varjagi i Rus'* (*Les Varègues et la Russie*), 1-2, Saint-Petersbourg, 1876, ont cherché au nom Rus' une origine slave, en comparant ce nom à des toponymes slaves (plusieurs rivières de la Russie méridionale portent le nom de Ros', Rossa, etc.). L'historiographie soviétique s'est ralliée à ce point de vue. Ainsi B. D. Grekov pense que l'apparition des Varègues est un aspect particulier des raids normands ou vikings, et que le nom Rus' a été emprunté aux rivières méridionales ; tandis que les Varègues s'emparaient des terres slaves du Nord et y formaient un État nommé Rus' (de Roslagen), un État purement slave se constituait en Russie méridionale autour de Kiev et prenait le nom de Rus' (de la rivière Ros') ; au x^e siècle, ces deux États fusionnèrent et gardèrent le nom de Rus' qui leur était commun : B. D. Grekov, *Kievskaja Rus'* (*La Russie de Kiev*), Moscou, 1939 ; trad. anglaise : *Kievan Russia*, Moscou, 1959, pp. 501 et suiv. Selon A. D. Stender-Petersen, l'expansion varègue vers l'Orient diffère essentiellement des raids vikings : elle doit être étudiée en relation avec le rôle de Byzance et l'attraction que cette ville exerça sur les Scandinaves ; les Nordiques n'auraient donc pas civilisé les Slaves en descendant vers Constantinople, mais en revenant,

dans le premier sens qu'il faut comprendre le mot Russie lorsqu'il s'agit des relations de Byzance avec la Russie du ^xe siècle. A cette époque en effet, on peut déjà parler d'un État russe organisé et reconnu comme tel par Byzance, comme en témoignent les documents qui sont l'objet de cette étude.

Les contacts avec Byzance au IX^e siècle.

Au ^xe siècle, la Russie constitue une nation dont le centre politique est Kiev, et que ses chefs ont unifiée en soumettant peu à peu les tribus autrefois indépendantes¹⁰. Peut-on en dire autant de la « Russie » qui, au IX^e siècle, avait déjà avec Byzance des relations commerciales, militaires, politiques ? Qui étaient ces Russes dont les géographes arabes racontent qu'ils faisaient le commerce avec Byzance et le royaume khazar, et atteignaient même Bagdad en passant par la Transcaucasie ? S'agissait-il de Scandinaves empruntant la route « des Varègues aux Grecs » et celle de la Volga, ou bien de Slaves ?

Au IX^e siècle, les sources byzantines emploient en général, pour désigner les Slaves, les noms de « Tauroscythes » ou de « Scythes », ce dernier terme englobant tous les Slaves orientaux¹¹. Les Arabes classent les Russes parmi « les peuples slaves », sans notions bien précises à leur sujet¹². Seule une source occidentale, la première en date à signaler des

et c'est ainsi qu'ils apportèrent avec eux une civilisation supérieure à celle des Slaves, et qu'ils purent les dominer socialement : Stender-Petersen, *Varangica*, pp. 5-21 ; « Das Problem der ältesten byzantinisch-russisch-nordischen Beziehungen », *Relazioni del X Congresso Internazionale di Scienze Storiche*, vol. 3, Firenze, 1955, pp. 166-188.

¹⁰ La soumission des tribus slaves à la principauté de Kiev aurait été, selon la chronique de Kiev, réalisée par Oleg, qui commença par transporter la principauté des Rjurik de Novgorod à Kiev, Novgorod s'engageant à payer tribut à Kiev (D. S. Lihačev, *P.V.L.*, I, p. 31, année 914 ; S. H. Cross, *op. cit.*, p. 71).

¹¹ Le terme de « Tauroscythes » est le plus souvent employé par les sources byzantines pour désigner les Russes, même à la fin du ^xe siècle. C'est le terme qu'utilise couramment Léon le Diacre, lorsqu'il relate la campagne de Svjatoslav en Bulgarie : par exemple, parlant de l'ambassade de Kalokyres, il dit que l'empereur : « Ἐς τοὺς Ταυροσκόθας ἐξέπεμψεν οὗς ἡ κοινὴ διάλεκτος Ῥῶς εἶωθεν ὀνομάζειν » (Léon le Diacre, 4, 6, Bonn, p. 63). Ainsi le terme littéraire était celui de « Tauroscythes », tandis que celui de Ῥῶς appartenait à la langue courante. On ne connaît pas l'origine du nom de Tauroscythes, qui est probablement une création savante. Certains historiens russes ont cru pouvoir en inférer qu'il existait un royaume russe en Crimée dès le VI^e siècle, et que les Tauroscythes devaient être identifiés aux Roxolans dont parlait déjà Strabon : cf. l'ouvrage le plus récent : G. Vernadskij, *Essai sur les Origines russes*, Paris, Maisonneuve, 1959, I, pp. 128-135.

¹² Ainsi Ibn-Khordadbeh qui composa *Le livre des Routes et des Royaumes* en 846-847, et en donna une seconde rédaction avant sa mort (885) : cf. de Goeje, *B.G.A.*, vol. 6, Leyde, 1889, pp. 115-116 ; Ibn-Khordadbeh considère les Russes comme un groupe de Slaves, et ne définit pas le territoire qu'ils occupent ; il parle cependant d'un Nahr-al-Sakaliha, que de Goeje a identifié comme le Don. De leur côté, Ibn-Hawqal et le *Huddud-Al-Alam* font allusion au « Nahr-al-Rusija », qui, chez eux, est sûrement le Don. Selon V. Minorsky (*Encyclopédie de*

relations entre Byzance et les « Russes », donne sur ces derniers des précisions qui rejoignent la version de la Chronique de Kiev. Les *Annales de saint Bertin* relatent, sous l'année 839, une ambassade envoyée par l'empereur Théophile à Louis le Pieux¹³. Parmi les envoyés byzantins se trouvaient des « Russes » : *qui se, id est gentem suam, Rhos vocari dicebant*. L'Empereur ayant fait faire des recherches à leur sujet, il s'avéra que ces Russes étaient des Suédois et que leur prince était appelé khagan¹⁴. Ils apportaient une lettre de Théophile, priant Louis le Pieux de les aider à retourner dans leur pays, car la route qu'ils avaient prise pour parvenir à Constantinople était menacée par des peuples barbares.

Ainsi, dès la première moitié du ix^e siècle, les « Russes » étaient en relation avec Byzance. En précisant qu'ils s'étaient rendus à Constantinople pour voir l'Empereur, et avaient reçu de celui-ci une recommandation pour Louis le Pieux, les *Annales* suggèrent qu'il s'agissait d'ambassadeurs, non de commerçants. Le problème est de savoir d'où venaient ces Russes dont le prince était appelé khagan, et qui ne pouvaient rentrer chez eux par le chemin le plus direct sans courir de danger. Venaient-ils de Novgorod, grand centre varègue¹⁵, de Kiev ou

l'Islam, livraison 55, 1937, s. v. Rus'), les données d'Ibn-Khordadbeh reflètent la situation antérieure à la consolidation des Varègues en Russie. Timidement au début du x^e siècle, et nettement par la suite, les auteurs arabes distinguent Russes et Slaves. Retenons une information de Y'akubi (*B.G.A.*, 7, p. 354), qui dans sa description de l'Espagne dit qu'en 229 H (843-844 de notre ère) « les Madjus qu'on appelle Rus' » envahirent Séville. En arabe le terme « Madjus » s'applique régulièrement aux Normands (*Encycl. de l'Islam*, livraison citée).¹³ Louis le Pieux se trouvait alors à Ingelheim (*M.G.H.*, *Scriptores*, I, a. 839, p. 434).

¹⁴ C'est ainsi qu'il faut comprendre, sans doute, le terme de « chakanus », employé dans les *Annales Bertiniani*, et repris par les annales occidentales du ix^e siècle, pour désigner le prince des Hongrois. Des précisions nous sont données sur ce titre dans une lettre de Louis II à Basile I^{er} (*M.G.H.*, V, p. 388) : Louis II y indique que les princes des Khazars, des Normands, des Bulgares, étaient à tort appelés « khagans », mais qu'en fait ce titre ne revenait qu'au prince des Avars (*Chaganum vero nos praelatum Avarum, nec Gazanorum, ant Nortmannorum nuncupari repperimus neque principem Vulgarum, sed regem, vel dominum Vulgarum*), c'est-à-dire des régions autrefois dominées par les Avars. On peut penser également que les princes russes héritèrent ce titre des Khazars, qui, comme on le sait, avaient gardé la région de Kiev sous leur domination jusqu'au x^e siècle. Il n'est donc pas nécessaire de situer une principauté russe en Crimée, pour expliquer que le prince russe ait pu porter ce titre.

¹⁵ Il faut rapprocher du texte des *Annales Bertiniani* une information donnée par une source arabe du ix^e siècle, et conservée chez Ibn-Rosta, Al-Bakri, Gardizi et Awfi. Selon cette tradition, contemporains des *Annales Bertiniani*, les Russes occupaient une île dont la longueur et la largeur étaient de trois jours de marche, située au milieu d'un lac, et leur roi portait le titre de Khagan Rus' : cf. Minorsky, Hudud-Al-Alam, « The Regions of the World, a Persian Geography 372-982 A.D. », *Gibb Memorial Sciences*, t. II, 1937, pp. 432 et suiv.; *Encyclopédie de l'Islam*, livraison 55, 1937, s. v. Rus'. Il faut probablement rapporter cette information à l'époque où les Varègues avaient pour principal centre Novgorod, car cette ville est appelée en scandinave *Holm-gardr*, la ville du lac. Cette coïncidence ne suffit pas à prouver que les Russes de l'ambassade byzantine

de Crimée, comme le titre de khagan donné à leur prince pourrait le faire croire ? Plusieurs historiens ont émis l'hypothèse que les premiers Russes connus de Byzance venaient de Crimée, où ils auraient fondé, à l'embouchure du Kouban, dans la presqu'île de Taman, une principauté de Tmutarakan¹⁶. On est allé jusqu'à parler d'un khaganat russe de Crimée au ix^e siècle¹⁷, en se fondant surtout sur le *De Administrando Imperio*. Constantin Porphyrogénète y rapporte¹⁸ que les Khazars demandèrent à l'empereur Théophile de construire sur le Don la forteresse de Sarkel, pour les défendre contre des ennemis qui ne sont pas nommés, mais qui seraient peut-être les Russes. Sarkel fut construite vers 838¹⁹. Les Russes auraient donc dès cette date constitué une menace pour les Khazars²⁰. Une telle hypothèse est en contradiction avec les *Annales Bertiniani*, d'après lesquelles les Russes ne pouvaient rentrer chez eux directement de Constantinople, car leur route était menacée²¹. Maçudi précise, d'ailleurs, qu'en vertu d'une convention avec les Byzantins, les Khazars gardaient en permanence le détroit de Kerç au début du x^e siècle ; leur présence semble exclure celle des Russes²². Les sources russes elles-mêmes ne font mention d'une princi-

à Ingelheim venaient de Novgorod. Un texte russe datant du xi^e siècle, *Le Discours sur la loi et la Grâce* du métropolite Hilarion (cf. N. Gudzij, *Hrestomatija po drevnej russkoj literatury* (Chrestomathie de la littérature russe ancienne), Moscou, 1952, pp. 31-32) donne ce titre au prince de Kiev, Vladimir I^{er}.

¹⁶ Voir sur ce sujet, V. G. Vasilevskij, *Trudy*, III, Saint-Petersbourg, 1915, p. vii ; G. Laëher, *Die Anfänge des Russischen Reiches*, Berlin, 1930, p. 16 et 122 ; V. A. Mošin, « Varjago-russkij vopros » (Le problème varéguo-russe), *Slavia*, 10, 1931, pp. 109-136.

¹⁷ G. Vernadsky (*Ancient Russia*, New Haven, 1952, pp. 270 et suiv. ; *Essai sur les Origines russes*, Paris, 1959, t. 2, pp. 306-354) donne ce titre à l'un des chapitres de son ouvrage. Dans : « The Rus in the Crimea and the russo-byzantine treaty of 945 », *Byzantina-Metabyzantina*, I, 1946, part. I, pp. 249-259, le même auteur va jusqu'à supposer que c'est la principauté de Tmutarakan' qui, en 913-914 et 941-943, servit de base aux expéditions russes en Transcaucasie.

¹⁸ Constantin Porphyrogénète, *De Administrando Imperio*, éd. Moravcsik-Jenkins, chap. 42, pp. 183 et 184.

¹⁹ Selon le continuateur de Théophane, la construction de Sarkel aurait été entreprise durant l'année qui suivit l'avènement au patriarcat de Jean Grammatikos, c'est-à-dire en 838 (Theoph. Contin., Bonn, p. 122).

²⁰ G. Vernadsky, *Ancient Russia*, pp. 281 et suiv. et 303 à 307 ; A. A. Vassiliev, *The Goths in the Crimea*, Cambridge, Massachusetts, 1936, pp. 108-112.

²¹ Si dans le passage concernant Sarkel, Constantin Porphyrogénète ne nomme pas les ennemis redoutés par les Khazars, le contexte donne à penser que ce sont les Petchénègues. Le chapitre relatant l'édification de Sarkel s'intitule : « Description géographique de Thessalonique au Danube et à la cité de Belgrade ; de la Turquie et de la Patzinacia jusqu'à la cité khazare de Sarkel et à la Russie jusqu'à Nekropyla... » La phrase qui précède la relation de la construction de Sarkel est celle-ci : « Du cours inférieur du Danube, à l'opposé de Dristra, s'étend la Patzinacia, et ses habitants contrôlent le territoire jusqu'à Sarkel, cité des Khazars... » (*De Administrando Imperio*, 42, 20, éd. Moravcsik-Jenkins, p. 182).

²² Cf. A. Garkavi (ou Harkavy), *Skazanija musul'manskikh pisatelej o slavjanah i Russkikh* (Récits des auteurs musulmans sur les Slaves et les Russes), Saint-Petersbourg, 1870, pp. 130-133. « A cet endroit (le bras de mer Naitas, ou Maio-

pauté russe de Tmutarakan' qu'à la fin du x^e siècle²³, et rien ne permet de croire qu'elle ait été fondée beaucoup plus tôt. C'est seulement en 964-965 que les Russes de Svjatoslav démembrement le royaume khazar et s'étendirent vers la Crimée²⁴.

Alors que la plus grande incertitude persiste en ce qui concerne la Crimée, il est permis de supposer que Kiev contrôla dès le milieu du ix^e siècle la route du Dnepr. Les documents, d'ailleurs très imprécis, que nous possédons sur cette question²⁵ laissent entrevoir qu'il s'agissait de relations privées ; il n'existait pas alors de rapports officiels entre Byzance et les Russes. Les Grecs se faisaient une idée confuse du peuple russe ; le patriarche Photius, évoquant le siège de Constantinople par les Russes en 860, parle de l'attaque imprévue d'un « peuple inconnu » jusqu'alors²⁶. Cette expédition de 860 est la seule qui soit connue avec certitude pour le ix^e siècle. Plusieurs historiens estiment

tis, qui communique avec la mer khazare ou d'Azov) le roi khazar place un grand nombre d'hommes qui retiennent ceux qui arrivent par cette mer de même que ceux qui arrivent par terre, du côté où le littoral de la mer Naïtas se réunit à la mer khazare. Cela se fait parce que les nomades turcs viennent en cet endroit pour y passer l'hiver. L'eau qui réunit la mer khazare au bras de mer Naïtas est souvent gelée, et les Turcs peuvent y passer avec leurs chevaux... »

²³ Cette principauté constitua l'apanage du prince Mstislav, fils de Vladimir (cf. D. S. Lihačev, *P.V.L.*, I, p. 83, années 988-991 ; S. H. Cross, *op. cit.*, p. 119). Ajoutons que les fouilles effectuées en Crimée semblent montrer qu'il n'y a pas dans la région de l'ancien Tmutarakan', d'objets russes antérieurs aux xi^e-xiii^e siècles : Repnikov, « O drevnosti Tmutarakani » (De l'Antiquité de Tmutarakan'), *Trudy S.A.R.A.N.*, t. 4, 1928 ; voir aussi Jakobson, « K istorii Russko-Korsunskikh svjazej XI-XIV » (Pour l'histoire des relations russo-chersonites aux xi^e-xiv^e siècles), *Viz. Vrem.*, 14, 1958, pp. 116-128. La théorie chère à G. Vernadsky n'est plus soutenue actuellement par les historiens russes : cf. M. V. Levčenko, *Očerki po istorii Vizantino-Russkikh otnošenij* (*Recherches sur l'histoire des relations byzantino-russes*), Moscou, 1956, pp. 45 et suiv.

²⁴ La chronique de Kiev relate qu'en l'année 965, Svjatoslav prit Belaja Veža, c'est-à-dire Sarkel, et qu'il fit également une guerre victorieuse aux Jasy et aux Kasogi (Ossètes et Čerkesses) : cf. Lihačev, *P.V.L.*, I, p. 47 ; S. H. Cross, *op. cit.*, p. 84. D'après les sources arabes, la campagne de Svjatoslav aurait eu plus d'envergure encore, et il semblerait qu'après avoir ravagé Bulgar et le pays des Bourtas, riverains de la Volga, il ait occupé et détruit de nombreuses villes khazares. Ibn Hawqāl, écrivant vers 980, mentionne qu'en 358 de l'égire (c'est-à-dire 969 de notre ère) les Russes ont détruit tout ce qui se trouve sur le cours du fleuve Itil' (Volga) et qui appartenait aux Khazars, aux Bulgares et aux Bourtas. Ibn Hawqāl cite en particulier la ville khazare de Samandar, qui se trouvait selon lui entre la ville d'Itil' (Astrakan), et Bab et Abwab (Derbent) : « A l'heure actuelle, écrit-il en exagérant quelque peu, il ne reste pas trace de Bulgar ni de Bourtas ni de Khazars, car les Russes les ont tous anéantis, leur ont enlevé leurs provinces et se les sont appropriées. » Cf. Garkavi, *Skazanija musul'manskikh pisatelej o Slavjanah i Russkikh*, pp. 214 et suiv.

²⁵ Nous trouvons la mention de marchands russes à Byzance dans la Vie d'Hya-cinthe d'Amastris, écrite vers 866 par Nicéas le Paphlagonien. D'après cette source, le marché d'Amastris était fréquenté, avant 860, par des « marchands venus du Nord du Pont-Euxin » : Migne, *P.G.*, 105, col. 421, 4.

²⁶ C. Müller, *Fragmenta Hist. Graec.*, V, p. 169, 10 ; C. Mango, *The Homilies of Photius Patriarch of Constantinople, English translation*, Cambridge, Massachusetts, 1958, Homily IV, p. 96.

cependant que des raids ont pu se produire antérieurement, et leur hypothèse est étayée par deux biographies de saints²⁷. La Vie de saint Georges d'Amastris mentionne, à propos des miracles posthumes du saint, une invasion russe sur les côtes de Bithynie et de Paphlagonie, et d'après V. G. Vasilevskij, la Vie ayant été composée avant 843, il s'agirait d'une attaque russe antérieure à 860²⁸. En fait, la Vie de saint Georges, écrite au début du ix^e siècle, fut probablement remaniée au x^e et enrichie de miracles posthumes²⁹. L'itinéraire suivi par les Russes suppose un passage sous Constantinople, que ne confirme aucun texte grec de l'époque. Ce silence s'explique si l'on songe à l'attaque d'Igor contre Byzance en 941 : le chemin suivi est le même ; il est naturel de supposer que le miracle posthume de saint Georges se rapporte en fait à la campagne d'Igor³⁰. Une autre Vie, celle de saint Étienne de Surož, raconte l'expédition en Crimée et en Chersonèse d'un prince russe, au demeurant inconnu, Bravlin, qui se convertit à la fin de cette campagne. Vasilevskij date ce récit du ix^e siècle, mais son opinion n'est généralement plus admise³¹. Le texte ne donne, en toute hypothèse, que des détails pouvant s'appliquer à n'importe quelle expédition ; et peut-être même n'est-il qu'une reprise de la Vie de saint Georges d'Amastris. Quant à la conversion du prince Bravlin, elle n'est sans

²⁷ Les deux Vies, de saint Georges d'Amastris et de saint Étienne de Surož, ont été éditées et commentées par V. G. Vasilevskij, *Russko-Vizantijskie issledovanija (Études Russo-byzantines)*, II, Saint-Petersbourg, 1893, pp. 1-73 ; et *Trudy*, III, Petrograd, 1915, pp. 1-141 et 141-288 ; *B.H.G.*, 3, n^{os} 668 et 1671.

²⁸ Il semble, en effet, que cette Vie ait été écrite par le diacre Ignace, qui mourut vers 850 (Vasilevskij, *Trudy*, III, Petrograd, 1915, p. 98). Du fait que les icônes ne sont jamais mentionnées dans le texte, Vasilevskij infère que la rédaction est antérieure à la restauration du culte des images (843). Cette considération n'est pas convaincante.

²⁹ G. Da Costa-Louillet, « Y eut-il des invasions russes dans l'empire byzantin avant 860 ? », *Byzantion*, 15 (1940-1941), pp. 231-248.

³⁰ Les Russes qui ravagent Amastris y parviennent από τῆς προποντιδος (V. G. Vasilevskij, *Trudy*, III, p. 64, chap. 43). Deux des documents qui concernent la campagne d'Igor donnent des renseignements identiques. Selon la chronique du continuateur d'Hamartalos, les Russes qui avaient échappé à la destruction devant Constantinople prirent la direction des côtes d'Anatolie, et envoyèrent un détachement important sur les frontières de Bithynie pour se procurer du ravitaillement (Muralt, *Georgii Monachi Chronicon*, Saint-Petersbourg, 1859, p. 841 ; Istrin, *Hronika Georgija Amartola*, I, Leningrad, 1920, p. 567). Le même itinéraire est décrit dans la Vie de saint Basile le Jeune : les Russes n'ayant pu pénétrer dans Constantinople s'infiltrèrent jusqu'à Riva (localisation indéterminée), poussèrent jusqu'à la mer d'Héraclée et la Paphlagonie, traversant le thème de Nicomédie : Veselovskij, « Videnie Vasilija Novago o pohode russkikh na Vizantiju v 941 godu » (La vision de saint Basile le Jeune au sujet de l'expédition russe contre Byzance en 941), *Ž.M.N.P.*, janvier 1889, p. 88. Toutefois V. G. Vasilevskij suppose qu'on appelait Προποντις non seulement la mer de Marmara, mais encore les Dardanelles et le Bosphore. Selon lui, c'est dans ce dernier sens qu'il faut entendre Προποντις dans la Vie de saint Georges d'Amastris.

³¹ D'après Germaine Da Costa-Louillet (*op. cit.*, p. 244), la Vie de saint Étienne de Surož n'aurait été écrite qu'au x^e siècle.

doute qu'une addition tardive, inspirée par la légende chersonite de la conversion de Vladimir I^{er} à l'orthodoxie³².

On n'a donc pu alléguer, pour l'existence d'invasions russes vers Byzance avant 860, que deux épisodes imprécis, relatés vraisemblablement à une date tardive. La chronique de Kiev, qui reste, du côté russe, le document le plus important, ne comporte aucune donnée dans ce sens. Enfin aucune source byzantine ne fait allusion à une expédition datant de la première moitié du ix^e siècle. Sans pouvoir affirmer qu'il n'y eut pas de descente des Russes vers Byzance, il faut au moins reconnaître que nous ne savons rien avant 860.

Le siège de 860.

Au moins de juin 860 les Russes vinrent assiéger Byzance³³. Le fait est, cette fois, bien attesté : les chroniqueurs byzantins en parlent même avec plus de précision qu'ils ne le feront pour les campagnes russes du x^e siècle. L'expédition fut de courte durée. Après avoir ravagé les environs de Constantinople et menacé la ville, les assaillants durent se retirer, soit à cause d'une violente tempête, soit par suite d'une contre-attaque victorieuse de Michel III³⁴. Pour la première fois, en tout cas,

³² A. A. Vassiliev, *The First Russian attack on Constantinople*, Cambridge, Massachusetts, 1946, pp. 71 et suiv. Notons que de nombreux historiens soutiennent encore la théorie de Vasilevskij : G. Vernadsky, « The Problem of the early Russian campaigns in the Black Sea area », *The American Slavic East European Review*, 7, 1949, pp. 1-10 ; E. Lipšic, « O pohode Rusi na Vizantijskiju ranee 842 goda » (A propos de l'expédition des Russes contre Byzance avant 842), *Istoričeskie Zapiski*, 26, 1948, pp. 312-331 ; M. V. Levčenko, *Očerki po istorii Russko-Vizantijskikh otnošenij*, pp. 45 et suiv.

³³ La date du siège a été établie définitivement grâce à une chronique byzantine anonyme découverte par Frantz Cumont (*Anecdota Bruxellensia*, *Chroniques byzantines* du ms. 1176, *Recueil de Travaux publiés par la Faculté de Philosophie et de Lettres de l'Université de Gand*, fasc. 10, I, 1894, p. 33). D'après cette chronique, le siège de Constantinople aurait commencé exactement le 18 juin 860. H. Grégoire, dans son article : « Les invasions russes dans la Synaxaire de Constantinople », *Byzantion*, 24, 1954, pp. 42-43, a montré que le siège a duré du 18 au 25 juin 860.

³⁴ Le siège de 860 est relaté par Georges Hamartólos (Muralt, *Georgii Monachi Chronicon*, Saint-Petersbourg, 1859, pp. 726-727 ; Istrin, *Hronika Georgija Amartola*, I, p. 511), Théophanes Continuatus, chap. 33, Bonn, p. 196 ; Cedrenus, Bonn, II, p. 173 ; Zonaras, Bonn, III, p. 404 ; Syméon Logothète (texte slave publié par I. Sreznevskij, *Simeona Logofeta i Metafrasta Spisanie mira ot bytija i letovnik* (*Description du monde depuis la création et Annales de Syméon Logothète et Métaphraste*), Saint-Petersbourg, 1905, p. 106). Le récit du siège chez ces auteurs corrobore celui qu'en fait Photius dans ses homélies III et IV (cf. C. Mango, *The Homilies of Photius Patriarch of Constantinople*, Cambridge, Mass., 1958 ; Muller, *Fragmenta Hist. Graec.*, t. V, pp. 162-173). La relation du siège de 860 figure aussi dans la chronique de Kiev, qui suit de près le récit qu'en fait Georges Hamartólos : D. S. Lihačev, *P.V.L.*, I, p. 19 ; S. H. Cross, *op. cit.*, p. 60, le siège y est daté de 866. La relation la plus détaillée est donnée par Georges Hamartólos ; elle est reprise en abrégé par le continuateur de Théophane. Un témoignage dans la Vie d'Ignace, archevêque de Constantinople, par Nicétas le Paphlagonien : *P.G.*, 105, col. 516-517.

nous trouvons une allusion à des négociations. Constantin Porphyrogénète mentionne, dans sa *Vita Basilii*³⁵, que Basile I^{er} passa un traité avec les ambassadeurs russes ; les envoyés manifestèrent le désir de se convertir, si bien que le patriarche Ignace envoya un archevêque pour instruire le peuple russe. Constantin Porphyrogénète est le seul à mentionner un acte diplomatique. Par contre, plusieurs sources confirment le premier baptême de 867, qui semble un fait bien attesté³⁶. La seule difficulté porte sur la date de cet événement. Si le patriarche Ignace fut, comme l'affirme Constantin Porphyrogénète, à l'origine du baptême, celui-ci est postérieur au 23 novembre 867, date de l'intronisation d'Ignace. Mais le patriarche Photius, dans une encyclique de l'été 867³⁷, rapporte que les Russes ont demandé et obtenu un évêque. F. Dvornik et H. Grégoire³⁸ ont proposé une solution vraisemblable à cette contradiction. Ils ont noté qu'il était tentant pour Constantin Porphyrogénète de porter au compte de son grand-père les faits glorieux de la dynastie amorienne ; le baptême ayant eu lieu aux environs de 867, Constantin le data du règne de Basile I^{er}, qui monta sur le trône le 23 septembre 867 ; il lui suffit pour cela d'attribuer la décision à Ignace, et non à son prédécesseur Photius³⁹. Il semble d'ailleurs plus normal de rattacher ce baptême à la politique de conversion des Slaves, commencée sous Photius et illustrée par les missions de Constantin et Méthode dès 861⁴⁰.

³⁵ Theoph. Cont., *Vita Basilii*, ch. 97 : Bonn, p. 342.

³⁶ Theoph. Cont., Bonn, p. 196 ; Cedrenus, II, p. 173 ; Zonaras, XVI, 5, Bonn, III, p. 404.

³⁷ P.G., 102, col. 736-737.

³⁸ F. Dvornik, *Les Slaves, Byzance et Rome au IX^e siècle*, Paris, 1926, pp. 144-145. Au contraire de Golubinskij (*Istoriia russkoj cerkvi* (*Histoire de l'Église russe*), t. I, Moscou, 1901-1904, p. 381), qui pensait que l'évêque nommé par Photius chez les Russes fut évêque de Tmutarakan', Dvornik pense plutôt que les tribus des Tiverci, Ugliči et Poljane furent les premières touchées par le christianisme. Dans le sens de Dvornik, E. Honigmann (« Studies in Slavic church history », *Byzantion*, 17, 1944-1945, p. 134) affirme qu'il n'est pas fait mention d'évêque de Tamatarcha dans les listes épiscopales avant 972-976 ; voir aussi H. Grégoire, « Études sur le IX^e siècle », *Byzantion*, 8, 1933, p. 531.

³⁹ En se fondant sur les allégations de Constantin Porphyrogénète, on a pu supposer que la première conversion des Russes s'était produite sous l'influence de Rome et du pape Nicolas I^{er}, qui avait particulièrement soutenu l'accession d'Ignace au trône patriarcal (cf. Michel de Taube, « Nouvelles recherches sur l'histoire politique et religieuse de l'Europe orientale à l'époque de la formation de l'État russe, IX^e et X^e siècles », *Istina*, 4, 1957, p. 12).

⁴⁰ Sur cette question existe une littérature abondante. Cf. F. Dvornik, *The Photian Schism*, Cambridge, 1948, pp. 99 et suiv., *Les légendes de Constantin et de Méthode vues de Byzance*, Prague, 1933 ; M. D. Priselkov, *Očerki po cerkovno-političeskoj istorii Kievskoj Rusi* (*Essais sur l'histoire politique et religieuse de la Russie de Kiev*), Saint-Petersbourg, 1913.

La chronique de Kiev.

Nos renseignements sur les rapports entre Byzance et les Russes au ix^e siècle sont fragmentaires, on l'a vu, et si quelques sources grecques donnent des détails intéressants, il manque un récit suivi, présentant non une suite d'épisodes sans lien, mais un ensemble logique. Pour le x^e siècle, nous disposons, au contraire, d'un document de première importance, la chronique de Kiev. Malgré ses imperfections, ce texte est le seul qui prétende expliquer les origines de l'État kiévien et les étapes de son expansion ; il est le seul aussi à donner le texte des traités passés avec Byzance, qu'on ne retrouve ni dans les autres chroniques russes, ni dans les sources byzantines.

De nombreuses chroniques russes commencent par une histoire des origines de la principauté kiévienne, intitulée *Récit des Temps passés* (*Povest' Vremennyh let*)⁴¹. Les différentes versions rapportent les mêmes événements jusqu'à l'année 1110 ; ensuite seulement commencent les divergences. On considère donc qu'il s'agit d'une chronique composée au début du xii^e siècle, et recopiée par tous les annalistes.

Il semble d'ailleurs que cette chronique ait été elle-même tributaire de textes antérieurs. A. A. Šahmatov suppose⁴² que la première rédaction fut faite à Kiev, dès le début du xi^e siècle ; une version primitive de la chronique aurait été composée en 1037-1039, avant même la fondation du monastère de Pečersk ; cette version primitive aurait servi à l'établissement, d'une part, de la chronique de Novgorod⁴³, d'autre part, — et c'est ce qui nous intéresse — à la rédaction de deux compilations entreprises au monastère de Kievo-Pečersk en 1061-1069,

⁴¹ *Le Récit des Temps passés* (*Povest' Vremennyh Let*) est le nom que porte la chronique de Kiev, comme nous l'avons déjà indiqué. L'édition récente de D. S. Lihachev, Moscou, 1952, 1-2, est la plus accessible et la plus commode. Le texte y est bien établi et tient compte des manuscrits de la chronique retrouvés récemment comme des meilleures leçons proposées par les commentateurs. Cependant il ne faut utiliser la traduction en russe moderne qu'avec circonspection, car elle est souvent éloignée du texte et contestable ; de même les commentaires de D. S. Lihachev sont souvent incomplets. Dans cette étude, c'est à cette édition que nous nous référons par commodité, mais l'édition classique du *Récit des Temps passés* est celle du « Recueil complet des Chroniques russes », *Polnoe Sobranie Russkikh Letopisej*, t. I, éd. Karskij, Moscou, 1926. Cette édition cependant ne donne pas toutes les variantes. Il existe également une traduction anglaise par S. H. Cross et O. P. Scherbowitz-Wetzor, *The Russian Primary Chronicle, Laurentian text*, Cambridge, Massachusetts, 1953. Elle s'éloigne souvent du texte, et le commentaire qui la suit ne donne que des indications générales.

⁴² A. A. Šahmatov, *Razyskanija o drevnejših russkikh letopisnyh svodah* (*Recherches sur les compilations d'annales russes les plus anciennes*), Saint-Petersbourg, 1908, pp. 113 et suiv.

⁴³ A. A. Šahmatov, *Razyskanija o drevnejših russkikh letopisnyh svodah*, pp. 531-536.

puis en 1093-1095. L'annaliste dont nous possédons le travail aurait utilisé le texte de 1093-1095, en y ajoutant des renseignements nouveaux allant jusqu'à 1110. Cette reconstitution, très vraisemblable, est acceptée sans grandes modifications par les historiens soviétiques⁴⁴. Deux chroniques seulement, celle de Laurent⁴⁵ et celle d'Ipat'evsk⁴⁶, transmettent sans altération le Récit des Temps passés ; ces deux chroniques nous sont connues chacune par plusieurs manuscrits⁴⁷. On constate entre elles quelques divergences, dues au fait qu'elles ne reprennent pas exactement le même texte de la chronique de Kiev. Il semble que la chronique de Laurent ait eu pour source directe le manuscrit original de 1110⁴⁸, alors que celle d'Ipat'evsk utiliserait une version postérieure, établie vers 1118⁴⁹. Le manuscrit de Laurent transmet la rédaction la plus ancienne et c'est à lui, par conséquent, qu'on préfère se reporter.

Le Récit des Temps passés n'est pas l'œuvre d'un annaliste contemporain des événements qu'il relate. Son auteur a voulu exposer les problèmes généraux de l'histoire russe, donner une explication logique de la formation de la Russie depuis les origines, en remontant, à l'exemple des chroniques byzantines, à la création du monde. Ce détail est significatif : le chroniqueur, tout en s'inspirant des traditions orales

⁴⁴ D. S. Lihačev, *P.V.L.*, II, p. 58 ; M. D. Priselkov, *Istorija Russkogo letopisanija* (*Histoire des chroniques russes*), Leningrad, 1940.

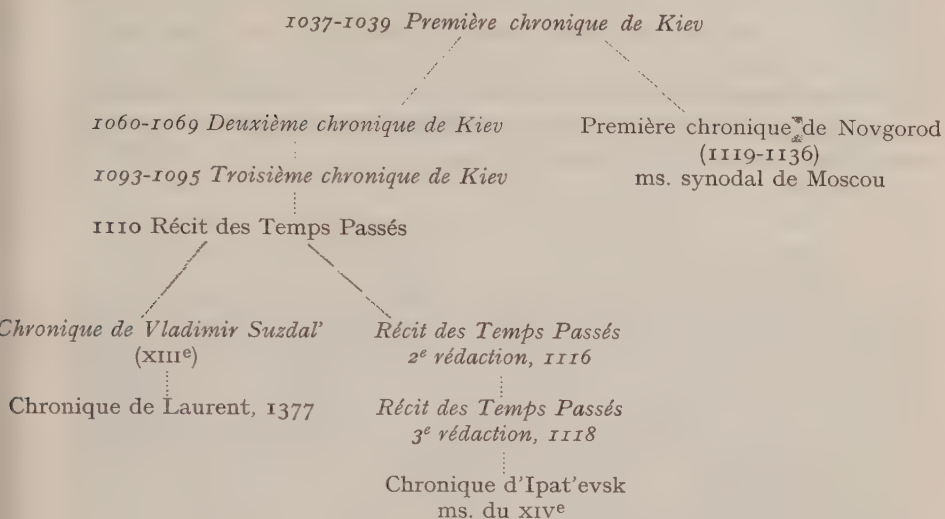
⁴⁵ Le manuscrit de Laurent, appelé ainsi du nom du moine qui le copia, fut écrit en 1377 à Suzdal'. Il donne de la chronique de Kiev la traduction la plus pure, et sert de base à toutes ses éditions. Il se trouve actuellement à la Bibliothèque publique de Leningrad, sous la cote : F. IV n° 2.

⁴⁶ La chronique d'Ipat'evsk est représentée par un manuscrit du xve siècle, découvert au monastère d'Ipat'ev à Kostroma. Il se trouve à Moscou, à la Bibliothèque de l'Académie des Sciences de l'U.R.S.S. Il est édité dans le tome 2 du *R.C.C.R.*, 1871. Dans ce manuscrit, la chronique de Kiev a subi des remaniements et des additions ; mais le texte est souvent plus clair que dans le manuscrit de Laurent.

⁴⁷ Les principaux manuscrits sont : le manuscrit de Radzivilov, le manuscrit de Königsberg, le manuscrit du monastère de la Trinité. Ce dernier brûla en 1812 dans l'incendie de Moscou. Il a pu être, en partie, reconstitué par M. D. Priselkov, dans son ouvrage : *Troickaja letopis' rekonstrukcija teksta* (*La chronique du monastère de la Trinité, restitution du texte*), Moscou, 1950.

⁴⁸ Le manuscrit de Laurent a pour source la première rédaction du Récit des Temps passés, composée en 1110. Au xiii^e siècle, le prince de Vladimir-Suzdal', André Bogoljubskij, détruisit Kiev et emporta les manuscrits conservés dans les couvents et les églises de Kiev. C'est ainsi qu'il réunit à sa propre chronique le Récit des Temps passés. Le manuscrit de Laurent est une compilation, reprenant cette première chronique de Suzdal' augmentée du Récit des Temps passés et continuant les Annales suzdaliennes jusqu'en 1377.

⁴⁹ Le manuscrit d'Ipat'evsk représente la tradition annalistique de Galicie qui est issue de la troisième rédaction du Récit des Temps passés. Il semble, en effet, qu'une seconde rédaction de cette chronique ait été entreprise en 1116, par l'higoumène du couvent de Vydubicki à Kiev, à l'instigation de Vladimir Monomaque. Cette seconde rédaction ajouta à la première des événements intéressant le règne de Vladimir Monomaque, et l'*Instruction* écrite par ce prince lui-même à l'intention de ses fils. Une troisième rédaction aurait été entreprise sous l'influence du fils de Vladimir Monomaque, Mstislav, vers 1118.

STEMMA DES ANCIENNES CHRONIQUES RUSSES
D'APRÈS ŠAHMATOV

* Les compilations d'Annales qui sont en italique sur ce stemma ont été artificiellement reconstituées par Šahmatov, et leur existence est hypothétique, quoique vraisemblable.

et des légendes populaires, de Vies de saints byzantins et russes⁵⁰, a puisé dans les chroniques de Georges Hamartôlos, puis de Syméon Logothète, son continuateur, qu'il connaissait par leurs traductions slaves⁵¹. Son récit des relations entre Byzance et les Russes, au IX^e et au X^e siècles, suit de très près les chroniques byzantines : il y ajoute toutefois un élément de première importance, le texte des traités signés entre Byzance et la Russie au X^e siècle. Comment les traités sont-ils venus à la connaissance du chroniqueur kiévien, alors qu'ils ne figurent pas dans la chronique de Novgorod⁵², composée peu de temps après la chronique de Kiev, et qui pour certaines informations coïncide avec elle ? Peut-être se trouvaient-ils dans les archives du

⁵⁰ Sur les sources de la chronique de Kiev, voir : A. A. Šahmatov, « Povest' Vremennyh let i ee istočniki » (Le Récit des Temps passés et ses sources), *Trudy O.D.R.L.*, 4, 1940, pp. 41-62. A. Vaillant, « La Chronique de Kiev et son auteur », *Prilozy za Knjevnost jezik istoriju i folklor*, t. 20, l. 3-4, pp. 3-6.

⁵¹ La traduction slave de Georges Hamartôlos a été éditée par V. M. Istrin, *Hronika Georgija Amartola (La chronique de Georges Hamartôlos)*, t. 1-2, Petrograd, 1920-1922. Celle de Syméon Logothète le fut par V. I. Sreznevskij, *Simeona Metafrasta i Logofeta Spisanie mira ot bytija i letovnik (La description du monde depuis la création et les Annales de Syméon Logothète et Métaphraste)*, Saint-Petersbourg, 1905.

⁵² *Novgorodskaja pervaja letopis' mladšego i staršego izvodov (Première chronique de Novgorod dans les rédactions récente et ancienne)*, éd. par A. Nasonov, Moscou-Léninegrad, Académie des Sciences de l'U.R.S.S., 1950.

prince de Kiev, et échappaient-ils ainsi aux chroniqueurs des autres principautés russes. D'après A. A. Šahmatov, la première chronique kiévienne ne contenait pas ces textes, qui seraient parvenus à la connaissance de l'auteur du Récit des Temps passés grâce à un changement survenu dans les relations du prince de Kiev avec le monastère de Kievo-Pečersk⁵³. Malheureusement rien ne confirme une telle hypothèse, et c'est aux traités eux-mêmes que nous devons nous référer pour essayer d'établir leur origine.

I. — LA RÉDACTION DES TRAITÉS

Trois traités entre Byzance et les Russes figurent sous une forme diplomatique dans la chronique de Kiev. Ils sont datés de 911, 944 et 971. Chacun intervient à une étape déterminée des relations entre Constantinople et la principauté de Kiev, et mérite donc une étude particulière. Une question doit cependant être envisagée d'un point de vue général, celle de la langue des traités. Il est essentiel, en effet, de savoir comment, dans quelle langue et par les soins de qui ces textes ont pu être rédigés.

Depuis les travaux de Lavrovskij⁵⁴, la plupart des historiens russes admettent que les traités ont été traduits du grec. Les traductions auraient été faites par des personnes connaissant bien cette langue : on n'y trouve pas de ces erreurs grossières, fréquentes dans les documents traduits en slave ; le traducteur du traité de 911 est même resté si près de l'original, que son texte, parfois obscur, contient des formes incorrectes pour la syntaxe russe⁵⁵. Comme la langue est assez archaïque et contient des expressions antérieures au XI^e siècle, Lavrovskij a pensé que la traduction avait été faite peu après la conclusion des traités. Cette opinion semble confirmée par un passage des traités de 911 et de 944, qui précise que les textes sont établis sur deux chartes : rien ne s'oppose à ce que l'une ait été rédigée en grec, l'autre en slave. Il ne s'agit pourtant là que d'une hypothèse, plusieurs fois contestée. V. M. Istrin⁵⁶ a fait remarquer que les deux chartes dont il

⁵³ Le monastère de Kievo-Pečersk s'était violemment dressé contre l'usurpation du trône de Kiev par le prince Svjatopolk en 1093. Plus tard, la politique anti-byzantine de ce prince vainquit les réticences du monastère à son égard : Théodose, higoumène de Pečersk, se réconcilia avec lui en 1098, et Svjatopolk fit du monastère une fondation princière, à laquelle il confia la tenue de ses Annales.

⁵⁴ N. A. Lavrovskij, *Vizantijskie elementy v jazyke dogovorov Russkikh s Grekami* (Les éléments byzantins dans la langue des traités des Russes avec les Grecs), Saint-Petersbourg, 1953.

⁵⁵ Surtout dans l'adresse et la conclusion du traité de 911, souligne Lavrovskij, *op. cit.*, pp. 17-18, 34. Épithètes et compléments sont souvent très éloignés des noms ou verbes auxquels ils se rapportent, de sorte qu'il est difficile de déterminer leur rôle grammatical. La construction est maladroite, certaines propositions principales sont artificiellement interrompues par leur subordonnées.

⁵⁶ V. M. Istrin, « Dogovory Rusi s Grekami X-go veka » (Les traités des Russes avec les Grecs au X^e siècle), *Izvestija O.R. Ja. Šl.*, 29, 1924, pp. 383-393.

est question pouvaient être toutes deux en grec : dans ce cas, ce seraient les Russes qui en auraient fait faire la traduction. Ils n'y auraient procédé, selon Istrin, qu'à une date assez tardive, au XI^e siècle probablement⁵⁷, ce qui expliquerait les phrases embrouillées, la confusion des pronoms personnels « nous » et « vous » : au XI^e siècle, les traités n'étaient plus en vigueur, et l'on ne s'attacha plus scrupuleusement à la propriété des termes. Istrin justifie sa thèse par des arguments philologiques : à son avis, les trois traités sont écrits dans la langue littéraire russe du XI^e siècle, et leurs archaïsmes sont simplement des mots bulgares qui, à l'époque, n'ont pas encore disparu de la langue écrite.

Les deux positions sont tranchées : traduction immédiate, ou traduction très postérieure, faite au cours du XI^e siècle. Le débat a été longtemps compliqué par l'incertitude où l'on se trouvait sur les origines de l'alphabet russe. On pensait que les Russes ignoraient l'écriture au X^e siècle. Dès lors, comment admettre qu'ils aient pu interpréter, puis recopier un texte écrit en grec ? Mais de récentes découvertes archéologiques ont montré que l'écriture était connue en Russie dès le X^e siècle⁵⁸. Rien ne s'opposerait par conséquent à ce que la traduction soit contemporaine de l'accord. Le seul argument probant est celui de la langue : reste-t-elle identique dans les trois textes, comme le prétend Istrin ? Les études de S. P. Obnorskij⁵⁹ ont apporté un point de vue plus nuancé et plus exact sur cette question. La langue du traité de 911 et celle du traité de 944 ne sont pas les mêmes. La traduction du texte de 911 est maladroite ; elle reste sans doute très proche de l'original ; plusieurs articles sont tout à fait obscurs et d'interprétation conjecturale ; d'autres passages ne peuvent être compris que par comparaison avec le traité de 944. Ce deuxième acte diplomatique est traduit avec plus d'habileté ; il pêche moins souvent contre la syntaxe russe et contient moins d'hellénismes. Le traité de 971, enfin, ne contient aucune difficulté. La présence d'archaïsmes est évidente dans les trois textes, mais avec des caractères différents : en particulier, l'influence du bulgare, manifeste dans le traité de 911, s'atténue dans celui de 944 et disparaît dans celui de 971, qui est bien

⁵⁷ Istrin suppose que la traduction fut exécutée dans le milieu des clercs et des copistes, nombreux et actifs durant la seconde moitié du règne de Jaroslav. Ce règne fut dans son ensemble (1019-1054) une période florissante de la civilisation kiévienne.

⁵⁸ A. V. Arcihovskij..., *Novgorodskie gramoty na bereste 1953-54 (Les écrits novgorodiens sur écorce de bouleau)*, Moscou, éd. de l'Académie des Sciences, 1958, p. 7 ; et *Novgorodskie gramoty na bereste 1955*, Moscou, Académie des Sciences, 1958, pp. 6 et 8. Les fouilles de Novgorod ont révélé une série d'actes et de lettres écrites sur écorce de bouleau, prouvant qu'au XI^e siècle l'écriture était pratiquée très couramment, non seulement dans le milieu des moines et des copistes, mais dans les milieux les plus divers. Ceci permet de penser que l'écriture était déjà pratiquée en Russie au X^e siècle.

⁵⁹ S. P. Obnorskij, « Jazyk dogovorov Russkikh s Grekami » (La langue des traités des Russes avec les Grecs), *Jazyk i myšlenie*, 6-7, 1936, pp. 101 et suiv.

écrit en russe. Il apparaît donc que les traités ne furent traduits ni au même moment, ni par les mêmes personnes. Cette conclusion est essentielle, puisqu'elle exclut l'hypothèse suivant laquelle le chroniqueur aurait lui-même fabriqué les traités : on imagine mal un annaliste du XII^e siècle composant des textes en une langue qui n'est plus parlée à son époque, et s'astreignant à les différencier les uns des autres. Quant à la date à laquelle fut faite la traduction, le problème demeure. Il semble toutefois plus logique de pencher pour la première solution, c'est-à-dire pour une traduction faite, sinon au moment même de la signature, du moins peu après.

Si les trois traités sont la traduction de chartes grecques, il serait intéressant de connaître la nature de celles-ci. Au premier coup d'œil, on constate qu'il ne s'agit pas de chrysobulles : les formules utilisées par la chancellerie impériale n'y figurent pas. Certains historiens russes ont cru résoudre le problème⁶⁰ en se référant aux usages diplomatiques décrits par Ménandre à propos des traités byzantino-perses de 561⁶¹, ou bien par comparaison avec les traités signés par Venise et Byzance au XII^e siècle⁶². De tels rapprochements semblent peu légitimes : comment mettre en parallèle la Perse du VI^e siècle et la Russie du X^e siècle ? Il faut étudier les actes du X^e siècle en eux-mêmes. Lavrovskij supposait ingénieusement⁶³ qu'on a pu traduire des projets préparatoires, établis par la chancellerie impériale, en les modifiant pour les rendre accessibles aux lecteurs russes. Ainsi s'expliqueraient à la fois l'absence des formules attendues et l'obscurité de certains passages, qu'on ne serait point parvenu à rendre compréhensibles en russe. Cette hypothèse se heurte à une grave objection : les trois traités mentionnent uniquement les obligations des Russes, et ne disent rien de celles des Byzantins, qui devraient pourtant figurer dans un acte en principe rédigé par des Byzantins.

S. Mikucki⁶⁴ relève, dans l'en-tête des trois traités, la formule : *Ravno drugaago Sveščanija...*, qui signifie « copie de l'autre traité ». Il suppose que la traduction a été effectuée, non sur le traité original, mais sur une copie grecque, dressée à l'usage des Russes, et reproduisant seulement les clauses qui intéressaient ces derniers. On compren-

⁶⁰ En particulier S. A. Gedeonov, *Varjagi i Rus'* (*Les Varègues et la Russie*), I, Saint-Petersbourg, 1876, pp. 282-285.

⁶¹ *Ex Historia Menandri Protectoris Excerpta*, Bonn, 1829, pp. 344, 359-364. Ménandre dit que les Perses recevaient le texte grec de leurs engagements, et la traduction en langue perse ; Gedeonov suppose que la chronique donne de même la traduction russe des engagements pris par les princes de Kiev.

⁶² A. Dimitriū, « K voprosu o dogovorah Russkih s Grekami » (Le problème des traités des Russes avec les Grecs), *Viz.-Vrem.*, t. 2, 1895, pp. 545 et suiv.

⁶³ N. A. Lavrovskij, *Vizantijskie elementy v jazyke dogovorov Russkih s Grekami*, p. 13.

⁶⁴ S. Mikucki, « Études sur la diplomatie russe la plus ancienne, les traités byzantino-russes du X^e siècle », *Bulletin international de l'Académie polonaise des Sciences et des Lettres*, Suppl. 7, 1953, pp. 13-23.

draît assez facilement que les princes de Kiev aient demandé communication des parties des traités qui les intéressaient et se soient fait traduire ces documents. La théorie de Mikucki n'est donc pas sans intérêt, mais elle repose sur des bases fragiles. On peut lui rétorquer, en effet, que les Russes avaient autant d'intérêt à connaître les engagements de Byzance que les leurs.

II. — LES TRAITÉS DE 907 ET DE 911

Les trois traités de 911, 944, 971, furent signés, dit la chronique, dans des circonstances à peu près identiques. Les Russes avaient tenté une expédition en direction de Constantinople ou, en 971, de la Bulgarie. Après des péripéties diverses, la tentative échoua, et ils signèrent un traité avec Constantinople. Dans le premier cas, cependant, les événements sont complexes : un premier traité, mentionné par le chroniqueur en 907, aurait marqué la fin d'une attaque russe, et aurait été suivi, quatre ans après, d'un deuxième traité. On devine, dans le récit de la campagne qui précéda ces deux traités, une série de confusions qui n'en rendent pas l'étude facile. Nous commencerons par rapporter brièvement la version de l'annaliste, puis nous donnerons les deux textes, dont nous discuterons l'authenticité et la signification.

En 907, raconte la chronique⁶⁵, Oleg, prince de Kiev, ayant traversé la mer Noire, se présenta sous les murs de Constantinople avec ses barques remplies de guerriers. L'Empereur fit fermer le détroit, mais les Russes échouèrent leurs bateaux, les placèrent sur des roues, hissèrent les voiles, et poussés par les vents, continuèrent sur terre leur attaque. Les Byzantins épouvantés préférèrent négocier. Des ambassadeurs se rendirent auprès du prince, et rédigèrent avec lui un traité. C'est ce texte que le chroniqueur donne de la façon suivante :

I. *Traduction du traité de 907.*

« ... Oleg s'étant éloigné de la ville commença à faire la paix avec les empereurs grecs, avec *Léon et Alexandre**, et leur envoya dans la ville, *Karl, Farlof, Vel'mud, Rulav et Stemid*⁶⁶, disant : soumettez-vous à

* Nous avons mis en italiques ou entre crochets, les passages qui semblent donner le texte même du traité et non pas un résumé.

⁶⁵ D. S. Lihatchev, *P.V.L.*, I, pp. 23-24 ; S. M. Cross, *op. cit.*, p. 64.

⁶⁶ Ces noms sont déformés dans la chronique russe et ont sans doute une origine scandinave que W. Thomsen, dans *Náčalo Russkogo gosudarstva*, pp. 71-72, a restituée. Selon lui les ambassadeurs d'Oleg se seraient nommés : Karl, Farulf, Vermund, Hrollaf et Steinvith. Les historiens russes ont souvent contesté l'origine scandinave des noms des ambassadeurs russes, et ont essayé de leur trouver des racines slaves. Néanmoins il n'est pas douteux qu'en majorité les noms des ambassadeurs « russes » à Constantinople soient d'origine scandinave.

notre tribut ; et les Grecs dirent : ce que tu voudras, nous te le donnerons. Oleg ordonna que l'on donne à ses guerriers, pour 2 000 bateaux, 12 grivny⁶⁷ par encoche de rame, et ensuite de donner un règlement [commercial]⁶⁸ pour les villes russes : tout d'abord pour Kiev, ensuite pour Černigov, Perejaslavl', Polock, Rostov, Ljubeč et pour d'autres villes ; en effet dans ces villes se trouvaient les grands princes soumis à Oleg. [Que les Russes qui viennent en ambassade reçoivent leur subsistance dans la proportion qu'ils désirent, et qu'ils reçoivent leur subside mensuel durant six mois : la viande, le vin, le poisson, les fruits, et qu'ils aient droit au bain à volonté. Lorsqu'ils s'en retournent en Russie, qu'ils reçoivent de votre⁶⁹ empereur, pour la route, de la nourriture, des ancres, des cordages, des voiles, et tout ce qu'il leur faut.] Et les Grecs acceptèrent, et les empereurs et tous les dignitaires dirent : [Si les Russes viennent sans marchandise, qu'ils ne reçoivent pas leurs mensualités. Que le prince défende aux Russes qui viennent ici de commettre des dommages dans nos cités et dans nos territoires. Que les Russes qui viennent séjournent près de Saint-Mammias, et notre royauté enverra [un officier] pour inscrire leurs noms, et ils toucheront alors [seulement] leur subside mensuel : tout d'abord ceux de Kiev, puis ceux de Černigov, de Perejaslavl' et des autres villes. Qu'ils entrent dans la ville par une seule porte, accompagnés par l'officier impérial, sans armes, par 50 hommes, et qu'ils fassent le commerce

⁶⁷ La grivna était primitivement un lingot d'argent, qui servait surtout de poids. (À partir du XII^e siècle, elle servit aussi à peser l'or, et on trouve dans les sources russes la mention de grivna d'or.) Dans la langue archaïque, grivna pouvait désigner des ornements d'argent. Au XI^e siècle, la valeur approximative de la grivna d'argent était moitié de la livre d'argent. Cette unité monétaire est spécifiquement russe, et l'évaluation en grivny du tribut exigé des Byzantins par Oleg doit être imputée au chroniqueur.

⁶⁸ Nous traduisons par « règlement » le mot « ukladu ». A. Vaillant (« Les *tolkoviny* de la chronique de Kiev », *Prilozy za kniževnost*, I, 26, 1-2, p. 34), remarque que la valeur exacte du mot « ukladu » est difficile à préciser : il désignerait l'accord commercial passé avec chaque ville russe. La plupart des commentateurs des traités byzantino-russes traduisent ce mot par : tribut (c'est le sens que propose Sreznevskij, *Materialy dlja slovarja drevnerusskago jazyka*, III, col. 1178, en indiquant que ce terme n'a ce sens dans aucune autre source russe) ; selon eux, Oleg aurait exigé des Byzantins une somme d'argent pour chaque ville russe. Une telle traduction ne nous paraît satisfaire ni la philologie ni le sens. En effet, la plupart des mots russes ayant la même racine que le mot « ukladu », comme ukladati, ukladyvati..., contiennent la notion de : mettre en ordre, établir un règlement, un statut. Du point de vue du texte de 907, il nous paraît plus logique de comprendre qu'Oleg ait demandé aux Grecs d'accorder un règlement commercial aux villes qui lui étaient soumises, c'est-à-dire la franchise du commerce avec Constantinople pour les marchands de ces villes. Cette interprétation nous paraît justifiée par la suite du texte, où il est précisé que les marchands de Kiev toucheraient les premiers leurs mensualités, puis ceux de Černigov, de Perejaslavl' et des autres villes. Les villes citées sont celles auxquelles les Byzantins avaient accordé ce « règlement » commercial.

⁶⁹ Il y a sans doute, ici, confusion entre les possessifs « vous » et « nous ». Si, comme il nous semble, le texte de 907 contient des extraits d'un document byzantin original, il est probable que par « votre » on a traduit le grec ἡμῶν.

autant qu'il leur sera nécessaire, ne payant aucune taxe sur rien.] L'empereur Léon avec Alexandre firent donc la paix avec Oleg, s'étant soumis au tribut, et chacun d'eux prêta serment, les empereurs en embrassant la Croix et faisant prêter serment à Oleg et à ses hommes, selon la loi russe, par leurs armes et par Perun leur dieu, et par Volos, dieu du bétail, et ils confirmèrent la paix »⁷⁰.

Rentré dans ses domaines, Oleg choisit des négociateurs qui allèrent à Constantinople et signèrent un second traité, celui de 911. La chronique en indique les clauses, cette fois.

2. Traduction du traité de 911⁷¹.

« Exemplaire conforme de l'autre traité⁷² ayant été [conclu]⁷³ sous les mêmes⁷⁴ empereurs Léon et Alexandre.

« Nous de la nation russe, Karl, Inegeld, Farlof, Veremud, Rulav, Gudy, Ruald, Karn, Frelav, Ruar, Aktevu, Truan, Lidul, Fost,

⁷⁰ On a pu supposer que le chroniqueur avait emprunté au traité de 944 les détails du serment des empereurs et d'Oleg. En effet, on est étonné de trouver cette précision dans un texte qui ne transmet que des extraits succincts d'un document. Rien ne prouve cependant que la formule du serment ne se trouvait pas dans le document transmis sous l'année 907, par la chronique. Ce texte serait alors le premier à mentionner les divinités russes. Perun, qui semble avoir été le dieu le plus important des Russes, serait un dieu de la foudre : il ressemble beaucoup au dieu Thor des Scandinaves, et il est probable que les Scandinaves établis en Russie ont confondu le culte de Thor avec celui de Perun. Le dieu « Volos » est qualifié ici de « dieu du bétail » (*skotij bog*), mais il y a en vieux-slave identité entre le mot « bétail » et le mot « richesse », *skotu*. Il y avait parmi les ambassadeurs russes à Constantinople, comme on le verra dans le traité de 944, et des guerriers et des marchands : les guerriers ont pu prêter serment par Perun, dieu de la foudre, et les marchands par Volos, dieu de la richesse. Autre interprétation : Volos aurait été très tôt, en Russie, mis en rapport avec saint Blaise, qui était considéré comme le protecteur des troupeaux ; séduit par ce rapprochement, le chroniqueur aurait lui-même introduit dans le texte la qualification de « dieu du bétail ». Cf. B. O. Unbegaum, *La religion des anciens Slaves*, coll. Mana, 2, pp. 401, 403, 407.

⁷¹ Nous avons à dessein donné une traduction très littérale de ce document, en cherchant à conserver le plus possible l'ordre des mots en russe et leur cas, au risque de donner un texte français maladroit ; ainsi on pourra mieux sentir, même sous la traduction française, le texte grec original. Plus loin, nous donnons une traduction grecque du préambule et de la formule finale du traité. Nous avons fait cette traduction en essayant de garder dans les phrases grecques l'ordre des mots et la syntaxe du texte russe, pour bien montrer que le texte russe calque un texte grec. Notre traduction française, littérale, permet de mieux saisir la superposition du texte russe à un texte grec.

⁷² Nous traduisons ainsi : *Ravno drugaago sveščanija*... formule par laquelle débudent les traités de 911, 944 et 971. Cette expression a été commentée en détail par N. A. Lavrovskij (*Vizantijskie elementy v jazyke dogovorov Russkikh s Grekami*, p. 37). *Ravno* qui n'est jamais, en russe, employé comme substantif, est sans doute la traduction maladroite et littérale du grec τὸ ἴσον, qui peut signifier « copie » ou plus exactement « exemplaire conforme ». Nous ne retenons pas la correction proposée par Lavrovskij et par Sreznevskij (cf. *Materialy dlja slovarja drevnerusskago jazyka*, I, col. 728), de *drugaago* en *družnago*, cor-

(Suite de la note 72, notes 73 et 74 page suivante.)

Stemid⁷⁵, qui sommes envoyés par Oleg, grand prince russe et par tous ceux qui sont sous son bras, brillants⁷⁶ et grands princes, et par ses grands bojars, vers vous, Léon et Alexandre et Constantin, grands autocrates en Dieu, empereurs grecs, pour la confirmation et la proclamation de l'amour qui a existé depuis de nombreuses années entre les Chrétiens et les Russes, par la volonté et par l'ordre de notre grand prince et de tous ceux des Russes qui sont sous son bras⁷⁷. Notre Clarté⁷⁸ désirant plus que tout autre chose consolider en Dieu et proclamer un tel amour⁷⁹, qui a existé plus d'une fois entre les Chrétiens et les Russes,

rection que ces auteurs justifient par une confusion supposée entre le grec *ἐτέρου* et *ἐταιρείου*. Cette correction nous paraît inutile. Selon Lavrovskij, le mot russe *sveščanie*, que l'on ne rencontre dans aucune source russe dans le sens de document, acte, serait la traduction littérale du grec : τὸ συμβόλαιον. Cependant συμβόλαιον a en grec le sens d'acte privé (cf. Ducange, col. 1476), et il nous semble que la restitution de Lavrovskij est ici erronée. Il serait plus correct de supposer, sous la traduction *sveščanie*, le grec : τὰ σύμφωνα ou τὰ σύμβολα.⁷⁵ Nous ne pouvons garder ici l'interprétation de Lavrovskij, qui pense que *byvšago pri* signifie « qui se trouve chez » (cette expression serait selon lui la traduction de *γενομένου πρὸς* + datif). On ne peut comprendre ici, que : « qui a été conclu sous (les empereurs)... » et supposer dans l'original : Ἰσὸν ἐτέρου συμφώνου γεγονότος πρὸς (ou ἐνώπιον) τῶν... ; ou bien Ἰσὸν ἐτέρου συμφώνου γεγονότος πρότερον τοῦς αὐτοῖς βασιλεῦσι... C'est le premier sens qui est le plus souvent adopté par les commentateurs, et que nous avons conservé. Cependant, la seconde interprétation nous paraît intéressante, car elle expliquerait l'absence de la mention du troisième empereur dans l'intitulé : le traité fut rédigé alors que Constantin ne régnait pas encore, donc adressé à Léon et Alexandre. D'autre part, cette interprétation nous permet de mieux comprendre la nature du document auquel nous avons affaire, à savoir exactement : la copie conforme du traité adressé par les Russes à Léon et Alexandre.

⁷⁴ Il est possible que « mêmes » (*tehže*) soit une addition du chroniqueur qui, ne comprenant pas bien la phrase « Ravno drugaago sveščanija », qui en russe n'a aucun sens, a pu s'imaginer qu'elle renvoyait à un traité précédent. Or le document qu'il avait transmis sous l'année 907 portait les noms de Léon et d'Alexandre. En ajoutant « les mêmes » dans l'intitulé du traité de 911, le chroniqueur voulut peut-être souligner la référence au document de 907. On peut supposer aussi que l'intitulé du traité de 911 portait bien la mention des « mêmes » empereurs, et faisait ainsi allusion à des pourparlers qui auraient été menés avant l'avènement de Constantin, et qui auraient donné lieu au document transmis sous l'année 907.

⁷⁵ L'ancienne forme scandinave de ces noms a été restituée par W. Thomsen (*Načalo Rusckago Gosudarstva*, pp. 71-72) : Karl, Ingjald, Farulf, Vermund, Hrollaf, Gunnar, Harold, Karni, Frithleif, Hroarr, Angantyr, Throad, Leithulf, Fast, Steinvith. Remarquons que cinq de ces noms nous ont déjà été transmis par le chroniqueur dans le traité de 907 : Karl, Farulf, Vermund, Hrollaf, Steinvith.

⁷⁶ Le qualificatif *suetlye* = clairs, brillants, doit être, comme le suggère Lavrovskij (*op. cit.*, pp. 108-109) la traduction du grec : λαμπρότατοι.

⁷⁷ « Qui sont sous son bras » (*iže sut' pod rukoju ego*) : cette expression provient sûrement du grec : οἱ ὑπο χειρὰ αὐτοῦ (Lavrovskij, *op. cit.*, p. 100).

⁷⁸ Lavrovskij (*op. cit.*, pp. 104-105) remarque avec raison que ce titre ne se trouve dans aucune source russe ancienne, ni dans aucun document juridique. De même, dans les chartes princières russes les plus anciennes, le pluriel de majesté n'est jamais employé.

⁷⁹ Nous traduisons par « amour » le mot russe *ljubov'* qui comme le suggère Lavrovskij (*op. cit.*, p. 116) est la traduction du grec : ἀγάπη, qui peut avoir le sens de « traité de paix » (cf. Du Cange, col. 6 : ἀγάπη = pax, foedus). C'est évidemment dans ce sens qu'il faut comprendre le mot « amour » dans le traité.

a jugé juste de confirmer et de proclamer un tel amour, non seulement par la simple parole, mais aussi par un écrit et un ferme serment, en jurant sur son arme, selon notre foi et notre loi.

« Tels sont les articles par lesquels nous nous sommes engagés dans la foi en Dieu et dans l'amour. En premier lieu, faisons la paix avec vous, Grecs, et aimons-nous les uns les autres de toute notre âme et volonté, et ne permettons, dans la mesure de notre pouvoir, aucune atteinte ni faute de la part des princes brillants qui sont sous notre bras, mais efforçons-nous, dans la mesure de notre force, à la conservation dans les temps à venir et toujours, d'un amour immuable et incorruptible, proclamé par confirmation et par un écrit avec serment, avec vous, Grecs. De même, vous aussi Grecs, conservez de même à nos princes russes brillants, et à tous ceux qui sont sous le bras de notre brillant prince, un amour intègre et immuable toujours et dans tous les siècles.

« Pour ce qui est des articles concernant les délits, convenons de la sorte :

(1) « S'il y a des preuves évidentes, que l'on tienne pour vrai ce qu'elles prouvent, mais si on ne leur prête pas foi, que la partie plaignante et celle qui cherche à démentir⁸⁰ prêtent serment, et quand elles auront prêté serment selon leur foi, que le châtiment soit mesuré au crime tel qu'il apparaîtra. De ceci : Si un Russe tue un Chrétien ou un Chrétien un Russe, qu'il meure à l'endroit même où il a perpétré son crime. S'il s'enfuit après avoir tué et qu'il ait du bien, que la part [de sa fortune] qui est déterminée par la loi revienne au parent le plus proche de sa victime, et que la femme⁸¹ du meurtrier reçoive ce qui lui revient par la loi. Si le coupable ayant pris la fuite n'a pas de biens, que la charge soit retenue jusqu'à ce qu'il soit retrouvé et qu'il meure.

(2) « Si quelqu'un frappe avec une épée ou bat avec quelque objet que ce soit, pour avoir cogné ou battu qu'il donne 5 litres d'argent selon la loi russe. Si le coupable est sans ressources, qu'il donne selon ses moyens et qu'il ôte même les vêtements qu'il porte, et pour le reste,

⁸⁰ Le texte peut être ici compris de deux manières : « que la partie qui cherche à démentir prête serment » (ainsi ont compris D. S. Lihačev, *P.V.L.*, I, p. 223, et S. H. Cross, *op. cit.*, p. 66) ; ou bien « que la partie plaignante et celle qui cherche à démentir prêtent serment », comme le comprend Sergeevič (« Grečeskoe i russkoe pravo v dogovorah s Grekami X-go veka », « Le droit grec et russe dans les traités avec les Grecs, du x^e siècle », *Ž.M.N.P.*, t. 219, 1882, I, pp. 92 et suiv.), qui voit dans le mot *čast'* une expression en quelque sorte technique, désignant l'accusation. Cette interprétation a l'inconvénient d'introduire des corrections grammaticales dans le texte, mais elle a l'avantage d'être plus proche de l'esprit de la loi byzantine, qui veut que les deux parties prêtent serment dans le cas où les preuves matérielles seraient insuffisantes (cf. *Les Nouvelles de Léon VI le Sage*, éd. P. Noailles et A. Dain, Paris, 1947 : nouvelle 49, pp. 326-329).

⁸¹ Lavrovskij (*op. cit.*, p. 73) propose de corriger « i žena ubivšago » en « iže na ubivšago » : ainsi il ne serait pas question ici de la femme du meurtrier, mais, en général, de tous ceux qui ont droit à son héritage.

qu'il prête serment selon sa foi que rien ne peut l'aider⁸² [à payer], et que la charge ne soit plus retenue contre lui.

(3) « De ceci : Si un Russe vole quelque chose à un Chrétien ou un Chrétien à un Russe, et que le voleur soit pris au moment où il commet le vol, par celui qui est volé, ou bien qu'il cherche à se défendre⁸³, s'il est tué que sa mort ne soit imputée ni au Chrétien ni au Russe, mais que la victime du vol reprenne ce qui lui appartient. Si le voleur se rend de bon gré⁸⁴ (littéralement : donne ses mains), qu'il soit pris par celui qui a été volé et qu'il soit lié, et qu'il rende ce qu'il a voulu prendre, et qu'il le rende au triple.

(4) « Si un Chrétien ou un Russe extorque par contrainte ou prend par violence manifeste quelque chose à un autre⁸⁵, qu'il le paye au triple.

(5) « Si un bateau est rejeté par un grand vent sur une terre étrangère et qu'en cet endroit se trouvent des Russes, et si on cherche à recharger le bateau avec sa marchandise et à le renvoyer en terre chrétienne, nous [les Russes] l'accompagnerons dans les endroits périlleux jusqu'à ce qu'il arrive en lieu sûr. Si un tel bateau (c'est-à-dire : un bateau grec), retenu par la tempête ou par un obstacle venant de la terre, ne peut retourner à son port, nous viendrons en aide aux rameurs de ce bateau, et nous les accompagnerons avec la marchandise, sains et saufs.

« Si un même accident arrive à un bateau russe près de la terre grecque, nous [les Grecs] l'accompagnerons en terre russe.

« Si l'on peut vendre le chargement de ce bateau ou si l'on peut vendre quelque chose de ce bateau (= le bateau grec naufragé), nous Russes nous porterons à terre le chargement. Et quand nous allons chez les Grecs, soit pour faire du commerce soit en ambassade, nous rendrons honnêtement [le produit de] la marchandise vendue de leur bateau.

(6) « S'il arrive que quelqu'un du bateau soit tué par nous Russes, ou qu'une chose soit dérobée, que ceux qui se sont rendus coupables de ces crimes soient passibles de l'épitémie susdite.

⁸² Il n'est pas possible de rendre le mot à mot de cette phrase, dont le sens général est pourtant clair. Lavrovskij (*op. cit.*, pp. 78-79) a recours au grec pour comprendre : cette phrase serait à son avis la traduction de : « ὡς μηδαμῶς τον ἔλλον (sic) βοηθεῖν αὐτοῦ ». Dans le traité de 944, la même stipulation est exprimée clairement : « Pour le reste, qu'il prête serment qu'il ne possède plus rien. »

⁸³ *Ljubo ašče prigotovit'sja tat'vorjať*. Selon Lavrovskij (*op. cit.*, pp. 102-103), cette phrase, que l'on traduit généralement : « ou si le voleur se prépare à commettre un vol » (ce qui fait double emploi avec la première hypothèse, « si le voleur est pris au moment où il commet le vol »), signifie : « ou si le voleur tente de se défendre », ce qui est plus satisfaisant pour le sens ; *prigotovit'sja* aurait ici le sens du grec παρασκευάζεσθαι.

⁸⁴ *Ašče vđast' ruce svoi* traduit le grec : χειρας δοῦναι, donner ses mains, c'est-à-dire : se soumettre (Lavrovskij, *op. cit.*, p. 102).

⁸⁵ D'après Lavrovskij (*op. cit.*, p. 125), *družne* ne signifie pas « à un autre », mais « avec d'autres », c'est-à-dire « avec des complices » ; cette interprétation nous paraît forcée.

(7) « De ceci : Si un prisonnier de l'un ou de l'autre pays est retenu soit par les Russes, soit par les Chrétiens ou vendu dans un pays étranger, s'il est russe ou grec, qu'il soit racheté et qu'on le renvoie dans son pays, et l'on rendra son prix, comme convenu, selon l'achat [de cet esclave].

(8) « Lorsque l'on fait un recrutement et que ceux-ci [les Russes] désirent servir notre empereur, quel que soit leur nombre et le moment où ils viendront, s'ils veulent rester chez notre empereur de leur plein gré, qu'ils restent.

(9) « Des Russes, des prisonniers nombreux venant de quelque pays que ce soit et vendus chez les Chrétiens, et aussi des Chrétiens prisonniers, venant de quelque pays que ce soit en Russie, qu'ils soient vendus pour 20 sous d'or et renvoyés chez les Grecs.

(10) « De ceci : Si un esclave russe est volé ou fuit ou est vendu par force et que les Russes portent plainte, que la chose soit démontrée et qu'ils reprennent l'esclave en Russie ; et également, si des marchands perdent un esclave et portent plainte, qu'ils le recherchent et, l'ayant trouvé, qu'ils le reprennent. Si quelqu'un empêche l'action de la partie plaignante, qu'on ne lui fasse pas crédit.

(11) « Des Russes qui travaillent⁸⁶ en Grèce chez l'empereur chrétien.

« Si quelqu'un meurt sans avoir fait de dispositions testamentaires et qu'il n'ait pas [auprès de lui ?] ses héritiers, que son bien soit retourné aux parents les plus proches en Russie. Si au contraire le défunt a laissé un testament, que l'héritier désigné prenne ce qui lui est départi et qu'il en hérite.

(12) « Des Russes qui font du commerce⁸⁷..... [lacune].....

(13) « Des différentes personnes allant chez les Grecs et qui se sont endettées [lacune] Si le coupable [ne] rentre [pas] en Russie, que la Russie s'en plaigne à l'empereur chrétien, et que cet homme soit pris et retourné en Russie contre son gré. Les Russes en feront de même pour les Grecs dans le cas où une même chose se produirait.

« Afin que la confirmation et la stabilité soient entre vous, Chrétiens, et la Russie, nous avons fait la paix qui a été [conclue], par l'écriture de Jean⁸⁸, sur deux chartes, de votre empereur et de sa main, devant

⁸⁶ Le mot *rabotal'* ne doit probablement pas être compris dans le sens du russe ancien : être esclave. Ici *rabota* traduit exactement le grec δουλεία qui peut avoir un sens très large et désigner n'importe quel service ou travail.

⁸⁷ Dans le traité de 911, le mot *kuplja* désigne indifféremment le commerce en général, l'achat, la vente et la marchandise ; *vzimat' kuplju* comme *vorjat' kuplju* ou *kuplju dejati* signifie : faire du commerce. Selon Lavrovskij (p. 132), ces expressions traduisent le grec ἐμπορεύεσθαι ou mieux πραγματεύειν.

⁸⁸ Il ne nous semble pas nécessaire de corriger *Ivanovym napisaniem* (= par l'écriture de Jean) en *kinouarovym napisaniem*, comme le font C. Krug (*Kritischen Versuch zum Aufklärung der byzantinischen Kronologie mit besonderer Rücksicht auf die frühere Geschichte Russlands*, Saint-Petersbourg, 1810, p. 79) et Lavrovskij. La leçon *Ivanovym napisaniem* est commune à tous les manuscrits de la chronique.

la Sainte Croix et la Sainte et indivisible Trinité de votre Dieu unique et vrai, pour être proclamée et donnée à nos ambassadeurs. Nous, nous avons juré à votre empereur, qui est par Dieu, en tant que fondation divine, par la loi et la coutume de notre peuple, de ne pas transgresser, ni nous, ni aucun de notre pays, les articles stipulés de la paix et de l'amour. Et, un tel écrit nous l'avons donné pour la confirmation de votre royauté, [de ce qu'il convient] aux deux [parties] de demeurer [fidèles] à un tel traité, pour la confirmation et la proclamation de la paix qui a existé entre nous.

« Le mois de septembre, 2, indiction 15⁸⁹, en l'année de la création du monde 6420. »

3. *Le problème de la campagne de 907.*

La rédaction, à quatre années de distance, de deux textes si différents paraît difficilement explicable. Elle suffit à jeter un doute sur l'authenticité des traités. Il y a plus ; le récit de la campagne, tel qu'il est fait par le chroniqueur, n'est confirmé par aucune source ; les Byzantins ne font pas mention d'une attaque des Russes au début du x^e siècle et ignorent la personne d'Oleg ; enfin le récit des combats multiplie les invraisemblances ou les emprunts à d'autres sources. Il est nécessaire d'examiner ces points, car l'authenticité des traités peut être mise en doute, si la campagne qui, nous dit-on, les précéda, n'est qu'une légende.

La campagne de 907 n'est mentionnée par aucune source byzantine. Le fait doit être souligné, car tout au contraire, plusieurs textes grecs confirment les deux expéditions de 941 et de 971. Les Grecs connaissent le nom des princes russes Igor et Svjatoslav, qui dirigèrent ces deux assauts ; au contraire, ils ne citent jamais celui d'Oleg. H. Grégoire assure que ce prince n'a jamais existé⁸⁹ : une erreur de copiste, une mauvaise interprétation d'un document ont pu lui donner naissance. Il cite à l'appui un fait amusant : l'historien russe Th. Uspenskij découvrit un jour, sur une inscription bulgare du x^e siècle, le nom

⁸⁹ Le manuscrit de Laurent donne la leçon *nedelja 15* = le 15^e dimanche, ce qui est absurde. L'indiction 15 correspond à l'année 6420, aussi nous avons sûrement affaire à une erreur de copiste, et il faut corriger *nedelja 15* en *indikta 15*, comme le fait D. S. Lihačev (*P.V.L.*, II, p. 186, n. 9).

⁹⁰ Dans un premier article (« La légende d'Oleg et l'expédition d'Igor », *Bulletin de l'Académie royale de Belgique, classe de Lettres*, t. 23, 1937, pp. 80-94) H. Grégoire allait jusqu'à considérer les deux traités de 907 et de 911 comme des inventions du chroniqueur, qui se serait inspiré des traités que Byzance signa avec les Bulgares peu après le règne de Léon VI. H. Grégoire a depuis lors assoupli sa position : il admet (« L'Histoire et la légende d'Oleg, prince de Kiev », *Nouvelle Chio*, 1952, 4^e année, pp. 281-287) l'authenticité du texte donné par la chronique, mais suppose qu'il s'agit, en réalité, d'un traité plus tardif que le chroniqueur data de 911, pour étoffer l'histoire d'Oleg.

d'Oleg⁹¹ ; vérification faite, il s'agit du mot turc « ulug », qui signifie « grand ».

D'autre part, le récit des exploits d'Oleg entremêle des événements qui appartiennent à d'autres textes bien connus ; on y trouve des détails empruntés au récit du siège de Constantinople en 860, fait par Georges Hamartôlos, et à l'histoire de l'expédition d'Igor en 941, telle que l'a retracée Syméon Logothète⁹². Le passage dans lequel Oleg est

⁹¹ Th. Uspenskij, « Dve istoričeskie nadpisi » (Deux inscriptions historiques), *Izvestija Russkago arheologičeskago Instituta v Konstantinopole*, 3, 1898, pp. 184-188. Sur cette question voir : H. Grégoire, « Miscellanea epica et etymologica », *Byzantion*, II, 1936, pp. 601-604 ; R. H. Dolley, « Oleg's mythical campaign against Constantinople », *Bulletin de la classe de Lettres de l'Académie royale de Belgique*, I, pp. 106-130 ; R. H. Dolley et M. Lascaris, « Les sources épigraphiques de la légende d'Oleg », *A.I.P.H.O.S.*, II, 1951, pp. 213-221. Le principal document utilisé pour tenter de prouver l'existence d'Oleg est un passage de l'Anonyme de Cambridge (cf. A. Kokovcev, *Evrejsko-khazar'skaja perepiska v X veke* (La correspondance judéo-khazare au X^e siècle), Leningrad, 1932, pp. 117-123). Ce document relate l'histoire de Helgu qui, capturé en 922 par les Khazars, aurait été envoyé en expédition contre Byzance. Certains historiens russes (Mošin, « Les Khazars et les Byzantins d'après l'Anonyme de Cambridge », *Byzantion*, 13, 1933, pp. 309-325 ; « K Elgu Hazarskogo dokumenta » (A propos de l'Helgu du document khazar), *Slavia*, 15, 1938, pp. 191-200) ont cru reconnaître ici Oleg. Il s'agit, en réalité, d'une confusion entre plusieurs événements. Kokovcev a montré que ce document était, au plus tôt, du XII^e siècle. Son auteur a confondu le prince Oleg du Récit des Temps passés, avec Oleg III, capturé par les Khazars en 1079, et envoyé à Constantinople (D. S. Lihačev, *P.V.L.*, I, p. 336 ; S. H. Cross, *op. cit.*, pp. 167-168). H. Grégoire (« L'histoire et la légende d'Oleg, prince de Kiev », *Nouvelle Chio*, 4, 1952, pp. 284-285) pense que l'auteur de l'Anonyme de Cambridge a tenté de reconstituer l'histoire des Khazars à l'aide de sources grecques, russes et arabes. Il a voulu transformer l'expédition d'Oleg, qu'il connaissait par la chronique russe, en une expédition des Khazars contre Romain Lécapène.

⁹² V. M. Istrin, *Hronika Georgija Amartola*, Petrograd, 1920, I, p. 511. Dans le texte slave de Georges Hamartôlos, nous lisons à propos du siège de 860 : « Les Russes pénétrèrent dans le détroit et firent beaucoup de meurtres parmi les chrétiens, et assiégèrent Constantinople avec 200 bateaux » ; dans la chronique de Kiev, les 200 bateaux sont devenus 2 000 bateaux. Le récit des tortures infligées aux Grecs par les Russes est tiré, de nouveau, de la relation du siège de 860 par Georges Hamartôlos : « Et les Russes firent beaucoup de mal aux Grecs, comme les soldats sont accoutumés à le faire. » Comme le remarque A. Vaillant (« Les *tolkoviny* de la chronique de Kiev », *Prilozky za Kněževnost, Jezik, Istoriju i Folklor*, I, 26, 1-2, p. 36) l'expression : « comme les soldats sont accoutumés à le faire » (*eliko že ratni tvorjat*) est une mauvaise interprétation du grec *ὅσους δὲ τοῦ ἱερατικοῦ κλήρου συνελάμβανον*, le traducteur slave d'Hamartôlos ayant altéré *ἱερατικοῦ* en *ratni*. Le récit des sévices exercés par les Russes contre leurs prisonniers grecs est tiré de la chronique d'Hamartôlos continué (cf. le texte grec dans Georges le Moine, chap. 48, Bonn, p. 913) : « ils brûlèrent tout ledit Stenon, et les prisonniers, les uns ils les mirent en croix, d'autres ils les transpercèrent de flèches... » Notons que le thème des sévices exercés par les Russes, lors des sièges de 860 et de 941, est le même, à quelques variantes près, dans tous les textes relatant le siège de 860 et la campagne d'Igor (cf. la Vie d'Ignace archevêque de Constantinople, *P.G.*, 105, pp. 487-571, col. 516-517 ; et la Vie de saint Basile le Jeune, dans Veselovskij, « Videnie Vasilija Novago o pohode Russkikh na Vizantiju v 941 godu » (« La vision de saint Basile le Jeune au sujet de l'expédition des Russes contre Byzance en 941 », *Ž.M.N.P.*, janvier 1889, pp. 84-86).

comparé à saint Demetrius est influencé par le folklore bulgare⁹³ ; la méthode employée pour haler les bateaux sur la terre ferme paraît inspirée par une légende scandinave. Le récit de la chronique de Kiev ne constitue donc pas une source originale ; il n'est qu'une mosaïque d'éléments hétérogènes. La campagne de 907 paraît relever de la légende. G. Laëher suppose⁹⁴ que le chroniqueur a inventé la descente d'Oleg sur Constantinople et le traité de 907, pour pouvoir parler d'Oleg, dont il connaissait le nom par ailleurs, mais sur lequel il n'avait rien à dire.

Les historiens russes ou soviétiques considèrent pourtant que la campagne a eu lieu. Sans aller jusque-là, on peut admettre qu'aucun argument décisif n'interdit de la tenir pour réelle. G. Ostrogorsky a fort bien montré que le silence des sources grecques était explicable⁹⁵ : toutes les chroniques byzantines intéressant le règne de Léon VI, le Continuateur de Theophanes, le Continuateur de Georges le Moine, Léon le Grammairien, Théodose de Mélitène et le pseudo-Syméon Magistre, sont des versions différentes d'une même chronique, celle de Syméon Logothète⁹⁶. Or les informations de Syméon Logothète sur le règne de Léon VI ne sont pas abondantes, et bien des événements reconnus comme historiques n'ont pas été notés par lui. L'absence d'allusion à cette campagne dans les textes byzantins peut s'expliquer de façon simple ; A. A. Vassiliev remarque⁹⁷ que les attaques des Russes contre le territoire de Byzance devaient être courantes au début du x^e siècle : il s'agissait de « raids de pillage », que les Byzantins ne prenaient pas la peine de mentionner dans leurs chroniques. Dans ses

⁹³ A. A. Šahmatov, *Razyskaniia o drevnejših russkikh letopisnyh Svodah* (Recherches sur les compilations annalistiques russes les plus anciennes), Petersbourg, 1908, pp. 466-467. D'après Šahmatov, un récit bulgare des campagnes de Syméon contre Byzance aurait pu contenir un épisode de ce genre et influencer la chronique russe. A. D. Stender-Petersen, *Die Varägersage als Quelle der altrussischen Chronik*, Copenhague, 1934, pp. 99 et suiv., pense qu'il faut voir là le reflet d'une légende rattachée à la Saga de Harold Hadrada. Les Grecs attribuèrent à saint Demetrius leur victoire sur Salonique en 1040 ; mais les Varègues, qui, selon Stender-Petersen, participaient au siège, l'attribuèrent à saint Olaf. Dans la tradition varégue-byzantine de cette légende, il y aurait eu confusion entre Olaf et Demetrius. D'après Stender-Petersen, Oleg est comparé à Demetrius, non pour avoir déjoué la ruse des Grecs, mais parce qu'il était parvenu avec succès jusqu'aux murs de Constantinople.

⁹⁴ G. Laëher, « Die Anfänge des Russischen Reiches », *Historische Studien*, Heft 189, Berlin, 1930, pp. 95-99.

⁹⁵ G. Ostrogorsky, « L'expédition du prince Oleg contre Constantinople en 907 », *Seminarium Kondakovianum*, II, 1940, pp. 47-61, et postface, pp. 296-298.

⁹⁶ A. P. Každan, dans un récent article : « Hronika Simeona Logofeta » (La Chronique de Syméon Logothète), *Viz. Vrem.*, 15, 1959, pp. 125-143, fait état des recherches consacrées aux différentes rédactions de cette chronique et montre que les chroniques dites du Pseudo-Syméon, de Théodose de Mélitène, de Léon le Grammairien, etc., ne représentent que différentes rédactions de la Chronique de Syméon Logothète.

⁹⁷ A. A. Vassiliev, « The Second Russian attack against Constantinople », *D.O.P.*, 6, 1951, pp. 161-225.

Taktika, Léon VI écrit à l'intention du chef de la flotte : « Équipe des vaisseaux étroits ou larges selon le caractère du peuple ennemi. Pour les barbares sarrazins, ne te sers pas du même genre de vaisseaux que pour les dénommés Scythes du Nord. Les Sarrazins usent de bateaux plus larges et plus lents, et les Scythes, de vaisseaux plus petits et plus rapides ; car pour gagner la mer Noire par les rivières, ils ne peuvent user de grands vaisseaux »⁹⁸. Ces Scythes du Nord qui atteignent la mer Noire en descendant des rivières sur des bateaux étroits, pourraient bien être des Russes ; les descentes des barques russes n'avaient, sans doute rien d'exceptionnel pour les Byzantins à l'époque où furent rédigés les *Taktika* de Léon VI, c'est-à-dire vers 905⁹⁹. Un passage du *De Administrando Imperio* peut être interprété de la même manière : « Aussi longtemps que l'empereur des Romains est en paix avec les Petchénègues, ni les Russes, ni les Turcs, ne peuvent menacer les possessions romaines par la force des armes, et ils ne peuvent extorquer aux Romains des sommes d'argent énormes et exagérées, ni des marchandises pour prix de la paix, car ils craignent la force de la nation que l'empereur peut retourner contre eux pendant qu'ils combattent les Romains »¹⁰⁰. Comme tous les barbares d'Europe ou d'Asie, les Russes étaient attirés par la splendeur de Constantinople. Ils n'organisaient pas, au début du x^e siècle, des expéditions destinées à conquérir des territoires, mais plutôt des « razzias », qui pouvaient ne pas toujours être dirigées par le prince de Kiev lui-même. Pour l'année 913, les sources arabes nous montrent les Russes ravageant pendant un an les côtes de la Caspienne¹⁰¹ : cette expédition n'avait d'autre but que de piller les territoires voisins de la grande voie de commerce reliant la Scandinavie à l'Orient arabe¹⁰². Ainsi s'expliquerait le silence des

⁹⁸ A. Dain, *Les taktika de Léon VI, Naumachica autem adhuc inedita...*, Paris, 1943, p. 10.

⁹⁹ J. Kulakovskij, « Lev Mudryj ili Lev Isavr byl avtorom *Taktiki* » (Est-ce Léon le Sage ou Léon l'Isaurien qui fut l'auteur des *Taktika* ?), *Viz. Vrem.*, 5, 1898, pp. 398 et suiv.

¹⁰⁰ Constan. Porphy., *De Administrando Imperio*, IV, Moravcsik-Jenkins, p. 50.

¹⁰¹ Macudi a laissé une relation très détaillée de ces événements (Macudi, *Les Prairies d'Or*, trad. de C. Barbier de Meynard et Pavet de Courteille, t. I, Paris, 1861, chap. xiv, pp. 273-275. Une traduction russe du même passage est donnée par Garkavi (ou Harkavy), *Skazanija musul'manskih pisatelej o Slavjanah i Russkikh*, Saint-Petersbourg, 1870, pp. 130-133).

¹⁰² Nous ne reprenons ici que la partie la plus convaincante de l'étude de Vassiliev. L'auteur risque ensuite une hypothèse beaucoup plus discutable. Soulignant le parallélisme qui existe entre la campagne de 907 et la fondation, en 911, du royaume de Normandie, il croit apercevoir un lien entre les deux événements : la campagne d'Oleg s'inscrirait dans le cadre de la grande invasion nordique qui déferle sur l'Europe. Il est certain que les Scandinaves ont eu un rôle important dans la fondation de l'État russe, mais il semble bien qu'au x^e siècle, les Nordiques soient tout à fait intégrés dans la société slave, et indépendants de la Scandinavie. Il n'est guère possible de parler d'une expansion des Russes vers l'Orient au début du x^e siècle, et Vassiliev a lui-même souligné qu'il s'agissait de raids de pillage. Les travaux de Stender-Petersen donnent une vue plus mesurée

sources byzantines sur l'événement de 907 : n'ayant rien d'exceptionnel, l'expédition russe ne fut pas retenue par les annalistes¹⁰³. Force est donc d'admettre que si aucune source ne confirme directement la chronique de Kiev, un point important semble néanmoins acquis : les incursions russes contre Byzance devaient être fréquentes. Pourquoi celle de 907 bénéficia-t-elle d'une mention particulière ? Plusieurs hypothèses, d'ailleurs complémentaires, permettent de l'expliquer. La campagne de Syméon contre Byzance en 922 semble avoir eu un certain retentissement chez les Russes ; la chronique de Novgorod, dont nous avons vu qu'elle avait la même source que la chronique de Kiev, rapporte qu'en 922, Igor prince de Kiev, et son voïvoda, Oleg, attaquèrent Byzance¹⁰⁴. Il s'agit là sans doute d'un écho déformé de la campagne de Syméon. Or le récit de la chronique de Novgorod est calqué sur celui de la campagne de 907 dans la chronique de Kiev. Il y a donc, dans la source commune des deux chroniques, une tradition ancienne, faisant état d'une attaque contre Byzance, et cette tradition provient sans doute d'une interprétation erronée des faits et gestes de Syméon¹⁰⁵.

sur le rôle des Scandinaves en Russie (cf. *Varangica*, Aarhus, 1953, pp. 43-63 ; « Das Problem der ältesten byzantinisch-russisch-nordischen Beziehungen », *Relazioni del X Congresso Internazionale di Scienze Storiche*, 1955, pp. 169 et suiv.

¹⁰³ J. H. Jenkins, « The Supposed Russian attack on Constantinople in 907 : Evidence of the Pseudo Symeon », *Speculum*, July 1949, pp. 403-406) a cru trouver une confirmation de la campagne de 907 dans le *De Leone Basilii filio* du Pseudo-Syméon, chap. 13 ; Bonn, pp. 705-707). Ce texte rapporte l'itinéraire suivi par les Sarrazins pour attaquer Byzance en 904, et parle immédiatement après, dans des termes d'ailleurs très obscurs, des « Russes » ainsi appelés à cause d'un certain « Russe » très fort ἀπὸ 'Ρῶς τινὸς σφοδρῶ). Or la chronique de Kiev qualifie Oleg de devin (*veščij Oleg*). Jenkins, estimant que σφοδρῶς peut avoir le sens de devin, pense que tout le passage se rapporte à Oleg. L'itinéraire indiqué ne serait donc pas celui des Sarrazins en 904, mais celui des Russes en 907. A. A. Vassiliev (« The Second Russian attack against Constantinople », *D.O.P.*, 6, 1951) et Levčenko (*Očerki po istorii Vizantino-Russkikh otnošenij*, Moscou, 1956, p. 112 ; « Russko-Vizantijskie dovogory 907-911 » (Les traités byzantino-russes de 907-911), *Viz. Vrem.*, t. 13, 1956, p. 7 et suiv.) se sont ralliés à ce point de vue, qu'Henri Grégoire a fort pertinemment critiqué. Comme le note Grégoire (« L'histoire et la légende d'Oleg, prince de Kiev », *Nouvelle Clio*, 4, 1951, pp. 284-285), le Pseudo-Syméon, parlant de l'expédition arabe de 904, n'a fait que recopier les étymologies fantaisistes données par Syméon Logothète pour la même année, et il y a ajouté l'origine du mot 'Ρῶς, tirée d'un autre passage de sa source. A propos de ce passage du Pseudo-Syméon, cf. F. I. Uspenskij, « Patriarh Ioann VII Grammatik i Rus'-Dromity u Simeona Magistra » (Le patriarche Jean VII le Grammairien et les Russes Dromitai dans Syméon Magistre), *Ž.M.N.P.*, janvier 1890, pp. 1-34 ; Cyrille Mango, « A note on the Rhos-Dromitai », *Hellenika*, 4, 1953, pp. 457-462.

¹⁰⁴ *Novgorodskaja pervaja letopis' staršego i mladšego izvodov* (La première chronique de Novgorod, rédactions récente et ancienne), Moscou, Académie des Sciences de l'U.R.S.S., 1950, pp. 107-108.

¹⁰⁵ Ce point de vue a été défendu par M. N. Tihomirov (« Istoričeskie svjazi russkogo naroda s južnymi Slavjanami » (Les liens historiques du peuple russe avec les Slaves méridionaux), *Slavjanskij Sbornik*, Moscou, 1947, pp. 141 et suiv.) et V. A. Parhomenko (*U istokov russkoj gosudarstvennosti* (Aux sources de l'État russe), Leningrad, 1924, pp. 75-76), qui pensent qu'Oleg aurait pu être le chef des troupes russes combattant aux côtés de Syméon en 922. Il faut toutefois

Pourquoi les dates ne coïncident-elles pas dans les deux textes ? Sans doute, comme le dit A. Vaillant, à cause d'une simple erreur de calcul : l'analiste de Kiev, connaissant la date indictionnelle de la campagne bulgare, s'est trompé de quinze ans en voulant la convertir en années du monde : $922 - 15 = 907^{106}$.

Une autre explication est possible, et elle nous intéresse directement, puisqu'elle se rattache au problème des traités. Le chroniqueur kiévien, connaissant quatre traités, et remarquant que les deux derniers avaient été conclus après une attaque des Russes contre Byzance, se serait cru forcé de placer une expédition avant les deux autres. La campagne de 907 ne serait, en quelque sorte, que du remplissage, masquant un vide dans la chronologie de l'auteur du Récit des Temps passés¹⁰⁷. Celui-ci se serait servi, pour composer son récit, de chroniques byzantines relatant le siège de Constantinople par les Russes en 860 et en 941. Ne disposant d'aucune information sur Oleg, il aurait utilisé une légende : Stender-Petersen a montré qu'elle était d'origine varègue¹⁰⁸ et s'inspirait des sagas nordiques. Ainsi le stratagème employé par Oleg pour s'emparer de Kiev¹⁰⁹ est identique à celui dont use Daxon dans la saga de Labdrok¹¹⁰ ; les ruses qui servent à Oleg pour passer le détroit se retrouvent dans différentes légendes varègues, en particulier dans la Saga de Harold Hardrada¹¹¹ ; la mort d'Oleg, telle

faire deux réserves importantes : 1) il ne semble pas que Syméon ait réellement assiégé Constantinople en 922, alors qu'Oleg, selon la chronique, attaqua la ville. 2) Une lettre de Nicolas Mystikos indique qu'en 922, Romain Lecapène fit appel aux Russes pour lutter contre Syméon (*P.G.*, t. 111, lettre 23, col. 52 A). Peut-être est-ce ce dernier épisode qui donna naissance à une légende varéguo-russe, selon laquelle les Russes assiégèrent Constantinople en 922 ?

¹⁰⁶ A. Vaillant, « Les *tolkoviny* de la chronique de Kiev », *Prilozy za Kníževnost...*, l. 26, 1-2, p. 35.

¹⁰⁷ Il est assez caractéristique que de 903 à 907 le chroniqueur ne donne aucune information. Sa dernière information byzantine, avant la campagne d'Oleg, se rapporte à 902 et est tirée de la traduction slave de la chronique de Georges Hamartôlos (cf. Istrin, I, pp. 529-530).

¹⁰⁸ Stender-Petersen, *Die Varägersage als Quelle der altrussischen Chronik*, pp. 95 et suiv.

¹⁰⁹ D. S. Lihachev, *P.V.L.*, I, p. 20, année 882 ; S. H. Cross, *op. cit.*, p. 61. Après la mort de Rjurik, Oleg quitta Novgorod, descendit le Dnepr et prit par ruse la ville de Kiev où régnaient les princes scandinaves Askold et Dir. Oleg se fit passer pour un marchand se rendant à Byzance, et lorsqu'Askold et Dir approchèrent de ses vaisseaux pour voir sa marchandise, ses guerriers les tuèrent.

¹¹⁰ Stender-Petersen, *Varangica*, pp. 199 et suiv.

¹¹¹ Stender-Petersen, *Die Varägersage...*, pp. 91 et suiv. Oleg fit tirer à terre ses bateaux, et les fit placer sur des roues, pour contourner les chaînes qui barraient le détroit, et non pour assiéger Constantinople, comme l'a compris le chroniqueur kiévien. Ce stratagème est très ancien : Frontin (I, v, 6) l'attribue au consul Caius Duilius, lors d'un siège de Ségeste. Dans la Saga de Harold Hardrada, qui est un traité contenant toutes les ruses de guerre possibles, et qui reproduit presque mot à mot le texte de Frontin, nous lisons que le même stratagème fut employé par Harold Hardrada pour fuir Constantinople après 1043 (*Heimskringla*, éd. F. Jensson, Copenhague, 1922, p. 456). C'est probablement de la Saga de Harald que provient la tradition de la chronique kiévienne.

qu'elle est racontée dans le *Récit des Temps passés*¹¹², est une des nombreuses versions d'une légende varègue bien connue, d'origine byzantino-méditerranéenne¹¹³.

4. Les rapports entre les deux traités.

Les traités de 907 et de 911 présentent une différence remarquable avec ceux de 944 et de 971. On trouve dans ces derniers des clauses spéciales par lesquelles les Russes s'engagent à ne pas attaquer les territoires byzantins. Au contraire, les deux premiers textes ne contiennent aucune stipulation de ce genre. Le désir de rester en paix avec Byzance n'est exprimé qu'en termes généraux dans le prologue du traité de 911. Il apparaît donc bien que les traités de 907-911 ne suivent pas une période de guerre. Ils n'indiquent, au demeurant, rien d'autre que le statut accordé par Byzance aux marchands russes, et aux Russes séjournant à Byzance à titre d'ambassadeurs, ou de soldats au service de l'Empereur. C'est la reconnaissance juridique d'une situation de fait. On sait qu'après 860, il y eut des traités entre Byzance et les Russes ; nous avons déjà cité le passage de la *Vita Basilii* où il en est question. On trouve également dans Léon le Diacre une indication sur l'existence de traités russo-byzantins avant 944 : Tzimiskès écrivant à Svjatoslav, en 970, lui rappelle les malheurs auxquels s'exposa son père, Igor, pour avoir violé les « traités jurés »¹¹⁴. On ne peut dire si ce sont ceux de 907-911, ou ceux qui suivirent le siège de 860 ; mais on peut penser que les traités conclus entre Byzance et les Russes après 860 ont été simplement renouvelés au début du x^e siècle, sans qu'une campagne des Russes contre Byzance ait été nécessaire. I. Dujčev a constaté que la plupart des traités conclus par Byzance étaient soumis à la prescription de trente ans¹¹⁵ ; il remarque que la guerre byzantino-bulgare de 894 éclata exactement trente années après la conclusion des traités de 864¹¹⁶ ; s'il y eut des traités entre Byzance et les Russes dans les premières années du règne de Basile I^{er}, et s'ils étaient soumis à la prescription trentenaire, il était normal qu'ils fussent renouvelés sous Léon VI.

¹¹² D. S. Lihačev, *P.V.L.*, I, pp. 29-30 ; S. H. Cross, *op. cit.*, p. 69. Des devins prédirent à Oleg qu'il mourrait à cause de son cheval. Oleg l'éloigna, mais à la mort de la bête, pour se moquer des devins, il posa son pied sur le cadavre : du crâne sortit alors un serpent qui mordit Oleg.

¹¹³ Stender-Petersen, *Varangica*, pp. 181-188. Il existe de cette légende une variante suédoise, une variante varègue et une variante serbo-turque.

¹¹⁴ Léon le Diacre, VI, 10, Bonn, p. 106.

¹¹⁵ I. V. Dujčev, « Ođna iz osobennostej rannevizantijskikh mirnyh dogovorov » (L'une des particularités des traités de paix byzantins les plus anciens), *Viz. Vrem.*, 15, 1959, pp. 64-70.

¹¹⁶ V. N. Zlatarskij, *Istorija na p'rvoto B'lgarsko carstvo* (Histoire du premier royaume bulgare), t. I, l. 2, Sofia, 1927, p. 288.

Les problèmes posés par la campagne de 907 et les traités qui la suivirent peuvent se ramener à quelques propositions simples. Bien qu'aucun argument ne la contredise la campagne de 907 semble n'avoir été qu'une incursion russe en territoire byzantin. Aucun texte ne permet de mettre en doute la signature de deux traités en 907 et en 911, mais l'authenticité des textes conservés reste discutable. Seule une étude serrée des documents nous fournira des arguments plus précis.

5. *Le traité de 907 et ses clauses économiques.*

Pourquoi les Russes conclurent-ils deux traités avec Byzance en quatre ans ? Cette question est liée directement à une autre : pourquoi le traité de 907 apparaît-il seulement sous la forme d'un résumé ? Le chroniqueur s'est borné à transcrire les engagements des Grecs envers les Russes. Mais il a pris soin d'indiquer sous quels empereurs le traité fut conclu, de donner les noms des envoyés russes, ce qui est en somme un élément de suscription ; enfin de donner ce qu'on peut considérer comme une formule de corroboration, en évoquant la confirmation du traité par le serment des deux parties. Pourquoi a-t-il, d'une part, donné ces précisions, d'autre part fait preuve d'un tel laconisme dans l'énoncé des clauses importantes ? N'y a-t-il pas là un contraste avec le soin apporté à transcrire les traités de 911, 944 et 971 ? Deux hypothèses ont été formulées à ce sujet :

1^o Le traité de 907 est un extrait du traité de 911, soit que le chroniqueur ait voulu embellir l'histoire de la campagne d'Oleg¹¹⁷, soit que le traité de 911 lui soit parvenu en plusieurs fragments¹¹⁸.

2^o Le traité de 907 est un accord préalable, celui de 911 ne fait que ratifier et compléter ce premier engagement.

N. A. Lavrovskij suppose¹¹⁹ que le traité de 907 se révéla trop peu

¹¹⁷ Tel est le point de vue de G. Laëher, *Die Anfänge des Russischen Reiches*, p. 98, et de H. Grégoire, « La légende d'Oleg et l'expédition d'Igor », *Bulletin de l'Académie royale de Belgique, classe de Lettres*, t. 23, 1937, p. 87.

¹¹⁸ A. A. Šahmatov, « Neskol'ko zamečanj o dogovorah Russkikh s Grekami Olega i Igorja » (Quelques remarques à propos des traités des Russes avec les Grecs, sous Oleg et sous Igor), *Zapiski Neofilologičeskago obščestva*, 8, 1914 ; M. D. Priselkov, « Kievskoe gosudarstvo vtoroj poloviny X veka po vizantijskim istočnikam » (L'État kiévien de la seconde moitié du x^e siècle d'après les sources byzantines), *Učenyje Zapiski Leningradskogo Universiteta, otdel istorii*, 8, 1941, pp. 229 ; et V. V. Mavrodin, *Obrazovanie drevnerusskogo gosudarstva (La formation de l'État russe ancien)*, Leningrad, 1945, pp. 228-229, ont supposé que le document original était en mauvais état et se présentait en deux morceaux, de sorte que le chroniqueur crut à l'existence de deux traités.

¹¹⁹ N. A. Lavrovskij, *Vizantijskie elementy v jazyke dogovorov Russkikh s Grekami X veka*, Saint-Petersbourg, 1883. Voir aussi V. I. Sergeevič, « Grečeskoe i Russkoe pravo v dogovorah Russkikh s Grekami X veka » (Le Droit grec et russe dans les traités des Russes avec les Grecs du x^e siècle), *Ž.M.N.P.*, t. 219, 1882, pp. 82 et 91, qui voit dans le texte de 907 un accord préalable.

précis, et qu'il fallut, peu après, en rédiger un autre, dans lequel les clauses du premier furent répétées. Le chroniqueur, s'étant aperçu de la répétition, supprima, dans le traité de 911, les clauses qui faisaient double emploi. Ceci expliquerait les lacunes de ce traité : il n'y reste, par exemple, que l'en-tête de l'article 12 ; or l'article était consacré aux Russes faisant du commerce à Byzance ; on peut donc imaginer que les clauses de 907 y étaient justement reprises.

A. Dimitriu¹²⁰, compare les traités russo-byzantins aux traités conclus entre Byzance et Venise jusqu'à la fin du XII^e siècle : les deux parties échangeaient des engagements écrits ; lorsque les Vénitiens avaient validé l'accord, par les signatures et les sceaux des ambassadeurs, l'Empereur envoyait à Venise un chrysobulle. Nous avons souligné déjà combien ce rapprochement était artificiel : on ne peut comparer les usages diplomatiques en vigueur avec Venise, au XII^e siècle, et ceux qui avaient cours entre Byzance et la Russie, au X^e siècle.

Nous en sommes réduits, au sujet des traités de 907, à de simples suppositions. Il nous semble cependant que l'hypothèse d'un démarquage du traité de 911, ou de la transcription, sous l'année 907, de l'un de ses fragments, soit à rejeter. Il existe une grande différence de langue entre les deux textes : le traité de 907 est écrit en russe et ne présente pas de grande difficulté de lecture ; la langue du traité de 911 est particulièrement obscure et abonde en fautes de syntaxe et en bulgarismes¹²¹. D'autre part le traité de 911 forme un tout, malgré quelques lacunes. Et entre les deux traités on sent une différence de ton : le traité de 907 énonce nettement les droits des Russes ; celui de 911 envisage surtout le statut civil des Russes séjournant à Byzance. L'article 12 se trouve au milieu d'une série de clauses indiquant les précautions prises vis-à-vis des Russes : si cet article reprenait le texte de 907, c'est-à-dire énonçait le droit essentiel reconnu aux Russes, pourquoi se trouverait-il parmi des clauses restrictives ? Poussant plus loin la comparaison, on verra que plusieurs clauses du traité de 944 reprennent celles de 907. En 944, ces articles sont placés au début du traité : pourquoi, en 911, les aurait-on rejetés à la fin ? Il paraît donc difficile d'admettre que le traité de 907 était répété dans celui de 911. Dans le traité de 944, les engagements du début, identiques à ceux que contient le traité de 907, sont suivis de cette indication : « comme il en a déjà été convenu auparavant ». Il y eut donc, de toute évidence, un traité relatif au commerce avant 944, et ce ne peut être celui de 911 : rien ne s'oppose à ce que ce soit celui de 907. Il y aurait donc eu un traité avant 911, ou tout au moins un accord préliminaire, et c'est ce que

¹²⁰ A. Dimitriu, « K voprosu o dogovorah Russkikh s Grekami » (Du problème des traités des Russes avec les Grecs), *Viz. Vrem.*, 2, 4, 1895.

¹²¹ S. P. Obnorskij, « Jazyk dogovorov Russkikh s Grekami » (La langue des traités des Russes avec les Grecs), *Jazyk i Myšlenie*, t. 6-7, 1936, pp. 101 et suiv.

confirme la date donnée dans le traité de 907. La chronique de Kiev contient beaucoup d'erreurs de chronologie pour le IX^e et le X^e siècles, et les dates exactes qu'elle donne sont presque toutes tirées de sources byzantines¹²². Or il est précisé que le traité de 907 fut conclu sous Léon et Alexandre, tandis que celui de 911 le fut sous Léon, Alexandre, et Constantin. On sait que ce n'est que le 9 juin 911 que Constantin devint coempereur de Léon VI et d'Alexandre. Si le chroniqueur avait, comme le pense G. Laëher, démarqué le traité de 911, il n'aurait sans doute pas pensé à relever qu'en 907, Léon VI régnait avec Alexandre seul. D'autre part, dans les premières phrases du protocole du traité de 911, nous lisons : « Notre Clarté, désirant plus que toutes choses, perpétuer et proclamer, avec l'aide de Dieu, la paix qui a été conclue plus d'une fois entre les Chrétiens et les Russes, a décidé de confirmer cette paix, non seulement par des paroles, mais aussi par un écrit et en ferme serment... » Cela peut signifier qu'avant la rédaction du traité de 911, il y avait eu, entre Byzance et la Russie, des accords qui n'avaient pas été solennellement ratifiés.

Que le traité de 907 représente un document indépendant de celui de 911 semble donc l'hypothèse la plus vraisemblable. Néanmoins rien ne permet d'expliquer pourquoi, au contraire des autres traités transmis par la chronique, il nous est parvenu paraphrasé par le chroniqueur, et non dans sa forme originale¹²³. De plus, on ne peut lui donner de date précise, mais dire seulement qu'il fut conclu sous Léon et Alexandre et avant 911, c'est-à-dire entre 886 et 911¹²⁴.

Malgré sa brièveté, le texte de 907 comporte trois sortes de clauses ; il indique d'abord de quelle manière les Grecs doivent satisfaire aux exigences des Russes ; il précise plus loin certains caractères de la puissance d'Oleg ; il donne enfin des renseignements sur les échanges effectués entre Byzance et les Russes au début du X^e siècle.

A deux reprises, la chronique insiste sur le fait que les Grecs se soumettent à un tribut. Rien là d'in vraisemblable : les Byzantins trouvaient naturel de se débarrasser d'un adversaire en achetant son départ¹²⁵. Mais, et cela nous paraît important, la mention du tribut ne

¹²² Au sujet de la chronologie de la chronique de Kiev, cf. S. H. Cross, *The Russian Primary Chronicle*, introduction, p. 30 et suiv. ; A. A. Šahmatov, « Ishodnaja točka letočislenija Povesti Vremennyh Let » (Le point de départ de la chronologie du Récit des Temps passés), *Ž.M.N.P.*, t. 310, 1897, pp. 217-222.

¹²³ Alors que le style et la langue du traité de 911 diffèrent du contexte de la chronique, il n'en est pas de même pour le traité de 907, dont l'exposé semble continuer la relation du chroniqueur, exception faite des passages que nous avons mis entre crochets. Ces passages sont rédigés en style direct et sur le mode impératif.

¹²⁴ Léon VI accéda au trône en août 886 et Constantin Porphyrogénète fut co-régnant à partir du 9 juin 911.

¹²⁵ On peut supposer également que le récit du tribut imposé aux Grecs par Oleg est inspiré par une source bulgare ou par une réminiscence du tribut versé par Byzance à la Bulgarie jusqu'au règne de Nicéphore Phocas. Dans la relation de la prise de la Petite Preslav, par Svjatoslav en 967, le chroniqueur kiévien

fait pas nécessairement partie du texte du traité. On constate en effet, dans la relation que nous étudions, la succession de deux styles bien distincts, que nous avons différenciés par la typographie. La narration est faite d'abord en style indirect, mais le chroniqueur intercale, après la liste des bénéficiaires du traité, deux passages d'allure juridique, dont le ton est nouveau ; ces deux passages sont rédigés sous une forme impérative, et rapportent des conditions, non un simple récit. Il ne fait donc pas de doute que les passages relatifs au tribut soient étrangers aux clauses du traité. Au demeurant le tribut exigé est invraisemblablement élevé¹²⁶. La somme est exprimée en monnaie russe ; il est donc exclu que le chroniqueur ait recopié un document byzantin, comme il le fait, sans doute, en rapportant les clauses du traité ; il utilisait une tradition proprement russe. Peut-être a-t-il voulu embellir son texte, et rendre plus évident le triomphe des Russes par les dédommagements qu'obtint Oleg.

Quels sont les bénéficiaires ? La chronique donne le nom de six villes, dont trois sont nommées dans le texte même. Géographiquement, ces villes appartiennent à trois groupes distincts : Kiev, Černigov, Perejaslavl' et Ljubeč constituent un ensemble homogène sur le Dnepr moyen¹²⁷ ; Polock est beaucoup plus au nord, sur la

écrit : « ... et il se mit à régner à Perejaslavec, percevant un tribut des Grecs » (D. S. Liháčev, *op. cit.*, I, p. 47 ; S. H. Cross, *op. cit.*, p. 85). Selon A. A. Šahmatov, ce dernier passage pourrait avoir été emprunté à une source bulgare (cf. *Razyskanija o drevnejših russkikh letopisnyh svodah* (Recherches sur les compilations d'annales russes les plus anciennes), Saint-Petersbourg, 1908, p. 466. Il se peut donc que le tribut imposé aux Grecs par Oleg soit aussi légendaire que le tribut perçu par Svjatoslav.

¹²⁶ Certains historiens russes sont allés jusqu'à calculer la somme totale que représentent 12 grivny par homme pour 2 000 bateaux contenant 40 hommes chacun : elle serait de 960 000 grivny, ce qui équivalait à 48 000 livres d'argent, cf. B. A. Romanov, « Den'gi i deneznoe obraščenie » (L'argent et la circulation monétaire), dans *Istorija kul'tury drevnej Rusi* (Histoire de la civilisation de l'ancienne Russie), t. I, Moscou-Leningrad, 1948, pp. 337-378.

¹²⁷ Dans le texte du traité, seules les villes de Kiev, Černigov et Perejaslavl' sont nommées ; elles figurent également dans le texte du traité de 944. Les autres villes citées dans la relation du chroniqueur ne sont pas attestées par les traités, et il est possible qu'elles aient été ajoutées au récit par le chroniqueur lui-même ou, plus tardivement, par quelque copiste. La mention de Perejaslavl' dans le traité de 907 et dans celui de 944 ne nous paraît pas incompatible avec le récit fantaisiste de la fondation de cette ville par Vladimir I^{er}, qui figure dans la chronique sous l'année 992 (Liháčev *op. cit.*, I, p. 84 ; S. H. Cross, *op. cit.*, pp. 119-120). Selon ce récit, Vladimir ayant à affronter les Petchénègues près du Trubež', sur le gué « où se trouve actuellement Perejaslavl' », dit le chroniqueur, chercha un guerrier capable d'affronter en combat singulier le champion des Petchénègues. Après de nombreuses péripéties, le fils d'un paysan, que, d'après son père, personne jusqu'alors n'avait réussi à faire toucher terre, et qui était capable de terrasser un bœuf, se présenta, et vainquit le Petchénègue. En souvenir de cet événement, Vladimir fonda la ville qu'il appela Perejaslavl', « car là ce jeune homme s'était emparé de la gloire » (*pereja slavu*). Il est clair que dans ce récit le chroniqueur s'est plu à trouver une étymologie, flatteuse pour les Russes, au nom de Perejaslavl'. Le récit témoigne de l'existence, au XII^e siècle déjà, d'un cycle de légendes consacrées à Vladimir, et comme

Dvina¹²⁸ ; Rostov est à l'écart, dans le bassin de la Haute-Volga, et ne semble pas bénéficier du trafic fluvial¹²⁹. Les deux premiers groupes, au contraire, sont situés sur la route des « Varègues aux Grecs », et cette coïncidence doit être soulignée : derrière Kiev se sont groupées les villes marchandes, vivant du trafic nord-sud, dont nous avons déjà parlé, et ayant par conséquent des intérêts communs. Mais la présence de Rostov est également une indication précieuse, elle nous montre que la puissance russe ne s'est pas formée uniquement autour et sous l'influence de la voie commerciale : une cité vivant, semble-t-il, d'une économie exclusivement rurale, a pu également trouver profit au traité. La

celui-ci avait la réputation d'être le fondateur de nombreuses villes russes, il était facile d'en ajouter une à son actif. Il est possible, d'autre part, qu'au x^e siècle Perejaslavl' n'ait été qu'un fort et qu'au xi^e siècle seulement cette ville se soit étendue jusqu'à la rive du Trubež', comme cela s'est produit pour de nombreuses villes russes (cf. M. N. Tihomirov, *Drevne russkie goroda (Les villes russes anciennes)*, Moscou, 1956, p. 308. Voir aussi A. Vaillant, « La ville de Perejaslav », *Onomastica*, 2, juin 1948, pp. 111-112 ; qui pense que cette ville emprunta son nom à la Grande Preslav (Pliska) de Bulgarie). Quoi qu'il en soit, il ne semble pas que l'on puisse faire crédit au récit de la chronique, selon lequel Perejaslavl' aurait été fondé en 992. A cette relation légendaire, il faut préférer le témoignage d'un document tel que le traité de 944. L'existence de Černigov au x^e siècle est attestée par Constantin Porphyrogénète dans le chapitre 9 du *De Administrando Imperio* (éd. Moravcsik-Jenkins, p. 56), dans lequel nous lisons que « les monoxyles qui descendent de la Russie extérieure jusqu'à Constantinople viennent de Novgorod... et d'autres de la ville de Smolensk et de Teliutza et de Černigov et de Bousegrad ».

¹²⁸ Polock est du nombre des villes citées qui ne figuraient peut-être pas dans le document. Selon la chronique de Kiev, Polock ne fut soumis à Kiev qu'en 980 sous Vladimir I^{er} (cf. Lihačev, *op. cit.*, I, p. 54 ; S. H. Cross, *op. cit.*, p. 91). Or le traité de 907 indique que les villes avec lesquelles Byzance conclut un accord étaient soumises à Oleg. Néanmoins Polock est une des villes russes les plus anciennes, et au ix^e siècle déjà elle était un centre varègue important, jalon sur la route de la Baltique à la mer Noire (cf. M. V. Tihomirov, *Drevne russkie goroda*, Moscou, 1956, pp. 363-365). Les fouilles effectuées à Polock ont mis au jour des objets datant du ix^e siècle (cf. Ljavidanskij, « Zapiski addzeli gumanitarnih nauk », II, *Pracy arheologičnej komisii*, t. II, Minsk, 1930, p. 166). Dans le récit de l'établissement de Rjurik à Novgorod, le chroniqueur kiévien affirme que Rjurik donna Polock en apanage à l'un de ses guerriers (cf. Lihačev, *op. cit.*, I, p. 18 ; S. H. Cross, *op. cit.*, p. 60).

¹²⁹ Rostov est également l'une des premières villes russes mentionnées par la chronique : Rjurik y aurait établi l'un de ses guerriers (Lihačev, *op. cit.*, I, p. 8 ; S. H. Cross, p. 60). Après sa mention en 907, elle est citée en 988 par la chronique, qui indique que Vladimir y établit l'un de ses fils. Rien ne s'oppose donc à ce que cette ville ait été réellement soumise à Kiev dès le début du x^e siècle. C'est surtout sa situation géographique qui rend surprenante sa présence parmi les villes signataires d'un traité avec Byzance, aucune voie fluviale ne la reliant naturellement à la route « des Varègues aux Grecs ». Si cette ville avait eu, au x^e siècle, une activité commerciale, on serait plutôt tenté de la faire dépendre de la route de la Volga, qui servait aux échanges entre la Scandinavie et l'Orient arabe ; mais tout porte à croire que Rostov avait au x^e siècle une économie de type agraire. M. N. Tihomirov (*Drevne russkie goroda (Les villes russes anciennes)*, Moscou, 1956, p. 60) insiste sur le fait que Rostov était situé dans l'*opol'e*, c'est-à-dire à la limite de la steppe et de la forêt, sur des terrains particulièrement fertiles, et qu'ainsi le commerce n'avait pour cette ville qu'une importance secondaire. Ainsi s'expliquerait que Rostov se soit développé à l'écart du réseau fluvial de la Volga.

convention indique d'ailleurs parfaitement que les Russes qui viennent à Constantinople ne sont pas toujours des marchands ; elle envisage en premier lieu le cas des ambassadeurs, qui bénéficient d'une protection spéciale ; elle cite également les négociants. Mais elle laisse entendre qu'il devait y avoir d'autres Russes venant à Constantinople, puisqu'elle précise qu'on refusera les subsides à ceux qui ne sont ni ambassadeurs, ni commerçants ; on peut donc admettre que certains Russes, sans doute militaires ou voyageurs, venaient séjourner à Byzance¹³⁰. Il semble légitime d'en conclure que le commerce n'était ni le seul lien entre les villes réunies autour de Kiev, ni le seul motif pour lequel ces cités s'intéressaient à l'Empire. L'accord que nous étudions ne donne pourtant de précision que sur les échanges économiques. Il nous montre les Russes parvenant à Constantinople. Bien qu'il ne le précise pas, il permet de supposer que ces hommes descendaient le Dnepr ; une chose est certaine, en tout cas, ils sont venus par la mer Noire et n'ont pas emprunté la route terrestre¹³¹. Les Russes arrivent par groupes suffisamment nombreux pour que leur présence puisse inquiéter les Grecs, qui les cantonnent dans un quartier et

¹³⁰ La présence des soldats russes à Byzance est attestée par l'article 8 du traité de 911, qui prévoit l'engagement de Russes dans l'armée byzantine. La présence de Russes dans cette armée est d'ailleurs attestée par diverses sources byzantines, à commencer, pour le x^e siècle, par la mention, que nous avons déjà citée, dans le *De Ceremoniis*, de 700 marins russes parmi les troupes d'Himérios, lors de son expédition contre les Arabes de Crète. V. G. Vasilevskij a consacré une étude importante à la question des mercenaires russes et varègues dans l'armée byzantine au xi^e siècle (*Trudy*, I, Saint-Petersbourg, 1908, pp. 176-377) : « Varjago-Russkaja i Varjago-Anglijskaja družina v Konstantinopole XI i XII vekov » (La thrust varégue-russe et varégue-anglaise à Constantinople aux xi^e et xii^e siècles), dans laquelle il montre que, contrairement à l'opinion courante, l'apparition au xi^e siècle de troupes varègues dans l'armée byzantine n'a pas empêché la persistance de troupes russes dans cette armée.

¹³¹ Dans le chapitre 9 du *De Administrando Imperio* (éd. Moravcsik-Jenkins, pp. 56-63), Constantin Porphyrogénète décrit en détail le trajet des monoxyles russes qui se rendaient à Constantinople en descendant le Dnepr. D'après ce texte, les Russes, ayant atteint les bouches du Dnepr, ne traversaient pas directement la mer Noire, mais préféraient continuer leur voyage vers Constantinople par les cours d'eau bulgares, qu'ils atteignaient en empruntant d'abord le Dnestr, puis l'une des branches du Danube, que Constantin Porphyrogénète appelle ὁ Σελινός, de là ils gagnaient Constanza, puis Varna, puis Mesembria, où s'achevait leur voyage. Selon Constantin Porphyrogénète c'est donc seulement à Mesembria qu'ils prenaient la mer pour entrer dans le Bosphore. Faut-il en déduire que les Russes ne faisaient jamais la traversée de la mer Noire à partir des bouches du Dnepr ? Il est probable qu'ils l'évitaient lorsqu'ils transportaient des marchandises, car leurs embarcations, telles que les a décrites Constantin Porphyrogénète, étaient fragiles. Mais plusieurs auteurs arabes, comme Ibn-Khordadbeh et Macudi, de même que les récits byzantins de l'expédition d'Igor contre Constantinople en 941, laissent entendre que les Russes naviguaient aussi en mer Noire. Toutefois il est probable qu'ils ne s'éloignaient pas des côtes. L'importance accordée, dans le traité, à l'équipement des bateaux russes à leur départ de Constantinople, montre assez que les négociants russes n'empruntaient que la voie fluviale et maritime, ce qui indique bien que le commerce russo-byzantin était limité aux régions et aux villes tributaires de la voie du Dnepr.

limitent leur entrée dans la ville à cinquante hommes à la fois. Certains restent longtemps pour mener à bien leurs affaires, puisque l'Empereur leur accorde de quoi vivre pendant plusieurs mois. Les conditions qui leur sont faites sont intéressantes : en plus d'une subsistance assurée, ils ont le droit de traiter toutes leurs affaires sans payer de taxes. Le droit d'entrer dans Constantinople est sans doute assez recherché, et puisqu'il est limité, il faut fixer des règles de préséance. Qui pourra le premier profiter du traité ? Le texte est clair : une hiérarchie existe entre les différentes villes réunies autour de Kiev¹³² ; la convention est signée tour à tour avec chacune ; quand les marchands de la première ont achevé leurs affaires, ceux de la deuxième, puis de la troisième, etc., profitent des avantages garantis par le traité. Un dernier fait doit être, enfin, noté : les Russes prêtent serment au nom de leurs dieux¹³³ ; ceci ne signifie pas qu'ils ignorent tout à fait le christianisme et ne contredit pas l'hypothèse d'une conversion entreprise vers 860, mais prouve que la religion nouvelle a encore peu d'adeptes et n'a pas pénétré profondément dans la région de Kiev.

En ce qui concerne Byzance, le traité donne moins d'informations nouvelles. Il n'est pas, en effet, le seul document dont nous disposons pour étudier la condition des marchands étrangers dans la capitale de l'Empire : le *Livre de l'Éparque*¹³⁴ fournit d'autres précisions, qui ne concernent pas les négociants russes en particulier, mais les marchands bulgares et généralement les marchands étrangers. « L'Éparque de la

¹³² Sur quelle base reposait cette hiérarchie ? Il est difficile de le dire pour le x^e siècle. Le texte du traité nous donne pour seule explication que dans ces villes se trouvaient les princes soumis à Oleg. Qui étaient ces princes ? Étaient-ils, comme aux xi^e et xii^e siècles, des parents du prince de Kiev, dans ce cas la hiérarchie reposerait sur le degré de filiation. Mais rien ne permet de croire qu'au x^e siècle l'institution du patrimoine, telle que nous la voyons au xi^e siècle, sous Jaroslav, existait déjà. B. D. Grekov (*Kievskaja Rus'* (*La Russie de Kiev*), Moscou-Leningrad, 1949, pp. 293-294) suppose au contraire que les princes soumis à Oleg étaient des princes locaux, que les princes de Kiev avaient peu à peu soumis. Cette hypothèse semble justifiée par les fréquentes allusions de la chronique aux conquêtes, faites par Oleg et par Igor, des tribus voisines de Kiev.

¹³³ Ce fait mérite d'être souligné, car nous verrons, dans le traité de 944, des Russes chrétiens qui prêtent serment à l'Église selon la foi chrétienne. Le même traité nous apprend qu'il y avait à Kiev une église chrétienne, Saint-Élie, ce que le chroniqueur explique en disant qu'il y avait à Kiev beaucoup de Varègues chrétiens (cf. Lihačev, *op. cit.*, I, p. 39 ; S. H. Cross, *op. cit.*, p. 77). Faut-il rattacher la présence de chrétiens à Kiev au premier essai de conversion des Russes par Byzance au ix^e siècle ? Ou faut-il penser que, dans les trente années qui séparent le traité de 911 de celui de 944, les relations suivies avec Byzance favorisèrent la pénétration en Russie d'éléments chrétiens ? Il est caractéristique que le chroniqueur précise que les chrétiens de Kiev n'étaient pas des Russes, mais des Varègues. Il n'est pas douteux que des Varègues ayant séjourné à Constantinople aient puissamment contribué à la propagation du christianisme en Russie. Cf. Stender-Petersen, *Varangica*, p. 140.

¹³⁴ Le *Livre de l'Éparque* n'est pas daté ; on admet généralement qu'il fut écrit au début du x^e siècle. La législation commerciale qui ressort des traités de 907 et de 944 confirmerait cette supposition.

ville doit choisir un *légatarios* qu'il amène à l'Empereur ; après avoir reçu la nomination de l'Empereur, le *légatarios* a pour charge de recevoir tous ceux qui arrivent avec de la marchandise, venant de l'extérieur ou de pays étrangers, et de les conduire dans Constantinople en surveillant la marchandise qu'ils ont apportée et en leur accordant le temps nécessaire à la vente de leur marchandise. Les marchands ne doivent pas rester plus de trois mois, et si certains dépassent le délai, ils seront chassés de la ville »¹³⁵. Les deux textes se complètent. L'officier évoqué par le traité est le *légatarios* dont parle le Livre de l'Éparque. Le traité ne prévoit pas de contrôle sur les marchandises, mais suppose pourtant une vérification, puisqu'on n'accorde le statut de commerçant qu'aux Russes apportant des marchandises. Les données sur la durée du séjour ne sont pas contradictoires : le traité parle de six mois, le Livre de l'Éparque de trois mois ; mais les six mois ne sont prévus, dans le traité, que pour les ambassadeurs, le délai accordé aux marchands n'étant pas précisé.

6. Le traité de 911, étude diplomatique et étude des clauses.

Le traité de 911 est différent de celui de 907, par la forme et par le contenu. C'est un document complet, transmis tel quel par le chroniqueur, et comprenant trois parties. Il débute par un préambule, dans lequel les Russes manifestent le désir de rester en paix avec Byzance et de conclure avec l'Empire des traités ratifiés par serment ; vient ensuite le dispositif, comportant treize articles, fixant les conditions du séjour des Russes à Constantinople ; une conclusion renouvelle les assurances de paix du préambule et donne, avec la date, la formule de corroboration.

Comme l'a montré N. A. Lavrovskij¹³⁶, le traité de 911 est probablement traduit du grec. Le début et la fin ont même dû rester très proches de l'original, et Lavrovskij a pu reconstituer, à partir du texte russe, plusieurs expressions grecques¹³⁷. Il est cependant difficile de

¹³⁵ *Le Livre du Préfet*, éd. Jules Nicole, Genève, 1893, chap. 20, pp. 56-57 ; *Jus Graeco-Romanum*, éd. Zepos, Athènes, 1931, t. II, p. 389.

¹³⁶ N. A. Lavrovskij, *Vizantijskie elementy v jazyke dogovorov Russkij s Grekami*, pp. 17 et suiv.

¹³⁷ Les passages traduits par Lavrovskij sont souvent contestables sous le rapport du grec byzantin ; il semble que Lavrovskij les ait traduits en grec classique. De plus il n'a pas toujours respecté l'ordre des mots et la syntaxe du texte russe. Aussi avons-nous cherché à donner une traduction en grec byzantin du préambule et de la fin du traité de 911, en remplaçant chaque mot russe par le mot grec correspondant et en conservant l'ordre des mots et leur cas du texte russe. De cet exercice est sorti un texte grec compréhensible, ce qui confirme que le traité de 911 est bien une traduction du grec :

Protocole :

Ἡμεῖς ἀπὸ τῆς φυλῆς τῶν Ῥώσ... ἀποσταλέντες παρὰ Ὁλέγκ μεγάλου ἄρχοντος Ρωσίας καὶ παρὰ πάντων τῶν ὄντων ὑπὸ τὴν χεῖρα αὐτοῦ λαμπροτάτων καὶ μεγάλων

préciser à quelle sorte d'acte nous avons affaire et de savoir si le texte fut rédigé à la chancellerie impériale. N. A. Lavrovskij pense qu'une charte impériale fut rédigée à la chancellerie ; avant d'en remettre copie aux Russes, on en aurait modifié le protocole et la conclusion ; ce document ainsi transformé serait celui que nous transmet la chronique¹³⁸. Cependant S. Mikucki relève des particularités de formulaire, qui lui paraissent étrangères à la chancellerie byzantine¹³⁹. Il suppose donc que le document de 911 est la copie d'un projet de traité, rédigé à l'instigation des Russes, c'est-à-dire dans le milieu de la délégation russe à Constantinople, par un Grec ou un Slave connaissant un peu les usages de la diplomatie byzantine privée¹⁴⁰. Le dispositif du traité aurait néanmoins été emprunté à la charte byzantine prise comme modèle. En fait, le traité ne comporte que deux allusions aux conditions dans lesquelles en fut faite la rédaction ; la première se trouve dans l'intitulé : « Exemple conforme de l'autre traité conclu

ἀρχόντων καὶ μεγάλων βοιγιάρων αὐτοῦ, πρὸς ὑμᾶς Λέοντα, Ἀλέξανδρου καὶ Κωνσταντίνου, μεγάλους ἐν Θεῷ αὐτοκράτορας καὶ βασιλεῖς Ρωμαίων, εἰς τὸ φυλάξαι καὶ δηλῶσαι τὴν πρὸ χρόνων ἀναμέσσον χριστιανῶν καὶ Ῥῶς γεγонуῖαν ἀγάπην, βουλῇ (θελήσει) καὶ προστάξει (προτροπῇ) τοῦ μεγάλου ἡμῶν ἄροντος καὶ πάντων τῶν ὑπὸ χειρὸς αὐτοῦ ὄντων Ῥῶς.

Préambule :

Ἡ ἡμετέρα λαμπρότης πλεόν τῶν ἄλλων ἐθέλουσα φυλάξαι ἐν Θεῷ καὶ δηλῶσαι (φανερῶσαι) τὴν τοι αὐτὴν ἀγάπην γεγонуῖαν ἀναμέσσον χριστιανῶν καὶ Ῥῶς πολλάκις δίκαιον ἐκρίναμεν, οὐ μόνον ἀπλῶ λόγῳ (ἀλλά) καὶ γραφῇ καὶ ὀρκῷ στερεῶ ὁμνύουσα ἐπὶ τοῖς ἐμοῖς ὀπλοῖς τὴν τοιαύτην ἀγάπην βεβαιῶσαι καὶ δηλῶσαι κατὰ τὴν πίστιν καὶ τὸν νόμον ἡμῶν.

Conclusion :

Ἵνα δὲ τὸ ἀσφαλὲς καὶ ἀδιάσειστον ᾖ μέσον ὑμῶν χριστιανῶν καὶ Ῥωσίας, τὴν γεγонуῖαν εἰρήνην πεποιήκαμεν γραφῇ Ἰωάννου (ἐν) δυσὶ χαρτοῖς· τοῦ βασιλέως ὑμῶν καὶ οἰκεία αὐτοῦ χειρὶ προκειμένων τοῦ τιμίου σταυροῦ καὶ (ἐν ὀνόματι) τῆς ἀγίας καὶ ἀδιαίρετου τριάδος τοῦ μόνου καὶ ἀληθινοῦ θεοῦ ὑμῶν πρὸς τὸ βεβαιωθῆναι καὶ ἐπιδοθῆναι τοῖς ἀποκρισαρίοις ἡμῶν.

Ἡμεῖς δὲ ὁμώσαμεν τῷ θεοστηρίκῳ καὶ θεοπροβλήτῳ βασιλεῖ ὑμῶν κατὰ νόμον καὶ ἔθος τοῦ ἡμετέρου ἔθνους, τοῦ μὴ παραβιάζειν ἡμᾶς ἢ ἕτερον τινὰ τῆς χώρας ἡμῶν τὰ θεθέντα κεφάλαια τῆς εἰρήνης καὶ ἀγάπης· τοιαύτην γραφὴν ἐπέδωκαμεν τῇ βασιλείᾳ ὑμῶν εἰς τὸ στέργειν ἀμφοτέρους ἐμμένειν τῇ τοιαύτῃ συμφωνίᾳ καὶ εἰς τὸ διαφυλάξαι καὶ δηλῶσαι τὴν μεταξύ ὑμῶν γεγонуῖαν εἰρήνην, μὴν Σεπτεμβρίῳ θ', ἰνδικτιῶνος ιε', ἐν ᾧ ἀπὸ κτίσεως κόσμου ἐξακισχilioστῷ τετρακισιοστῷ καὶ εἰκοστῷ.

¹³⁸ N. A. Lavrovskij, *op. cit.*, p. 135.

¹³⁹ S. Mikucki, « Études sur la diplomatie russe la plus ancienne : les traités byzantino-russes du x^e siècle », *Bulletin International de l'A.P.S.L.*, Supplément 7, 1953, pp. 1-23. Mikucki relève en particulier, dans le protocole, le titre des empereurs, « grands autocrates en Dieu ». Selon lui la formule de dévotion μέγας n'est jamais attachée, dans les actes impériaux, à l'adjectif ἐν θεῷ (p. 18). Dans la formule de corroboration, d'autre part, l'indication « scriptum per manus », « nous avons conclu ce traité par l'écriture de Jean... » est incompatible avec la diplomatie officielle du x^e siècle à Byzance, et n'était employée que dans certains actes ecclésiastiques et privés. Enfin, selon Mikucki, la mention du jour de la conclusion du traité, le 2 septembre, dans la formule de date, est étrangère à la diplomatie impériale et n'apparaît que dans les actes privés (p. 19).

¹⁴⁰ S. Mikucki, *op. cit.*, pp. 22-23.

sous les empereurs Léon et Alexandre » ; la seconde apparaît dans la formule de corroboration, qui mentionne que le traité fut rédigé sur deux chartes, l'une signée par l'Empereur et ratifiée par son serment, l'autre ratifiée par le serment des Russes. Il est donc permis de penser qu'il y eut échange des actes, celui de l'Empereur allant aux Russes, et le texte des engagements russes restant aux mains de l'Empereur. La chronique reproduit le deuxième document, car la signature de l'Empereur ou des Empereurs n'y figure pas. Les Russes avaient vraisemblablement rapporté de Byzance une copie de leurs engagements, ce qui expliquerait la formule de l'intitulé : « Exemplaire conforme de l'autre traité... » Nous sommes donc en présence de la charte rédigée par Oleg et remise aux empereurs byzantins.

Comment fut rédigée cette charte ? Nous ne pouvons faire que des suppositions. Si l'on se reporte au texte, et surtout à sa traduction grecque, on distingue plusieurs parties d'origines différentes :

1^o Un protocole où sont présentés, comme il convient, les ambassadeurs russes agissant au nom de leur prince, et où sont mentionnés les trois empereurs : Léon, Alexandre et Constantin, auxquels l'acte devait être remis. Ce protocole est probablement d'origine constantinopolitaine.

2^o Un préambule et un dispositif d'origine russe, où Oleg prend la parole. Cette partie russe va jusqu'au serment de la formule finale.

3^o La formule finale à partir du serment des Russes, et la date, qui semblent être de nouveau d'origine constantinopolitaine.

Il est important de remarquer que, dans l'intitulé du traité, seuls les empereurs Léon et Alexandre sont mentionnés, alors que le protocole mentionne Léon, Alexandre et Constantin. Ceci nous permet de croire que les pourparlers furent engagés alors que Constantin ne régnait pas encore, et que la charte fut partiellement établie avant d'être validée, à Constantinople, par Léon, Alexandre et Constantin. Nous nous trouverions ainsi devant un document qui n'aurait pas été composé, comme le pensait Lavrovskij, à partir d'une charte impériale à laquelle on aurait ajouté un préambule à l'intention des Russes, mais qui serait, au contraire, composée par les Russes, et à laquelle on aurait ajouté, au moment de sa remise aux empereurs, un protocole et une formule finale conformes aux usages diplomatiques byzantins.

Les Russes rédigèrent cette charte en grec, peut-être par l'entremise de ce Jean, qui est mentionné dans la formule de conclusion, et qui devait être grec ; ce qui expliquerait, du moins, le style recherché du préambule.

D'autre part, ils durent s'inspirer, dans le dispositif où sont énumérés leurs engagements, d'un document byzantin où ces clauses étaient stipulées ; ce document lui-même avait pu être rédigé par

l'ambassade byzantine qui avait mené les pourparlers avec Oleg¹⁴¹. On peut également penser que ces clauses furent dictées aux Russes par les Byzantins, soit au cours d'une ambassade byzantine en Russie, soit à Constantinople même, lorsque l'ambassade russe s'y trouvait. Ainsi s'expliquerait que les clauses du traité de 911 soient incontestablement d'inspiration byzantine.

Soulignons, pour finir, que ce document, bien que d'origine russe, nous paraît être un document officiel, car il porte, dans son protocole et sa formule finale, les signes de sa validation à Byzance. La formule de date, dont l'exactitude a été par erreur contestée¹⁴², est parfaitement juste¹⁴³. Cette précision lève les derniers doutes qui pourraient subsister sur l'authenticité du document.

Analyses des clauses.

Le traité de 907 fixait les conditions dans lesquelles les Russes pourraient pratiquer le commerce à Byzance et jouir de certains privilèges. Le traité de 911 ne représente que les engagements des Russes vis-à-vis de Byzance : promesse, exprimée dans le préambule et la conclusion, de rester en paix avec l'Empire ; promesse de se soumettre, durant les séjours à Constantinople, aux règles imposées par Byzance. Ce texte a donc un intérêt moins grand que celui de 907 ; s'il précise certains aspects de la législation byzantine, il apporte peu d'éléments concrets en ce qui concerne les relations effectives de Byzance avec les Russes, et l'on ne peut savoir quelle en fut la portée réelle. Une réglementation a été établie pour les Russes présents à Constantinople. Selon quels principes l'a-t-on élaborée ? Les Byzantins avaient-ils tenu compte des coutumes des Russes, voire de leur « droit », en préparant le traité ? Peut-être se sont-ils efforcés d'imposer aux Russes, moins évolués qu'eux, des règles simples. Mais les historiens russes qui ont cru trouver, dans les articles de 911, des traces d'un « droit » russe très ancien, ont sûrement exagéré la part prise par les Russes dans l'établissement du

¹⁴¹ Ces clauses sont à rapprocher du traité de 907, qui devait être un accord préliminaire au traité de 911, du côté byzantin. Le document de 907 aurait été un projet de traité, présenté aux Russes par les Byzantins ; les Byzantins y octroyaient aux Russes certains privilèges commerciaux, en même temps qu'ils énonçaient une série de clauses que les Russes devaient s'engager à respecter. Dans la charte envoyée aux empereurs byzantins par Oleg, pour ratifier cet accord, seules les clauses engageant les Russes furent reproduites.

¹⁴² F. Dölger, *R.K.O.R.*, 556, prétend à tort que l'année du monde et l'indiction ne correspondent pas.

¹⁴³ L'année indictionnelle coïncide bien avec l'année du monde. La mention des empereurs Léon, Alexandre et Constantin, prouve également que la date n'est pas erronée : ces empereurs ne régnèrent ensemble que du 9 juin 911 au 12 mai 912, c'est-à-dire durant un peu moins d'un an.

traité. Ewers¹⁴⁴ est allé jusqu'à chercher dans ce texte la mention la plus ancienne de la coutume russe de la « Vira », c'est-à-dire du Vergeld. Cela n'est pas acceptable. Comment les Byzantins auraient-ils admis, pour régler des conflits entre eux et les Russes, l'application d'un règlement moins évolué que celui qu'ils suivaient d'ordinaire ? Comment auraient-ils exposé leurs concitoyens à subir le droit de vengeance des Russes ? Parler d'un droit russe au début du x^e siècle est, au reste, exagéré¹⁴⁵ : le traité évoque, dans l'article 3, la « loi russe », mais le terme « loi » doit être pris au sens de coutume. Il est vraisemblable que certaines peines aient été fixées selon la « loi » russe, lorsque celle-ci se montrait plus indulgente que la législation byzantine (ainsi en va-t-il pour l'amende en cas de coups et blessures) ; mais il n'y a pas pour autant compromis entre « législation russe » et législation byzantine. Comme les articles de droit privé ne concernent que les relations personnelles entre Russes et Byzantins, il est normal que le règlement soit conforme aux lois byzantines. Le traité ne fait aucune allusion aux rapports des Russes entre eux, les Grecs préférant sans doute laisser leurs hôtes régler ces questions à leur gré. Rien ne confirme le point de vue de Ewers, selon lequel la législation de 911 aurait été valable aussi bien en Russie que dans l'Empire, car le rédacteur du traité n'envisage pas que les Grecs puissent aller en Russie et qu'ils y bénéficient d'une protection spéciale. Lorsque l'article 10 prévoit le cas de la fuite d'un esclave appartenant aux Russes, il est évident que la plainte est portée à Constantinople et que les recherches sont effectuées dans la ville. Sergeevič suppose que le mot « Russie » désigne, dans cet article, les Russes séjournant à Constantinople¹⁴⁶. Il est bien évident que l'action de la loi byzantine ne pouvait s'étendre jusqu'en Russie même. En dehors des articles concernant la protection des épaves et le rachat des prisonniers, le traité ne s'applique qu'aux Russes venus faire un séjour à Constantinople.

Le dispositif du traité de 911 comporte treize articles, dont l'avant-dernier n'est connu que par sa rubrique. Pour la plupart ces articles relèvent du droit privé. Cependant l'article 6, concernant les navires

¹⁴⁴ I. Ewers, *Das älteste Recht der Russen in seiner geschichtlichen Entwicklung dargestellt*, 1826. La même thèse a été soutenue par D. M. Mejčik, « Sistema prestuplenij i nakazanij po dogovorom Olega o Igorja i Pravda Jaroslava » (Le système des délits et des peines d'après les traités d'Oleg et d'Igor et la *Pravda* de Jaroslav), *Juridičeskij Vestnik*, n° 1, 2-3, 1875 ; du même, « Russko-Vizantijskie dogovory » (Les traités russo-byzantins), *Ž.M.N.P.*, t. II, 1916, pp. 57-74.

¹⁴⁵ La première rédaction connue du Droit russe est celle de la *Pravda* dite de Jaroslav, mais qui en fait doit être attribuée aux fils de Jaroslav. Cette rédaction n'est donc pas antérieure à la fin du xii^e siècle.

¹⁴⁶ V. I. Sergeevič, « Grečeskoe i russkoe pravo v dogovorah s Grekami X-go veka » (Le droit grec et russe dans les traités avec les Grecs du x^e siècle), *Ž.M.N.P.*, 219, 1882, I, pp. 82 et suiv. Notons qu'en vieux-russe le mot : *Rus'* désigne aussi bien le peuple russe que la terre russe.

naufragés, les articles 7 et 9, relatifs au rachat des prisonniers, et l'article 8, qui traite de l'engagement des Russes dans l'armée impériale, peuvent être considérés comme des clauses de « droit international ».

L'article 1 intéresse la procédure. Il a été différemment interprété, car sa rédaction, ou plus probablement sa traduction maladroite en russe, en rend le sens ambigu. On peut comprendre avec Lavrovskij¹⁴⁷ qu'il faut, pour entamer la procédure, être en présence de preuves manifestes du délit, ou bien, avec Sergeevič¹⁴⁸, qu'il existe deux sortes de preuves, les preuves évidentes et, à défaut de celles-ci, la preuve par serment. Entre ces deux interprétations, il est difficile de choisir, étant donné l'obscurité de la phrase ; la seconde semble toutefois plus proche du texte. De toute façon, le sens général de cet article est qu'à défaut de preuves matérielles, le serment des parties est exigé pour entamer la procédure ; cela n'a rien d'original, et reste conforme à l'esprit de la législation byzantine¹⁴⁹.

L'article 2 détermine les peines encourues par un meurtrier ; cet article était surtout favorable aux Byzantins, comme le remarque Sergeevič¹⁵⁰, car il était plus facile à un Grec de fuir après avoir commis un crime, qu'à un Russe résidant à Saint-Mammas. Si le coupable était Grec, les Russes n'avaient pas le moyen de contrôler dans quelle mesure on partageait réellement sa fortune. Notons que l'idée d'infliger la peine de mort pour un meurtre est byzantine, et ne correspond pas à l'esprit du droit russe, comme certains l'ont prétendu¹⁵¹.

¹⁴⁷ N. A. Lavrovskij, *Vizantijskie elementy v jazyke dogovorov Russkikh s Grekami*, p. 123.

¹⁴⁸ V. I. Sergeevič, *art. cit.*, pp. 111-112.

¹⁴⁹ Dans ses *Novelles*, reprenant l'article de l'Ekloga (J. et P. Zepos, *Jus Graeco-romanum*, II, p. 47), Léon VI écrit : « Cette loi paraît digne d'être ressuscitée, qui ordonne à celui qui impose à un autre l'obligation de prêter serment, de jurer préalablement qu'il n'exige le serment ni par malice ni par esprit de fraude, mais par le dessein de faire confirmer des faits dont l'ambiguïté fait hésiter le raisonnement » (*Les Novelles de Léon VI le Sage*, éd. P. Noailles et A. Dain, Paris, 1947, pp. 326-329, nouvelle 49).

¹⁵⁰ V. I. Sergeevič, *art. cit.*, pp. 97-98.

¹⁵¹ Comme le remarque Sergeevič, l'article concernant le meurtre, dans la *Pravda* de Jaroslav, prévoit que ce délit doit être frappé d'amende si aucun proche de la victime ne tue le meurtrier. Cette amende était d'ailleurs moins forte que celle qui était imposée pour le vol d'un cheval. (Cf. *Pravda Russkaja* (*Le droit russe*), éd. B. D. Grekov, Moscou-Leningrad, 1940, p. 79, art. I.) Les historiens russes ont cru trouver des traces de la coutume de la « Vira » dans l'expression : « Qu'il meure à l'endroit même où il a commis le crime », car l'article 21 de la *Pravda* de Jaroslav (cf. *Pravda Russkaja*, p. 80), concernant le flagrant délit de vol, édicte qu'il faut tuer le voleur sur place. Cependant, dans le traité de 911, comme dans celui de 944, l'expression « qu'il meure » ou « qu'il soit tué » ne signifie nullement que les victimes d'un délit (ou leurs proches) aient le droit de se faire justice elles-mêmes, mais s'entend de la condamnation à mort par le tribunal.

Les stipulations de l'article 3, relatives aux coups et blessures, n'apportent pas de détails importants en dehors de leur référence à la « loi russe ». Remarquons cependant que dans la rédaction la plus ancienne du droit russe, qui date de la fin du XII^e siècle, le délit de coups et blessures est en effet frappé d'amende¹⁵², alors que le droit byzantin prévoit un châtimement plus sévère. L'amende était d'ailleurs très élevée, puisqu'elle pouvait conduire le coupable à la ruine.

Les articles 4 et 5 concernent le vol, et distinguent entre le vol simple et le vol à main armée. L'article 5 prévoit, dans le cas où un voleur, surpris en flagrant délit, serait tué, l'impunité pour le meurtrier qui agissait en état de légitime défense ; cette règle est conforme au droit byzantin¹⁵³. Le voleur lui-même n'est condamné qu'à une amende s'il se rend de bon gré. Une amende frappe également le délit de vol à main armée. Le montant, fixé au double ou au triple de la valeur de l'objet volé, correspond aux usages du droit byzantin¹⁵⁴. S. Sergeevič suggère cependant que dans les articles sur le vol, les Byzantins cherchèrent à stipuler les peines les plus légères, le droit byzantin prévoyant en cas de récidive des peines beaucoup plus graves que l'amende¹⁵⁵.

L'article 6, concerne l'aide réciproque que se doivent Grecs et Russes en cas de naufrage. Les termes de cette clause sont obscurs, sans doute parce que le traducteur ne sut pas rendre en russe le texte grec. Cet article, différemment interprété par les commentateurs¹⁵⁶, ne semble compréhensible que si on le divise en trois parties, comme le propose Mejčik :

1° On envisage d'abord les accidents susceptibles de se produire

¹⁵² Dans l'article 3 de la *Pravda* de Jaroslav, une amende de 12 grivny est prévue pour ce délit (cf. *Pravda Russkaja*, p. 79).

¹⁵³ « Celui qui tue un voleur qui commet son vol pendant la nuit reste impuni, parce qu'il ne pouvait sans danger pour sa propre vie l'épargner » : *Épanagaté*, chap. 40, § 4 ; Zepos, *Jus Graeco-romanum*, II, p. 360 ; et plus loin, à l'article 13 du même chapitre : « Il est permis à tous de tuer un voleur sans encourir de peine », Zepos, *Jus Graeco-romanum*, II, p. 361.

¹⁵⁴ *Épanagaté*, chap. 40, § 72, J. et P. Zepos, *Jus Graeco-romanum*, II, p. 366. « Des gens qui commettent un vol dans quelque ville que ce soit, si c'est la première fois qu'ils commettent un vol, et s'ils sont riches et libres, doivent rendre à la victime du vol l'objet volé et en plus le double de sa valeur. »

¹⁵⁵ Dans le même chapitre de l'*Épanagaté* nous lisons : « ... Si ce n'est pas la première fois qu'ils ont volé, mais s'ils l'ont fait à plusieurs reprises, qu'ils aient les mains coupées. »

¹⁵⁶ Nous avons adopté ici les interprétations de Mejčik (« Russko-Vizantijskie dogovory », *Ž.M.N.P.*, II, 1916, pp. 57-74) et de A. A. Šahmatov (« Neskol'ko zamečanj o dogovorah s Grekami Olega i Igorja » (Quelques remarques au sujet des traités avec les Grecs d'Oleg et d'Igor), *Zapiski Neofilologičeskogo Obščestva*, 8, 1914). Notons cependant que D. S. Lihačev, dans son édition du Récit des Temps passés, ne comprend pas cet article de la même manière. Pour lui, dans la seconde et la troisième partie, il s'agit du naufrage d'un bateau russe (D. S. Lihačev, *P.V.L.*, II, p. 277).

sur un bateau grec, et en particulier le cas d'un naufrage ; les Russes s'engagent à venir en aide à tout bateau grec en péril.

2^o Puis l'on prévoit le naufrage, ou les difficultés survenant à un bateau russe ; les Grecs prennent à son égard le même engagement.

3^o Enfin, dans le cas où la cargaison d'un bateau grec serait vendue à l'endroit du naufrage, les Russes s'engagent à transmettre en Grèce le produit de la vente. Dans l'hypothèse où des Russes pilleraient la cargaison d'un navire grec naufragé, ou tueraient quelqu'un de l'équipage, ils seraient passibles des peines prévues pour le vol et pour le meurtre.

Les relations entre Russes et Grecs débordent donc ici la limite du territoire byzantin. Toutefois, il n'y est question nulle part, comme on l'a prétendu, de navires grecs s'échouant en territoire russe. Cette clause stipule seulement que, quel que soit le lieu du naufrage d'un navire grec, les Russes qui se trouvent sur place doivent lui porter secours. Il est clair que ces dispositions sont dictées par Byzance, le cas de naufrage d'un bateau russe n'étant cité qu'à titre de réciprocité. Cette clause est d'ailleurs banale dans les traités de Byzance avec les pays étrangers et on en trouve plusieurs exemples dans les traités de Byzance avec les Républiques italiennes. Les pénalités prévues pour le pillage des cargaisons échouées sont classiques dans la législation byzantine¹⁵⁷. De même l'obligation de rendre au propriétaire d'un navire échoué, ou à ses héritiers, le prix de la cargaison, si elle est vendue sur les lieux du naufrage.

L'article 7 intéresse le rachat des prisonniers, et il est d'inspiration purement byzantine. On doit sans doute l'interpréter de la façon suivante. Si un Russe trouve un prisonnier grec dans quelque pays que ce soit (et de même si un Grec trouve un prisonnier russe), il doit racheter ce prisonnier et le renvoyer dans son pays. Il recevra en paiement de ce rachat le prix habituel d'un esclave. Ce prix, qui n'est pas indiqué dans l'article 7, apparaît dans l'article 9, relatif lui aussi aux prisonniers. Le cas envisagé est un peu différent du précédent. Si des Russes ont parmi leurs esclaves des prisonniers byzantins, ou au contraire si des Byzantins ont parmi leurs esclaves des prisonniers russes, ils s'engagent à les renvoyer dans leur pays d'origine moyennant 20 sous d'or, soit le prix moyen d'un esclave selon le Procheiron¹⁵⁸.

¹⁵⁷ *Procheiros Nomos*, chap. 39, § 25, Zepos, *Jus Graeco-romanum*, II, p. 218 : « Celui qui pille un navire naufragé doit rendre le triple de la valeur du vol. » La même loi est développée dans la novelle 64 de Léon VI (*Les Nouvelles de Léon VI le Sage*, éd. P. Noailles et A. Dain, pp. 234-236).

¹⁵⁸ *Procheiros Nomos*, chap. 34, § 11, Zepos, *Jus Graeco-romanum*, II, p. 200. « Le prix d'un esclave, s'il est sans profession, est de 20 nomismata, s'il a dépassé l'âge de 10 ans... » De même dans l'*Épanagaté* (chap. 40, § 27, Zepos, II, p. 361) : « Celui qui accueille un esclave fugitif doit rendre l'esclave et un autre esclave, c'est-à-dire 20 nomismata. »

L'article 8 concerne le recrutement des Russes dans l'armée byzantine. Cette clause ne fait que légaliser un état de fait ; on sait en effet que des Russes servaient dans l'armée byzantine avant la conclusion du traité de 911. L'article prévoit, semble-t-il, deux cas, soit un engagement temporaire dans l'armée byzantine pour une guerre ou une expédition militaire, soit un engagement définitif reçu même en temps de paix.

L'article 10 traite le cas où un esclave serait volé aux Russes, mais n'envisage pas l'hypothèse où un Russe prendrait un esclave à un Grec. Sans doute les Russes réclameraient-ils cette garantie afin de protéger l'une de leurs principales richesses¹⁵⁹ ; ou, plus précisément, ils demandèrent à bénéficier, pour le vol d'un esclave, des garanties assurées aux Grecs par le droit byzantin¹⁶⁰.

Deux articles concernent encore le droit privé. L'article 11 prévoit le cas de Russes séjournant à Byzance et mourant intestat. Selon Sergeevič, cet article ne s'applique qu'aux Russes installés de façon durable à Byzance, et non aux négociants ; dans ce cas la rubrique de l'article désignerait seulement les Russes travaillant au service de l'Empereur, c'est-à-dire les mercenaires. Il nous semble que cette rubrique doit être comprise de façon plus large ; elle concerne les Russes « travaillant en Grèce, chez l'Empereur », donc aussi bien des commerçants que des mercenaires¹⁶¹.

L'article 13, enfin, traite des personnes endettées qui vont à Byzance. Il concerne vraisemblablement, non pas les marchands, qui ne pouvaient longtemps séjourner à Byzance, mais les Russes établis de façon stable dans l'Empire. Les Byzantins s'engagent à renvoyer en Russie ceux de ces hommes qui auraient laissé des dettes dans leur pays. Les Russes acceptent de rendre le même service aux Grecs.

¹⁵⁹ On sait que les esclaves étaient l'une des marchandises les plus précieuses des Russes, et de celles qu'ils exportaient sur le marché de Constantinople. Outre les nombreuses mentions qu'en font les auteurs arabes, l'exportation des esclaves par les Russes est attestée par Constantin Porphyrogénète (*De Administrando Imperio*, chap. 9, l. 50, éd. Moravcsik-Jenkins, p. 60).

¹⁶⁰ Nous avons déjà cité les pénalités qui frappaient le vol d'esclaves à Byzance au x^e siècle (*Ėpanagoge*, 40, § 27, Zepos, II, p. 361).

¹⁶¹ N. A. Lavrovskij, *Vizantijskie elementy v jazyke dogovorov Russkikh s Grekami*, pp. 129-130, suppose qu'il faut voir dans le mot *rabotajuščih* le sens du grec *πραγματεύειν*, quoique *rabota* soit la traduction exacte du grec *δουλεία*. Cet article peut concerner des Russes exerçant n'importe quel service chez l'Empereur, mais il peut également s'adresser à des prisonniers russes retenus à Byzance. Lavrovskij rejetait cette dernière hypothèse ; selon lui, les prisonniers n'avaient pas le droit de tester à Byzance. Cependant une longue nouvelle de Léon VI (*Les Nouvelles de Léon VI le Sage*, éd. P. Noailles et A. Dain, nouvelle 40, pp. 156-162), autorise les captifs à faire un testament. Il n'est donc pas impossible qu'il s'agisse ici de prisonniers. Dans le traité de 944, le terme *rabotajuščih* est employé clairement pour désigner la situation des prisonniers (dans l'article 6, concernant le rachat des prisonniers).

Le récit de la chronique de Kiev semble indiquer qu'il existe, entre la conclusion du traité de 907 et celle du traité de 911, un lien direct qui est la campagne de 907. Une étude attentive nous a montré que l'on ne pouvait ajouter foi à l'histoire de cette campagne. Les documents que nous transmet la chronique n'en restent pas moins des actes authentiques. Les précisions qu'ils apportent sur le statut des Russes à Byzance et sur les règlements conformes aux lois byzantines qui leur étaient imposés, leur rédaction, leur langue, ne permettent pas de croire qu'ils résultent de l'invention d'un chroniqueur. Enfin, nous ne voyons aucune raison de douter de la date du traité de 911, et rien ne permet d'affirmer que le chroniqueur ait placé sous cette date un document plus tardif.

Existe-t-il un lien entre les deux traités ? Du point de vue diplomatique, aucun, et il semble que nous ayons affaire à deux documents indépendants. Rien ne s'oppose donc, théoriquement, à ce que le chroniqueur ait transcrit sous l'année 907 un traité antérieur ou postérieur. Néanmoins plusieurs indices permettent de croire qu'un lien existe entre les deux actes :

1^o Les deux documents sont complémentaires, celui de 907 représentant les engagements de Byzance, celui de 911 représentant ceux des Russes.

2^o Peu de temps s'est écoulé entre les deux documents, le premier ayant été conclu sous Léon et Alexandre, le second, sous Léon, Alexandre et Constantin ; en outre, les noms des ambassadeurs russes, signataires du traité de 907, sont mentionnés dans celui de 911. Il est possible que le premier document ait été transcrit sous l'année 907 pour embellir l'histoire d'Oleg, mais il se peut que sa date réelle soit assez proche de 907. Ce texte représenterait alors, comme plusieurs historiens l'ont suggéré, un accord préalable au traité de 911.

Le traité de 907 est malheureusement imprécis. Il nous donne peu de détails sur le commerce entre Byzance et les Russes ; il ne nous montre pas quelle importance avait ce trafic pour les villes groupées autour de Kiev. Il nous indique pourtant de façon certaine que les Russes étaient reçus officiellement à Byzance dès le début du x^e siècle ; il nous permet de comprendre la situation d'une colonie étrangère à Constantinople, et dans la mesure où il complète les textes byzantins, il offre un réel intérêt.

Plus complet sans doute, le traité de 911 est aussi plus décevant. Des articles relativement clairs y fixent une situation juridique, mais derrière cette réglementation, nous ne voyons pas vivre les Slaves venus s'installer à Byzance. Nous avons certes ici un utile complément à certains textes de droit grec, que nous voyons illustrés de façon concrète, mais nous n'avons pas une image nette des rapports réels

entre Byzance et les Russes. Du moins y trouvons-nous une preuve du fait que les Russes furent très tôt en contact avec une législation déjà évoluée, qui ne put manquer d'influer sur leur droit, encore primitif. Mais l'intérêt de ce document reste inférieur à celui que présentait le traité de 907.

Irène SORLIN.

Paris, juillet 1961.

(à suivre)

LISTE DES ABRÉVIATIONS
ET TRADUCTION DES TITRES DES PÉRIODIQUES SLAVES

<i>A.I.P.H.O.S.</i>	<i>Annuaire de l'Institut d'Histoire et de Philologie Orientales et Slaves.</i>
<i>B.G.A.</i>	<i>Bibliotheca geographorum araborum.</i>
<i>B.H.G.</i>	<i>Bibliotheca Hagiographica graeca.</i>
<i>Bulletin International de l'A.P.S.L.</i>	<i>Bulletin international de l'Académie polonaise des Sciences et des Lettres.</i>
<i>Byz. Zeits.</i>	<i>Byzantinische Zeitschrift</i>
<i>Istorik marksist.</i>	<i>L'Historien marxiste.</i>
<i>Izvestija O.R. Ja. Sl.</i>	<i>Izvestija otdelenija ruskogo jazyka i slovesnosti (Bulletin de la section de langue et philologie russes).</i>
<i>Jazyk i myšlenie</i>	<i>La Langue et la pensée.</i>
<i>Juridičeskij Vestnik</i>	<i>Le Messager juridique.</i>
<i>M.G.H.</i>	<i>Monumenta Germaniae historica.</i>
<i>P.G.</i>	<i>Patrologia Graeca.</i>
<i>P.V.L.</i>	<i>Povest' vremennyh let (Récit des Temps passés), éd. D. S. Lihačev, Moscou-Leningrad, 1952, 1-2.</i>
<i>Prilozy za kniževnost, jezik, istoriju i folklor.</i>	<i>Contributions à la littérature, la langue, l'histoire et le folklore.</i>
<i>R.C.C.R.</i>	<i>Recueil complet des chroniques russes (Polnoe sobranie russkikh letopisej).</i>
<i>R.K.O.R.</i>	<i>F. Dölger, Regesten der Kaiserurkunden des oströmischen Reiches, Munich-Berlin, 1924.</i>
<i>Trudy O.D.R.L.</i>	<i>Trudy otdela drevnerusskoj literatury (Travaux de la section de littérature russe ancienne).</i>
<i>Trudy S.A.R.A.N.</i>	<i>Trudy sekcii arheologii russkoj Akademii Nauk (Travaux de la section d'archéologie de l'Académie russe des Sciences).</i>
<i>Učenyje zapiski Leningradskogo universiteta, otdel istorii.</i>	<i>Mémoires de l'Université de Leningrad, section d'histoire.</i>
<i>Viz. Vrem.</i>	<i>Vizantijskij Vremennik, anciennement Byzantina Xronika.</i>
<i>Zapiski addzelu gumanitarnyh nauk, Praci arheologičnaj komisii.</i>	<i>Mémoires de la section des sciences humaines, travaux de la commission d'archéologie.</i>
<i>Zapiski Neofilologičeskago obščestva.</i>	<i>Mémoires de la nouvelle société d'archéologie.</i>
<i>Ž.M.N.P.</i>	<i>Žurnal Ministerstva Narodnago Prosvěštenija (Revue du Ministère de l'Instruction Publique).</i>

NOTES ET IMPRESSIONS DE P. I. JAKUŠKIN SUR LA RÉFORME DE 1861

En attendant la parution d'un Recueil de textes sur la Réforme de 1861 que prépare le Professeur Portal, il nous a paru intéressant pour marquer le centenaire de celle-ci de publier quelques extraits des Carnets de l'ethnographe Jakuškin sur le climat de la Réforme dans le milieu paysan. Cette œuvre — dont le Velik Bog zemli Russkoj est devenu un morceau classique d'anthologie littéraire — n'a peut-être pas encore suffisamment retenu l'attention de l'historien.

Il y a un siècle environ, au printemps 1858, apparaissait sur la scène littéraire de Saint-Petersbourg un personnage curieux. Vêtu à demi en paysan, portant une barbe, des lunettes, le visage marqué par la maladie, Pavel Ivanovič Jakuškin offrait un aspect physique déconcertant. Son comportement qu'inspirait un grand mépris des considérations matérielles et des conventions sociales, n'était pas motivé par un désir de se singulariser, mais par une façon d'être parfaitement naturelle. Sans la tenue qui lui était familière, Jakuškin n'aurait pas été lui-même, elle correspondait à « sa tournure d'esprit, à son caractère, comme à ses habitudes, à ses penchants, à son mode de vie et n'avait rien d'un déguisement slavophile »¹.

Depuis une dizaine d'années il effectuait des recherches folkloriques et il était venu à Saint-Petersbourg afin de faire éditer, après la mort de Pêtr Vasil'evič Kireevskij en 1856, des chansons qu'il avait recueillies pour le compte de ce dernier. La venue de Jakuškin à Saint-Petersbourg, où son activité était moins connue qu'à Moscou, eut une influence décisive sur sa carrière d'écrivain ; elle en marque le point de départ. Par l'originalité de son mode de vie, la nouveauté de ses préoccupations, — une quête patiente aux sources de la tradition populaire —, il devait, pendant quelques années, étonner, intéresser, une société en plein essor intellectuel qui sollicitait de lui des comptes rendus de voyage, des impressions, des récits.

Car la société des années 1860 éprouve un besoin de réforme, un désir de progrès et de renouveau². Le principe de l'abolition du servage, qui sera décrétée le 19 février 1861, s'impose à tous, mais ses modalités et ses perspectives sont

¹ *Sočinenija P. I. Jakuškina, s portretom avtora, ego biografiej S. V. Maksimova i tovarišeskim i o nëm vospominanijami : P. D. Bobokrina, P. I. Vejnb erga, I. F. Gorbunova, A. F. Ivanovna, N. S. Kuročkina, N. A. Lejkina, N. S. Leskova, D. D. Minaeva, V. N. Nikitina, V. O. Portugalova i S. I. Turbina*, Saint-Petersburg, Izdanie Vl. Mihneviča, 1881, p. xxxv.

² H. Granjard, « Du romantisme politique : slavophiles et populistes », *Revue des Études Slaves*, t. 34, fasc. 1-4, 1957, pp. 73-80.

âprement débattues. Le paysan qui est au centre de ce gigantesque problème demeure, pour la plupart, une énigme. Si les récits de Turguenev, parus entre 1847 et 1851 dans le *Souremennik*, ont mis en scène, avec réalisme et pour la première fois, le paysan, l'intelligentsia russe a, cependant, une connaissance encore assez confuse de la vie rurale : on idéalise, on compose le peuple des campagnes, ou on le considère avec une perplexité interrogative. Il est logique, dans ces conditions, que la personnalité et l'œuvre de Jakuškin qui est réputé connaître le paysan pour l'avoir observé pendant des années, — on le montrait du doigt dans les rues de Saint-Petersbourg comme l'homme qui avait parcouru à pied toute la Russie —, ait suscité un vif intérêt. L'arrestation, dont il fut victime à Pskov, en 1859, lors d'un de ses voyages, à la suite d'une vérification d'identité, et qui coûta à l'écrivain quelques journées de prison, émut l'opinion par son caractère arbitraire et défraya bruyamment la chronique. Toutefois, l'odyssée de Pskov qui, dit-on, nourrit pendant une année le libéralisme du *Russkij Vestnik*, première manière, fut assez vite oubliée. La popularité de Jakuškin semble avoir été éphémère. Son œuvre aujourd'hui négligée³ nous offre cependant sur le climat de la Réforme de 1861 des documents exceptionnels, parce que puisés au contact même des réactions paysannes. Mais, avant d'en analyser le contenu, il a paru utile de préciser la méthode qui a permis à Jakuškin d'approcher le milieu paysan : son originalité est bien à l'image d'une personnalité aussi surprenante qu'attachante.

* * *

Né en 1820, Pavel Ivanovič Jakuškin est issu d'une famille noble, aisée, de l'uezd de Maloarhangelsk dans le gouvernement d'Orel⁴. Après la mort de son père, qui avait quitté l'armée pour gérer ses biens, sa mère, d'origine paysanne, parvint à conserver intact le patrimoine familial et à assurer l'éducation des six fils dont elle avait la charge. On lui attribue un certain rôle dans l'orientation de son fils, Pavel Ivanovič. N. S. Kuročkin note dans ses souvenirs, « *l'influence de sa mère et la goutte de sang qu'il avait en commun avec le peuple ont vraisemblablement fait que le petit aristocrate Jakuškin, lorsqu'il eut accompli tout ce qui est ordinairement reçu pour les enfants bien nés de la noblesse, s'est révélé, tout à coup et de façon inattendue, un ardent partisan du peuple, en cette qualité, il a mené une vie nomade de bohémien à la recherche de la chanson russe et en la chantant, il était convaincu qu'il vivait pleinement son existence et remplissait, honnêtement et consciencieusement, sa mission terrestre* »⁵.

En 1840, Pavel Ivanovič entra à la Faculté de Mathématiques de l'Université de Moscou. A la fin de ses études il fit la rencontre de Mihajl Petrovič Pogodin et de Pëtr Vasilevič Kireevskij, auquel il adressa successivement trois chansons recueillies par ses soins ; Jakuškin fit remarquer son talent et les contacts établis à cette époque détermineront l'orientation future de son activité. Pogodin, rédacteur du *Moskvitianin*, cherchait à rassembler, en s'assurant le concours d'un assez grand nombre de collaborateurs, les vestiges de la création artistique

³ La seule étude parue depuis l'ouvrage de 1882 (*op. cit.*) est celle de V. Bazanov, « Pavel Ivanovič Jakuškin », Izdatel'stvo « Orlovskaja Pravda », Orel, 1950 ; nous n'avons pu consulter cette étude, mais seulement l'analyse et la critique qui en ont été faites dans un article de L. Zemljanova, publié dans *Sovetskaja Etnografija*, 1951, n° 3, pp. 204-207.

⁴ Le décabriste Ivan Dmitrievič Jakuškin était un parent éloigné du père de Pavel Ivanovič et on honorait pieusement sa mémoire dans la famille, cf. *Sočinenija...*, *op. cit.*, p. xxxv.

⁵ *Sočinenija...*, *op. cit.*, p. xxxv.

populaire et des mœurs paysannes ; il publiait volontiers dans sa revue les matériaux réunis⁶. Après une carrière pédagogique assez brève, en raison de l'intérêt limité qu'il lui portait et plus encore d'une liberté de propos, de manières, qui l'ont beaucoup desservi, Pavel Ivanovič prit sa retraite et se consacra, sous la direction de Pogodin, à des recherches folkloriques, dans les régions centrales et du nord-ouest de la Russie.

Pendant les premières années de sa vie itinérante, entre ses expéditions, Pavel Ivanovič, très attaché à sa famille, à son pays d'origine qu'il connaissait bien, se reposait dans le domaine de sa mère, fréquentait le milieu cultivé d'Orel où se discutait, se commentait, la réforme imminente. Un riche propriétaire voisin, Mihajl Aleksandrovič Stahovič, qui était lui-même très dévoué aux intérêts des paysans, comprenait la vie rurale et l'observait attentivement, fut, dit-on, un ami très proche et de bon conseil pour Pavel Ivanovič. Sa disparition brutale, — il mourut assassiné —, a privé Jakuškin d'un grand soutien moral et intellectuel.

Deux de ses frères ont également joué, auprès de lui, un rôle important. Viktor Ivanovič, plus jeune de dix ans, qui avait embrassé la carrière médicale, introduisit son frère dans les milieux littéraires de Saint-Petersbourg où il comptait beaucoup d'amis. Grâce à lui, Pavel Ivanovič fit la connaissance de S. V. Maksimov, — qui a également étudié les mœurs paysannes —, de N. S. Leskov, camarade de classe de Viktor au lycée d'Orel, du chirurgien et poète N. S. Kuročkin. Son frère Nikolaj Ivanovič, nommé « arbitre de paix » (*mirovoj posrednik*) après la Réforme de 1861, lui fournit des observations précieuses qui ont été reprises dans le récit *Velik Bog zemli Russkoj*.

Le contact des milieux de Saint-Petersbourg, l'influence du *Sovremennik*, élargissent l'horizon intellectuel de Jakuškin. Ses notes de voyage entre 1858 et 1865 s'enrichissent de matériaux très divers qui dépassent le niveau de la simple collection d'éléments folkloriques.

En 1865, à Nižnij-Novgorod où il se trouvait à l'occasion de la foire de Saint-Macaire⁷, la franchise de Jakuškin, la désinvolture de son comportement, le firent placer sous la surveillance constante de la police ; à la suite de quoi, il fut d'abord conduit à Orel, puis exilé dans le gouvernement d'Astrahan. Cet incident mineur ne fut certainement pas, pense-t-on⁸, la seule cause des mesures prises à l'égard de Jakuškin, certains faits et gestes d'inspiration plus révolutionnaire ayant pu provoquer la méfiance des autorités.

Dans le gouvernement d'Astrahan, où les conditions de vie étaient très pénibles, Pavel Ivanovič poursuivit une certaine activité, comme en témoignent les notes de voyage écrites en 1868 et 1869. Épuisé physiquement, il mourut, dans le plus grand dénuement, assisté par quelques amis, à Samara, en 1872, laissant une œuvre disparate, faite de transcriptions de chansons populaires, de récits, de notes de voyage⁹.

⁶ M. K. Azadovskij, *Istorija russkoj fol'kloristiki*, Učpedgiz Ministerstva Prosvěščenija R.S.F.S.R., 1958, pp. 405-406.

⁷ Il est intéressant de constater qu'à cette époque, la foire de Nižnij-Novgorod avait conservé le nom de son lieu d'origine, cette foire s'étant tenue jusqu'en 1816 dans la ville voisine de Makareev (Saint-Macaire).

⁸ L. Zemljanova, « V. Bazanov, Pavel Ivanovič Jakuškin », *Sovetskaja Etnografija*, 1951, n° 3, p. 206.

⁹ Les notes de voyages comprennent :

— *Putevye pis'ma iz Novgorodskoj gubernii* (nov. 1858-janv. 1859), parues en 1859, dans *Russkaja Beseda*.

— *Putevye pis'ma iz Pskovskoj gubernii* (août 1859), parues en 1859, dans *Russkaja Beseda*.

(Suite de la note 9 page suivante.)

Mais cette œuvre est attachante parce que fortement marquée par le trait dominant du caractère de Jakuškin : une grande bonté naturelle. Cette bonté instinctive, sans doute aussi passive, lui permet d'emblée d'entrer en contact direct et fraternel avec les milieux les plus divers, pour les observer sans préjugés et avec sympathie. Ses récits sont d'une parfaite authenticité et d'une grande objectivité, parce que, comme le note Leskov, « *cet homme qui avait si peu de sens pratique pour lui-même (était) parvenu à résoudre avec une telle aisance le problème délicat des rapports avec autrui* »¹⁰.

En revanche, il ne se soumettait pas facilement à une discipline de travail. La manière dont il a composé le manuscrit de son meilleur récit, dans l'arrière-boutique d'un libraire, sur des bouts de papier trouvés au hasard, et dont il l'a livré, inachevé et sans titre, à la rédaction du *Sovremennik*, en est le meilleur exemple. Jakuškin voulait appeler son œuvre *Volja*, puis *Osvoboždenie*, c'est finalement, croit-on, Nekrasov, qui, ayant fort apprécié la valeur de ce récit, lui trouva le titre de *Velik Bog zemli Russkoj* (*Grand est le Dieu de la Terre Russe*).

Jakuškin déplorait la difficulté qu'il éprouvait à présenter son expérience : « *Je regrette vivement de ne pas savoir composer un tableau, ayant tout sous la main, et le thème et les couleurs, la seule chose qui me manque c'est la manière de grouper dans un tableau tout ce que j'ai eu sous la main* »¹¹. Le courage lui faisait défaut pour élaborer les nombreux matériaux rassemblés au cours de ses déplacements ; il avouait, en 1861, à D. D. Minaev, « *j'ai beaucoup de notes, il ne me reste qu'à m'asseoir et à écrire, il y a un seul malheur, je ne peux pas écrire, la plume glisse toute seule de mes mains* ». C'est pourquoi, malgré sa curiosité d'esprit, Jakuškin a manqué de la persévérance et de l'ambition nécessaires pour dépasser le niveau de la simple relation de voyage.

Ces faiblesses de l'œuvre écrite s'expliquent par l'incapacité de l'auteur à se départir de l'âme d'un « wanderer », d'un *strannik*. La recherche folklorique était

— *Putevye pis'ma iz Ustjužskogo uezda* (juil.-août 1860), parues en 1860, dans *Severnaja Pčela*.

— *Putevye pis'ma iz Orlovskoj gubernii* (mars-août 1861), parues en 1861, dans *Sovremennik* et *Illjustracija*.

— *Putevye pis'ma iz Černigovskoj gubernii* (juil. 1861), parues en 1861, dans *Osnova*.

— *Putevye pis'ma iz Kurskoj gubernii* (août 1861), parues en 1861, dans *Illjustracija*.

— *Putevye pis'ma iz Astrahanskoj gubernii* (1868-1869), parues en 1868 et 1870, dans *Otečestvennye Zapiski*.

Pour les références ultérieures on utilisera l'abréviation suivante : *P.p. Nov., Psk., Ust., Orl., Čer., Kur., Astr. gub.* Les récits comprennent :

— *Velik Bog zemli Russkoj*, paru en 1863, dans *Sovremennik*.

— *Bunt na Rusi*, première partie parue en 1866, dans *Sovremennik*, seconde partie, en 1880, dans *Novoe Vremja*.

— *Čisti zuby, a to mužikom nazovut*, paru, en 1868, dans *Otečestvennye Zapiski*.

— *Nebyval'sčina*, paru, en 1864 et 1865, dans *Sovremennik* et *Iskra*.

— *Prežnjaja Rekručina i soldatskaja žizn'*, paru, en 1864, dans *Pribavlenija k Russkomu Invalidu*.

— *Mužickij god*, paru dans le recueil *Byvaloe i Nebyval'sčina*, édité par *Iskra*, en 1864-1865.

— *Iz razskazov o Krymskoj vojne*, paru, en 1864, dans *Sovremennik*.

On abrégera également, dans les références suivantes, le titre des récits, après les avoir mentionnés une fois.

¹⁰ *Sočinenija...*, op. cit., p. xxxvii.

¹¹ *Nebyval'sčina*, *Sočinenija...*, op. cit., p. 108.

pour lui autant un prétexte qu'un objet pour des pérégrinations sans fin, de sorte que l'on a quelque peine à séparer ces deux aspects de Jakuškin : l'ethnographie et le *strannik*.

Il se déplaçait généralement à pied ; c'était, selon lui, la manière de circuler la mieux appropriée à l'objet de ses investigations. La route était le lieu de rencontre des gens les plus divers. Mais ce sont les paysans surtout qui l'attirent et qu'il interroge, en marchant ou à l'arrêt dans quelque auberge.

Lors de ses premières expéditions, il partait comme un colporteur emportant une boîte de pacotille, qu'il échangeait auprès des paysannes contre des chansons, des récits. Il s'installait dans un village, chez des paysans, et de là rayonnait aux alentours¹². Sans domicile — *sa maison est partout* —, redoutant la solitude, il recourait à l'hospitalité des paysans ou de ses amis, mais avec une discrétion qui parfois semblait même excessive. Les années passant, son personnage évoque de plus en plus la figure du *strannik*, auquel il s'identifie lui-même à maintes reprises, et notamment dans le passage suivant : « *Personne n'a vu autant de choses que notre frère le strannik : que ne voit-il, que n'entend-il ? Et toutes les impressions sont nouvelles, toutes les rencontres inattendues. Voilà pourquoi il y a en Russie tant de voyageurs, ou, comme les appelle le peuple, de « strannik ». Une grande partie, même une très grande partie des strannik-pèlerins vont de monastère en monastère, d'église en église, arguant seulement du souci de sauver leur âme, alors qu'en réalité c'est le changement d'impressions qui les séduit... Si bon soit-il de vivre chez soi, on veut cependant toujours changer de lieu ; tout simplement on ne tient pas en place. L'homme simple explique son désir de « pérégriner » par sa volonté de « prendre de la peine pour Dieu » et par ses efforts pour le bien de son âme, tandis que les strannik avec quelques prétentions à la culture, dissimulent leur vagabondage sous le couvert de l'intérêt scientifique »¹³.*

À la figure du *strannik*, Jakuškin devait une large hospitalité dans le milieu paysan ; il était l'objet de traitements de faveur et d'attentions d'autant plus touchantes qu'elles étaient le fait d'êtres fort déshérités. Ceci présentait de grands avantages pour un voyageur aussi limité dans ses ressources que l'était Jakuškin ; il demandait peu de choses aux instigateurs de ses recherches et, d'ailleurs fort dépensier, il préférait confier à des amis ou à des tenanciers d'auberge les quelques disponibilités en sa possession de temps à autre.

Le détachement complet de Jakuškin à l'égard des biens matériels est un trait frappant de son caractère. Contraint d'acheter une paire de chaussures ou de lunettes, il cherchait à se procurer, par sa plume, la somme indispensable à l'achat. Il n'empruntait que des sommes modiques à ses amis, souvent un rouble, jamais plus de cinq et il payait scrupuleusement ses dettes.

La voie choisie était aussi jalonnée d'obstacles. Les rapports avec « l'autorité » en témoignent. Cette vie errante était suspecte pour elle, d'autant plus que Jakuškin avait voulu s'habiller comme les paysans pour pouvoir partager leur existence. « *Pourquoi voyagez-vous ?... Il ne fait pas de commerce, dit le chef de police de district, il distribue sa marchandise, c'est sûrement quelqu'un de nuisible* »¹⁴. L'alternative où se trouvait placé Jakuškin devait de toute façon lui valoir des ennuis : « *Soyez habillé à l'européenne, vous serez suspect au peuple, soyez habillé à la russe, vous excitez la méfiance de la police* »¹⁵.

Par attachement à l'objet de ses travaux, il avait adopté le mode de vie qui

¹² « Selon la méthode que j'adoptais alors, je m'arrêtais dans une izba de campagne, et de là je faisais mes excursions », *Nebyval'sčina, Sočinenija...*, *op. cit.*, p. 99.

¹³ *Nebyval'sčina, Sočinenija...*, *op. cit.*, p. 90.

¹⁴ *Nebyval'sčina, Sočinenija...*, *op. cit.*, p. 97.

¹⁵ *Sočinenija...*, *op. cit.*, p. xcvi.

lui permettait de mieux connaître le peuple. Ceci explique que, malgré l'absence de rigueur dans la composition, son œuvre conserve une profonde unité, une unité de sympathie, autour d'un thème central : le paysan.

* * *

Le monde paysan attend alors avec une grande espérance et aussi une certaine anxiété les changements imminents. Jakuškin nous reconstitue dans son récit *Velik Bog zemli Russkoj* le climat psycho-sociologique qui régnait dans les campagnes à l'époque de la Réforme¹⁶.

Deux ans après l'accession du tsar Alexandre II au trône, le rescrit du souverain de novembre 1857 fit connaître que le processus de la réforme était entamé : l'attente est générale, tous les milieux s'interrogent sur l'avenir : « *qui a vécu à la campagne, loin des capitales, se rappellera la surprise que constitua pour tous le célèbre et si important rescrit au gouverneur général militaire ; tous ces gens entrèrent en effervescence et attendirent avec une humble anxiété d'une minute à l'autre : les uns tous les bienfaits de la terre, les autres toutes les calamités. Ces gens dans l'expectative, appartenant à deux camps opposés, vous les trouviez dans toutes les classes, dans toutes les conditions. Dans les rangs de l'un et l'autre camp, il y avait beaucoup de nobles, propriétaires fonciers, et de paysans serfs* »¹⁷.

Au cours de la période d'étude sur les moyens d'améliorer la condition paysanne qui suivit, des opinions diverses, originales, s'exprimèrent, des projets plus ou moins réalistes furent élaborés : « *Les opinions des nobles, favorables à cette transformation de la condition paysanne, sont connues : ce qu'ils attendaient et ce qu'ils attendent encore maintenant de la libération des paysans du servage, nous le savons par les articles littéraires, sans nombre, qui ont paru dans toutes nos revues. Les espoirs des libérés ne se sont pas exprimés si bruyamment... les propos des paysans tournaient en majorité autour d'un point : la terre sera à nous. Ils disaient : « Dieu lui-même a engendré la terre, le « barin » ne sait pas labourer, alors que fera-t-il de la terre ? » Cette conviction que la terre appartiendra au paysan, s'implanta plus solidement encore lorsque l'on apprit que les serfs attachés au maître (dvorovye ljudi) ne recevraient pas de lot... »*

« *D'un autre côté on recueillait des propos différents. Les propriétaires fonciers alléguaient qu'ils étaient les meilleurs fonctionnaires de police, les meilleurs percepteurs d'impôts. Lorsque les propriétaires-fonctionnaires n'existeront plus, régnera l'anarchie* »¹⁸. Et comment fera-t-on entendre raison aux paysans sans bastonnade ?

Dans le climat d'attente et d'incertitude qui règne, les variations de vocabulaire sont interprétées comme un signe de mauvais augure. « *Non, il ne se passera rien, disaient d'autres gens, ce n'est pas sans motif que l'on a même cessé de parler de la libération... ; oui, c'est comme ça, on a cessé d'en parler et on n'en parle plus... mais maintenant on court après la « cipation ». Émancipation — le mot est bien sans doute ; mais ce mot — émancipation —, devenu dans la bouche du peuple « cipation », signifiait quelque chose qui n'était pas tout à fait dans le ton. Enfin, qu'on le veuille ou non, il a bien fallu passer à la « cipation »* »¹⁹.

La façon dont le problème de la libération des paysans a mûri dans l'esprit

¹⁶ Les analyses de Jakuškin concernant la Réforme, publiées dans cette chronique, sont extraites d'une étude plus générale de M^{me} Marguerite Aymard sur l'œuvre de Jakuškin et la société rurale russe de son époque.

¹⁷ *Velik Bog zemli Russkoj*, dans *Russkie očerki*, Moskva, Gosudarstvennoe izdatel'stvo hudožestvennoj literatury, 1956, t. 2, p. 118.

¹⁸ *Velik Bog...*, op. cit., pp. 118-119.

¹⁹ *Velik Bog...*, op. cit., p. 119.

des propriétaires fonciers est jugée, par Jakuškin, digne d'être relevée. On passe du refus catégorique d'un propriétaire foncier, admettant que l'on considère ce problème après sa mort seulement, à l'inquiétude devant la menace d'une spoliation, « *personne ne conteste que posséder un homme, comme n'importe quel objet est immoral... il faut libérer les paysans, mais, dites-moi, pour l'amour de Dieu, pourquoi m'enlèvera-t-on ma terre et la donnera-t-on à quelqu'un d'autre* »²⁰ ? Le refus fait bientôt place à une certaine résignation : donner la terre aux paysans c'est éviter que sans moyens de subsistance, ils deviennent des bandits de grand chemin.

Une consultation générale est ouverte, afin que les propriétaires fonciers suggèrent les modalités possibles de la réforme. Après des discussions animées, — « *il faut donner la terre aux paysans ! on ne peut pas libérer les paysans sans leur donner de terre ?... Il ne faut pas donner la terre aux paysans, entendait-on au cours de la même réunion* »²¹, — des projets nombreux, fort divers, sont élaborés, adressés au souverain, publiés dans les revues. « *De généreux aristocrates qui n'avaient jamais tenu la plume, se sont mis à rédiger des projets et à les lire pourvu qu'il y ait quelques amateurs pour les écouter* »²².

Ces projets étaient aussi peu réalistes que grandioses. L'un d'eux suggère le rachat des paysans au propriétaire foncier par le Trésor, qui se doit d'être généreux, au même prix que les recrues de l'armée ; un autre propose de transplanter les paysans en Sibérie et de faire venir de la main-d'œuvre d'Allemagne ou d'Amérique du Nord. L'essentiel pour les auteurs de tous ces projets était de se voir imprimer.

Les comités de gouvernement se réunirent pour discuter de ces différents projets et déléguer des députés à Saint-Petersbourg²³, préparer le projet de règlement sur la libération des paysans. Le peuple vivait dans l'attente du *Manifeste*. Il pensait qu'il serait promulgué à l'occasion d'une fête religieuse : sinon à Noël, du moins à Pâques ou à la Saint-Pierre.

Les gens cultivés attendaient la parution du *Manifeste* soit pour l'anniversaire du couronnement soit pour le jour de la fête du souverain ou de l'héritier du trône. Les propriétaires fonciers étaient convaincus qu'il se produirait des troubles, alors que les paysans, conscients de la menace d'un exil toujours possible en Sibérie, ne se préparaient pas à des manifestations désordonnées.

Au contraire les paysans attendaient religieusement, mais avec une certaine anxiété, les changements annoncés. « *Dans les conversations du peuple on entend une seule chose : les prémices d'une vie nouvelle instituées le 19 février ; on perçoit et la joie, et l'espoir et la peur* »²⁴. Toutefois le paysan appréhende les changements de structure, la disparition des cadres, des institutions auxquels il est habitué ; il sent confusément qu'il n'a pas fait l'apprentissage de sa liberté : « *Nous étions placés sous une autorité, celle des maîtres, maintenant on nous a enlevés à nos maîtres et nous ne dépendons d'aucune autorité, maintenant nous n'avons plus de maître. — Pourquoi vous faut-il un maître ? — Eh bien pour demander quelque chose, ne serait-ce qu'au sujet de cette liberté, et il n'y a personne à qui demander quoi que ce soit, personne pour répondre (à cette époque, les arbitres de paix n'étaient pas encore nommés)... Que demanderez-vous ? — Comment, quoi demander ? Maintenant il faut s'enquérir de tout ; des habitudes nouvelles vont s'instaurer et nous sommes des gens ignorants* »²⁵.

²⁰ Velik Bog..., *op. cit.*, p. 120.

²¹ Velik Bog..., *op. cit.*, p. 120.

²² Velik Bog..., *op. cit.*, p. 120.

²³ Velik Bog..., *op. cit.*, p. 123.

²⁴ P.p. Čer. gub., Sočinenija..., *op. cit.*, p. 338.

²⁵ P.p. Čer. gub., Sočinenija..., *op. cit.*, p. 340.

Cette remarque met l'accent sur l'élément qui domine le comportement paysan au moment de la Réforme : le fait de son ignorance. Craintif, parce qu'il est conscient de son manque de culture, le paysan est prisonnier de sa condition. Il est désarmé devant tout ce qui vient de l'extérieur, ce qui est nouveau, « le peuple croît difficilement à toutes les améliorations imaginées par les gens instruits »²⁶. Il est à la fois méfiant et crédule : « Le paysan ne croit résolument pas à tout ce qui peut être inventé par les gens cultivés, il considère tout avec incrédulité... » « Il n'y a rien de pire pour le peuple que l'ignorance complète de ce que l'on fait ou de ce que l'on veut faire de lui, il croit toutes les inepties que va lui raconter le premier venu »²⁷.

Au début de mars 1861 on lut le *Manifeste* du 19 février, « mais il ne fut pas lu, partout, de façon compréhensible et claire »²⁸, ce qui a donné lieu à des discussions et des quiproquos. Le *Manifeste* ne parvint pas simultanément en tous les points du territoire et la négligence de sa présentation fit scandale. « Ainsi on distribua dans un village du gouvernement d'Orël, un cahier incomplet comprenant un jeu de vingt feuillets identiques sur les droits des personnes libérées du servage dans l'oblast' de Bessarabie »²⁹. « Quelle piètre liberté nous avons !... La charte nous consacre quatre-vingt-sept feuillets alors que le Comte a droit à une liberté de cent quatre-vingt-treize feuillets, me dit avec envie un paysan »³⁰.

Jakuškin rapporte que la liberté accordée par le Tsar, qui semblait presque un mirage après une si longue attente, fut accueillie partout avec crainte et émotion, comme quelque chose de sacré. Et cependant le *Manifeste* fut proclamé par des fonctionnaires qui, à la suite d'on ne sait quelle directive, ou simplement par zèle, forgèrent des légendes diverses, « les propriétaires fonciers savaient que vous seriez mieux si vous étiez libres ; c'est pourquoi ils ont demandé au souverain de vous donner la liberté, et votre maître avant tous les autres »³¹. Jakuškin s'élève contre cette démagogie, « pourquoi inventer de telles choses ? pour que les paysans constatant sur un point un effet évident de rhétorique, ne croient plus à rien en général ? »³². Les conditions dans lesquelles la charte est remise par les autorités prennent, pour les uns, l'allure d'une mascarade mais pour les paysans elles revêtent un caractère solennel, presque rituel. Le doyen d'âge du village auquel le fonctionnaire donne un exemplaire de la charte tombe à genoux : « Je suis un vieil homme, je ne peux pas « tenir la liberté » »³³ ; tandis que le fonctionnaire s'esclaffe, la confusion du paysan devient plus grande encore.

Le respect des paysans, leur bonne volonté sont paralysés par la méfiance et l'ignorance ; Jakuškin insiste sur la façon déplorable dont les paysans ont pris connaissance de leur nouveau statut. Soupçonneux à l'égard des fonctionnaires, des propriétaires fonciers, ils ont cherché de petites gens d'église, d'anciens soldats qui, moyennant de la vodka et quelque argent, accepteraient de leur faire la lecture de la charte. « Pourquoi avez-vous lu cette charte, puisqu'aucun d'entre vous ne peut la comprendre ? — C'est ainsi, bon ami, la loi l'ordonne ! et nous n'avons rien contre la loi »³⁴. A la vérité, ces gens lisaient la charte consciencieusement. Parce qu'ils voulaient du bien aux paysans, qu'ils craignaient d'encourir une grave responsabilité pour une interprétation erronée, pour l'une de ces

²⁶ *Bunty...*, *Sočinenija...*, op. cit., p. 43.

²⁷ *Bunty...*, *Sočinenija...*, op. cit., pp. 44 et 48-49.

²⁸ *Velik Bog...*, op. cit., p. 125.

²⁹ *Velik Bog...*, op. cit., pp. 125-126.

³⁰ *Velik Bog...*, op. cit., p. 126.

³¹ *Velik Bog...*, op. cit., p. 126.

³² *Velik Bog...*, op. cit., p. 126.

³³ *Velik Bog...*, op. cit., p. 126.

³⁴ *Velik Bog...*, op. cit., p. 127.

raisons ou pour les deux à la fois, ces lecteurs n'ont jamais joué les commentateurs tendancieux ; au surplus, ils n'en étaient, sans doute, guère capables. Tous avaient peur de se tromper et il était facile de se tromper.

L'application de la réforme provoque dans le milieu paysan des réactions diverses, qui portent la marque d'une grande méfiance de sa part. Un propriétaire foncier qui entretenait de bons rapports avec ses paysans désire se mettre d'accord avec eux le plus rapidement possible sur l'application de la charte. Bien que les modalités qu'il propose soient favorables aux paysans, ceux-ci refusent d'accepter sur-le-champ. « Attends pour écrire la charte... pourquoi nous presser ? — Que faut-il attendre ? — Nous verrons comment les gens vont faire et alors nous nous arrangerons avec toi. Tu le sais toi-même : maintenant c'est l'affaire d'un siècle entier ; c'est dire qu'il faut bien y penser, bien réfléchir »³⁵. La suite de l'histoire rapportée par Jakuškin qui fut témoin de la scène montre la cause véritable de telles réticences. Le maître parti, les paysans vinrent demander à Jakuškin des explications et celui-ci constata à quel point les termes de la charte étaient incompris. Les paysans voulaient absolument qu'il soit écrit dans leur charte que tous les jardins et greniers du maître leur reviendraient. Jakuškin lut, à la demande de l'un des paysans, la dernière page de la charte : « — Que l'attention des cultivateurs ne soit pas détournée de leurs occupations agricoles indispensables... — Lis encore, lis encore, c'est là, se mit-on à dire joyeusement dans la foule. — Qu'ils cultivent avec soin la terre... — C'est à cet endroit — ... Et en recueillent les fruits. — Et alors ? demande triomphalement le paysan... Et alors ? qu'as-tu lu ? — J'ai lu, que vous travailliez bien la terre et en recueilliez alors... — Les fruits ? — Eh bien oui, tu laboureras bien, tu sèmeras du seigle, le seigle poussera bien et voilà tes fruits... — Non, Pavel Ivanovič, tu sèmeras du seigle, c'est du seigle qui poussera et il n'y aura pas de fruits. Les fruits c'est dans les jardins, et puisque les jardins sont au seigneur et que les fruits sont à nous, c'est donc que les jardins nous reviennent... »³⁶.

* * *

Les rapports sociaux à l'intérieur du milieu rural se trouvèrent bouleversés brutalement par l'introduction de nouveaux personnages qui arrivaient de la ville et connaissaient mal le peuple : les commissaires de police. Comme beaucoup de libéraux, ils avaient une conception abstraite du « paysan ». Jakuškin fait leur portrait. « Le monsieur qui est arrivé chez les « paysans » mais qui a compris par la suite qu'il n'avait pas affaire à des « paysans » mais à de simples « moujiks », et qui au début recevait le paysan et acceptait ses doléances sans discernement... a fini par se lasser et est revenu brusquement au système des châtimens corporels »³⁷.

Les propriétaires fonciers ont alors très vite perdu toute autorité. Les paysans qui restaient pour un temps leurs obligés relevaient désormais de ces commissaires de police rurale (*stanovoj*). Dans certaines régions les *stanovoj* avaient reçu secrètement l'ordre de ne pas battre les paysans coupables : ceux-ci, l'ayant remarqué, allaient volontiers, par curiosité, chez le *stanovoj* et, non sans satisfaction, informaient ensuite leur ancien maître que le *stanovoj* ne les avait pas punis. En conséquence, on cessa tout à fait de craindre le *stanovoj*.

« Il se jouait à cette époque une terrible comédie... Tous les paysans que l'on avait lancés dans la « cipation » (émancipation), ou, pour parler en termes plus choisis, que l'on avait libérés du servage, tous voulaient observer la volonté du Tsar,

³⁵ Velik Bog..., *op. cit.*, p. 128.

³⁶ Velik Bog..., *op. cit.*, pp. 129-130.

³⁷ Velik Bog..., *op. cit.*, p. 133.

³⁸ Velik Bog..., *op. cit.*, p. 131.

c'est-à-dire exécuter la corvée selon la charte, mais souvent, ne comprenant pas cette charte, ils l'enfreignaient sans préméditation aucune, ce qui entraînait des répressions. En outre le travail qui incombait à certains « messieurs », au terme de la charte, ne plaisait pas à un grand nombre d'entre eux et on comprend alors pourquoi les paysans ont été, si souvent, jugés en état de révolte »³⁹.

Ainsi des paysans étaient-ils souvent châtiés pour des motifs qu'ils ignoraient. *« Et maintenant on nous bat. — Quelle révolte ?... — Il n'y a aucune révolte. — Il ne se peut pas que l'on vous ait châtiés sans raison aucune ; c'est vraisemblablement pour quelque affaire. — Peut-être pour quelque affaire, seulement personne n'en sait rien »*⁴⁰.

Le paysan s'en tient aux « lois anciennes, traditionnelles qui, bien qu'elles ne soient pas écrites, sont observées très rigoureusement. Une partie de ce droit coutumier est abolie par la loi écrite mais une partie beaucoup plus importante demeure en vigueur »⁴¹. Comment faire la distinction ? Dans un autre écrit, Jakuškin note : *« il est certain que le peuple russe, actuellement, a ses propres lois, en plus du code des lois »*⁴². Tout ceci est nouveau pour le paysan qui agit selon des coutumes anciennes qui, selon lui, ne sont modifiées par aucune loi nouvelle.

Peu de temps après la réforme beaucoup de villages ont décidé, en assemblée du *mir*, de ne pas travailler certains jours qui seraient considérés comme jours fériés. Superstitieux, les paysans respectaient scrupuleusement ces jours de fête et veillaient à ce qu'ils le fussent par tous, s'opposant à ce que des travailleurs agricoles, auxquels on avait fait appel, viennent cultiver la terre du seigneur ces jours-là. *« Cela n'a rien d'une révolte... mais aujourd'hui, chez nous, personne ne doit travailler »*⁴³, répondirent à Jakuškin les paysans, mus par la crainte des calamités redoutées en pareil cas.

*« Dans leur simplicité les paysans estiment que notre loi écrite peut transformer le noir en blanc et le blanc en noir pour les besoins de la cause, selon les circonstances et l'humeur du juge »*⁴⁴, ce qui renforce la suspicion traditionnelle dont la justice est l'objet. Les paysans ne savent pas s'expliquer, se défendre ; ils se désespèrent devant la lenteur de la procédure. *« Fixe ce que nous devons et prends l'argent au plus vite, mais laisse-nous partir et cesse de nous tourmenter pour une fois que nous venons à la ville, nous avons du travail à la maison »*⁴⁵.

Leurs intentions méconnues, les paysans, déconcertés par une répression qui leur paraissait le plus souvent inexplicable, n'en sont que plus jaloux de leurs droits. Non seulement ils ne travaillent pas les jours de fête, mais ils respectent strictement la règle des trois jours de travail qu'ils doivent à leur ancien maître et parfois même ils réclament du travail pour remplir cette obligation. Mais ils n'iront pas travailler, à quelque prix que ce soit, un quatrième jour de la semaine chez le *barin* : *« Il m'est souvent arrivé de voir chez Ivan des travailleurs embauchés pour le quatrième jour dans le village de Pëtr, et chez Pëtr — des travailleurs du village d'Ivan »*⁴⁶.

Sans renoncer à ses droits, le paysan reste prisonnier d'une longue tradition de servilité. Il est arrivé en divers endroits que, la récolte du seigneur étant menacée par la pluie, les paysans la rentrent en cachette de leur maître. Celui-ci ne parvient pas à connaître les auteurs de cette bonne action : *« Je sais que vous*

³⁹ Velik Bog..., *op. cit.*, p. 134.

⁴⁰ Velik Bog..., *op. cit.*, p. 136.

⁴¹ Velik Bog..., *op. cit.*, pp. 138-139.

⁴² P.p. Orl. gub., *Sočinenija...*, *op. cit.*, p. 131.

⁴³ Velik Bog..., *op. cit.*, p. 139.

⁴⁴ Velik Bog..., *op. cit.*, p. 137.

⁴⁵ Velik Bog..., *op. cit.*, p. 144.

⁴⁶ Velik Bog..., *op. cit.*, p. 140.

avez rentré ce blé, pourquoi ne voulez-vous pas me dire qui a fait cela... — Pourquoi veux-tu le savoir ? C'est bien que le blé soit rentré, alors Dieu soit loué »⁴⁷, et le propriétaire foncier n'obtient aucune réponse même en promettant de payer les impôts de l'année pour ceux qui ont agi de la sorte.

Les malentendus, les injustices ont créé une atmosphère de défiance, d'incertitude, un certain désenchantement que Jakuškin a relevés à maintes reprises. Les paysans ne veulent plus entendre parler de la liberté, aborder le sujet de la Réforme dans un lieu public où quelqu'un pourrait écouter leurs propos⁴⁸.

La mise en place, quatre mois environ après la Réforme, des « arbitres de paix » (*mirovoj posrednik*) a introduit alors, selon Jakuškin, un facteur d'apaisement et a permis de clarifier quelque peu une situation assez confuse. Ils ont ouvert les assemblées rurales pour faire élire les *starost'* et les responsables du *volost'*. « Les arbitres de paix ont été les bienfaiteurs du peuple ; à peine les arbitres de paix ont-ils pris leurs fonctions que l'ordre a commencé à régner »⁴⁹. La façon dont les arbitres de paix rendaient la justice convenait au peuple russe. Elle présentait l'avantage, immense aux yeux du paysan, d'être rapide ; « l'arbitre de paix examine la question sur l'heure, si cela est nécessaire il sévit sur-le-champ et l'affaire est réglée, sans prolongement »⁵⁰ et sans perte de temps...

Jakuškin souligne le comportement humain des arbitres de paix, à l'occasion d'une réunion tenue en août à Maloarhangelsk ; ils remettent la lecture des circulaires afin de ne pas retarder les paysans car, « en ce moment c'est l'époque des travaux agricoles, chaque heure que nous passons à notre lecture coûte cher au paysan »⁵¹...

Les paysans reconnaissent que les arbitres de paix sont quelquefois équitables : « Et tous les arbitres de paix soutiennent le seigneur ? — Non, pourquoi tous ? Il y en a qui font leur travail chrétiennement, si le paysan est coupable, on le punit ; et si le barin commet quelque faute, c'est lui qu'on châtie »⁵². Jakuškin avait avoir rencontré peu d'arbitres de paix de ce type.

Mais la plupart des arbitres de paix appartiennent à une autre catégorie, celle qui est appréciée des propriétaires fonciers. Ces personnages sont tous libéraux, mais leur libéralisme est particulier, favorable aux propriétaires fonciers qui ressemblent au *Penočkin* de *Turguenev*. Bien que sévères pour les paysans, très amateurs d'amendes, ils sont justes. Ils redoutent les accès de générosité des propriétaires fonciers, — effrayés des conséquences qu'ils pourraient avoir —, et convoitent surtout des récompenses honorifiques.

La peinture que fait Jakuškin du milieu rural, des rapports humains qui se nouent, à l'époque de la Réforme, est finalement assez sombre. Il ne tire pas de conclusion de toutes les observations consignées et il porte peu de jugements. Il formule, cependant, dans ses notes de voyage, une sorte d'espoir, « d'une façon générale », dit-il, « en considérant le comportement humain des arbitres de paix, on peut en attendre beaucoup »⁵³. Il lui semblait peut-être que cet élément éclairé qui n'était pas totalement extérieur, étranger au milieu paysan, qui était sans doute le seul à le comprendre jusqu'à un certain point, avait, auprès de celui-ci, un rôle éducateur à jouer.

⁴⁷ *Velik Bog...*, *op. cit.*, p. 141.

⁴⁸ *Velik Bog...*, *op. cit.*, p. 135.

⁴⁹ *Velik Bog...*, *op. cit.*, p. 148.

⁵⁰ *Velik Bog...*, *op. cit.*, p. 149.

⁵¹ *P.p. Orl. gub., Sočinenija...*, *op. cit.*, p. 331.

⁵² *Velik Bog...*, *op. cit.*, p. 152.

⁵³ *P.p. Orl. gub., Sočinenija...*, *op. cit.*, p. 331.



Bien que son activité l'ait placé dans l'entourage proche des frères Kireevskij, Jakuškin n'a pas été un slavophile au sens étroit du terme. En raison de l'intérêt qu'il a manifesté pour les recherches folkloriques poursuivies de façon systématique par les slavophiles⁵⁴, on serait tenté de rapprocher Jakuškin de ce courant de pensée. Il n'a cependant subi que partiellement son influence. Pavel Ivanovič n'était pas l'homme d'un système, et la connaissance réaliste qu'il a eue de la vie paysanne l'éloignait plutôt de la représentation traditionaliste, statique et idéalisée du peuple russe qui était celle des slavophiles. Ceux-ci condamnaient le servage pour des motifs économiques et politiques⁵⁵, Jakuškin, lui, n'a pas développé de thèse sur les conditions de la réforme agraire, ni recherché, comme les slavophiles, les voies d'une évolution sociale différente de celle de l'Occident. Il n'a donc pas fait siennes les conceptions d'une école ayant sa sympathie mais dont il a critiqué certains engouements, tel celui manifesté à l'égard de la littérature allemande.

Les influences subies par Jakuškin lui ont toujours laissé une grande liberté de jugement et d'action. Il a simplement été lui-même, guidé avant tout par une sympathie profonde pour le peuple et une certaine confiance dans ses possibilités d'évolution.

On verrait plutôt en Jakuškin le précurseur des « Narodniki ». Il a compris la nécessité de tenir du peuple lui-même, ce qu'il sait, ce qu'il pense, ce qu'il souhaite, « nous aimons beaucoup le peuple mais nous ne voulons pas étudier ses besoins ; assis dans un bureau, nous composons ses véritables exigences »⁵⁶.

Lorsque Jakuškin entreprit ses expéditions, l'étude directe du peuple en Russie était une chose nouvelle. Il est allé le premier vers le peuple, alors que personne n'avait encore osé se lancer dans une telle aventure, « se trouver face à face avec le peuple ». Il accomplit une démarche d'une importance capitale sur le plan littéraire et scientifique. L'ethnographie devint pour lui une science ouverte qui selon l'article du *Sovremennik*, de 1864, « ne compromettrait pas sa valeur scientifique si elle élargissait le champ de ses objectifs »⁵⁷. Jakuškin fraya une voie que d'autres, après lui, ont empruntée avec plus de facilité. N. S. Leskov notait en 1883 : « Si Jakuškin vivait, une chose pourrait l'étonner, c'est que ses principes populistes pour lesquels les « littéraires purs », de sang bleu, l'ont raillé, aient été adoptés par ceux-ci, et même de façon si servile, qu'ils envoient les gens cultivés s'instruire auprès des paysans »⁵⁸.

Jakuškin n'a pas été l'avocat d'une cause précise mais un observateur dont le témoignage est d'une éloquence indiscutable. Il s'occupait peu de politique, — même si à l'occasion, il lui arrivait d'exercer son esprit critique en ce domaine —, et l'attachement qu'il éprouvait pour le peuple laborieux, déshérité, ne lui a pas inspiré de théorie sur l'amélioration de son sort. Selon N. S. Leskov il aurait envisagé l'institution d'une sorte de communauté de travail, « grand idéal confus

⁵⁴ M. K. Azadovskij..., *op. cit.*, pp. 368-369.

⁵⁵ N. A. Cagolov, *Očerki russkoj ekonomičeskoj mysli perioda padenija krepostnogo prava*, Moskva, Gospolitizdat, 1956, pp. 201-215.

⁵⁶ *Buntj...*, *Sočinenija...*, *op. cit.*, p. 43 ; N. S. Leskov rapporte que lors d'une discussion ayant pour thème le peuple, Jakuškin alla chercher le paysan qui faisait office de cocher, le plaça au milieu de la pièce et déclara : « Tout ce que vous racontez n'est que bêtises ; si vous voulez que cela ait un sens, faites votre apprentissage chez lui » ; *Sočinenija...*, *op. cit.*, p. LVI.

⁵⁷ L. Zemljanova..., *op. cit.*, p. 207.

⁵⁸ *Sočinenija...*, *op. cit.*, p. LXII.

et, autant que je peux en être juge, obscur pour lui-même »⁵⁹. Toutefois, le commentateur le plus récent de Jakuškin, V. Bazanov, s'appuyant sur des documents inédits, reproche aux contemporains de Jakuškin, d'avoir dénaturé sa pensée politique ; peut-être était-il difficile, la matière étant fort délicate à l'époque, de présenter, en 1884, cet auteur sous son vrai visage.

L'œuvre de Jakuškin s'est certainement ressentie d'une originalité qui touchait à l'extravagance et d'une insouciance faite de laisser-aller et de paresse. Mais un réel talent d'observation, une tournure d'esprit parfaitement objective donnent aux scènes de la vie paysanne brossées par Jakuškin la valeur d'un document, et c'est ainsi que son œuvre était appréciée par Černyševskij.

Marguerite AYMARD.

Paris, École des Hautes Études
Septembre 1961

⁵⁹ *Sočinenija...*, *op. cit.*, p. LXI.

QUELQUES REMARQUES SUR LES ÉLÉMENTS ANCIENS ET NOUVEAUX DE LA PENSÉE ÉCONOMIQUE SOVIÉTIQUE

Ce texte est l'adaptation d'une conférence faite en mai 1961 au séminaire du Professeur A. Piatier, à l'École des Hautes Études, par M. G. Grossman, professeur à l'Université de Californie.

Il n'est pas de secteur des sciences sociales et humaines qui se soit transformé plus rapidement, qui ait montré plus d'attention à prendre connaissance de l'École occidentale et qui offre de plus belles preuves de développement ultérieur que la science économique soviétique. Ce bref exposé a pour but de situer ces changements récents dans leur contexte historique, de résumer leur nature et leur tendance et d'en fournir quelques commentaires.

Pour apprécier l'évolution récente, il est indispensable de se référer au *statu quo ante*, c'est-à-dire à la situation de la science économique soviétique durant le précédent quart de siècle.

L'Union Soviétique étant ce qu'elle est, la division en périodes de son histoire intellectuelle en général, et de l'histoire de sa pensée économique en particulier, est plus facile à effectuer et peut être justifiée avec moins d'hésitations que ce ne serait le cas pour l'Occident. Aussi pouvons-nous distinguer quatre périodes principales dans la pensée économique depuis la révolution bolchevique :

1° Les années qui vont jusqu'à 1929-1930 — période très active et très intéressante dans l'histoire de la science économique soviétique et qui, d'ailleurs, devrait être divisée en plusieurs sous-périodes distinctes¹.

2° 1930-1953, c'est-à-dire les années de la dictature stalinienne et des plans quinquennaux.

3° 1953-1956, (ou 1957) période de transition et de détente graduelle dans la science économique soviétique.

4° Enfin, la toute dernière période, qui va des environs de 1956 (ou 1957) à aujourd'hui et qui n'est encore qu'à ses débuts.

La première période qui a suivi immédiatement la révolution d'Octobre a été caractérisée par des débats vifs et stimulants. Staline l'a interrompue brusquement vers 1930 par une épuration sévère, accompagnée dans de nombreux cas de la liquidation physique des principaux protagonistes. A partir de

¹ La littérature sur cette période est encore très limitée. Le livre récent d'Alexander Erlich, *The Soviet Industrialization Debate, 1924-1928*, Harvard, 1960, est une contribution importante à cette littérature.

ce moment, et pour un quart de siècle environ, la science économique soviétique se caractérise dans son ensemble par un conformisme absolu avec la ligne officielle définie par Staline, ainsi que par une uniformité et une stérilité à peu près complètes. Un examen plus attentif de cette période s'impose.

Au cours des années 1930-1953, la science économique soviétique perdit tout contact avec la pensée économique occidentale. Je pense naturellement à des contacts constructifs et stimulants et non aux attaques, peu intelligentes, monotones et de caractère idéologique, qui emplissaient les pages de la presse soviétique. Ce n'est pas simple esprit de clocher occidental, je crois, que de dire que cette perte de contact ne fut pas bénéfique à la science économique soviétique. Rappelons-nous que ce fut précisément durant les années trente et quarante, et au début des années cinquante, que les économistes occidentaux élaborèrent et discutèrent des sujets comme la « théorie économique du socialisme », la théorie et les méthodes de la comptabilité nationale, la théorie de l'organisation, les techniques de l'*input* et de l'*output*, la programmation linéaire, la recherche opérationnelle — toutes questions qui eussent présenté un intérêt pour les économistes soviétiques.

Durant la période stalinienne, la théorie économique soviétique ne fut pas seulement séparée de la science économique occidentale, elle fut aussi fortement coupée de la réalité soviétique. De même que la plupart des écrits d'économie appliquée de cette période avaient une tendance à traiter de problèmes très limités et à tomber souvent dans l'administration et la technologie, de même « l'économie politique » — avec l'encouragement de Staline en personne — tendit à se concentrer sur les vérités générales de la foi et à ne prendre de la réalité soviétique que la connaissance la plus fortuite. Un Français qui s'est intéressé récemment à ce problème a bien établi que « la barrière ainsi dressée entre l'économie politique et la politique économique était en quelque sorte la muraille de Chine du dogmatisme, auquel elle épargnait les chocs de la réalité en même temps qu'elle le privait des leçons de l'expérience »².

La théorie économique soviétique n'élabora donc pas, ou même ne tenta pas d'élaborer, quelque chose qui ressemblât à une théorie de l'utilisation efficace des ressources, de la division internationale du travail, de la monnaie et des prix dans une société socialiste, ou encore de la planification et de l'organisation. Cela peut sembler paradoxal, à propos d'un pays qui prétend utiliser ses ressources de la façon la plus rationnelle et dont le système s'approche le plus d'une planification intégrale, centralement organisée. Le fait est que la science économique soviétique ne chercha même pas à s'occuper de ces questions ; les concepts mêmes « d'efficience » et « d'optimum » lui étaient en ce temps-là complètement étrangers. Lui étaient tout autant étrangers la notion d'utilité et le calcul marginal, condamnés comme bourgeois.

Ce qui caractérise encore la science économique de la période stalinienne, c'est le rejet dogmatique de tout ce qui, dans la théorie et l'analyse économiques, ne relevait pas des techniques mathématiques et statistiques les plus simples. Cette attitude — qu'on justifiait par des références plus ou moins valables à Marx — fut poussée si loin qu'on en vint à proscrire même l'usage des moyennes géométriques.

Quelques observateurs ont comparé l'économie politique soviétique (ou même la science économique soviétique) de la période stalinienne à une sorte de théologie étroite et autoritariste. Ce parallèle n'est pas entièrement injustifié. Comme la théologie, la science économique soviétique se fondait, alors, sur un

² Jean Bernard, dans les *Cahiers du Monde Russe et Soviétique* 1-2, janvier-mars 1960, p. 351.

corps de textes sacrés, et on peut en qualifier une bonne partie comme une exégèse de l'écriture sainte. Comme une théologie autoritariste, elle était toujours subordonnée à une autorité doctrinale suprême — Staline — pour ce qui touchait à l'introduction de nouveaux articles et à l'interprétation des anciens. De plus, une grande partie de la littérature économique soviétique de cette période était dirigée contre ce que l'on peut appeler les « infidèles » ou les « hérétiques ». Les vérités de la foi étaient défendues d'abord par l'affirmation.

En somme, un des objectifs fondamentaux de l'économie politique soviétique semble avoir été, à ce stade, la défense et la propagation de l'idéologie au pouvoir, et la fonction de l'économiste avait vraiment quelque chose de commun avec la prêtrise. Dans cet ordre d'idées, il ne nous faudrait pas surestimer les changements qui sont intervenus jusqu'à présent. Si elle peut s'être dépouillée de quelques-unes de ses facettes dogmatiques et s'il est possible qu'elle se montre quelque peu plus souple lorsqu'elle confronte la théorie avec la réalité, la science économique soviétique conserve encore ses fonctions traditionnelles à l'égard de l'idéologie officielle, et elle porte toujours, de façon significative, le fardeau du dogme. Les développements les plus positifs — ou les plus scientifiques — de ces dernières années dans la science économique soviétique n'ont remplacé qu'une partie du vieux noyau idéologique et dogmatique ; ils n'ont fait, dans une large mesure, que s'additionner mécaniquement à ce noyau.

L'événement sûrement le plus important de la période stalinienne, à l'intérieur de la *Dogmengeschichte* de l'économie politique soviétique, fut l'introduction de l'idée selon laquelle de prétendues « lois économiques objectives », particulièrement la « loi de la valeur », sont valables en économie socialiste soviétique. Ce problème a déjà été traité à plusieurs reprises³. Qu'il suffise de mentionner ici que la notion d'une loi de la valeur opérant dans l'économie soviétique fut présentée pour la première fois sur un ton définitif et autoritaire, durant la période stalinienne, en 1943, dans le fameux article « Sur l'enseignement de l'économie politique » publié par le journal idéologique *Sous la bannière du Marxisme*. Sans doute aucun, cette assertion eut la bénédiction, si ce n'est plus, de Staline lui-même, et elle fut l'aboutissement d'une discussion en coulisses qui avait commencé deux ans auparavant⁴.

Formulée comme elle l'était dans cet article, la proposition selon laquelle la loi de la valeur exerçait ses effets dans la société soviétique fut présentée d'une façon laconique, énigmatique, voire confidentielle. Et quoique à l'Ouest, en Amérique en particulier, on lui ait prêté beaucoup d'attention, on peut dire rétrospectivement que sa signification et son importance furent en général mal interprétées. Nous apprîmes infiniment plus sur ce que Staline avait dans l'idée à ce sujet, au cours des dernières années de sa vie, lorsqu'il publia, en automne 1952, sa dernière et désormais fameuse étude *Sur les problèmes économiques du socialisme en U.R.S.S.*

En invoquant la notion de « lois économiques et objectives » qui opéreraient en U.R.S.S. et d'abord la loi de la valeur, Staline s'efforçait d'inculquer deux choses à ses sujets et au monde en général, à savoir :

1° Que le régime soviétique n'est pas entièrement libre d'agir en matière de politique socio-économique, mais qu'il doit tenir compte des lois auxquelles le soumet sa situation historique.

³ Par exemple, Henri Chambre, *Le Marxisme en Union Soviétique*, Paris, 1955, chap. XI-XII ; Ronald L. Meek, *Studies in the Labour Theory of Value*, Londres, 1956, pp. 269 et suiv. ; Wolfgang Eggers, « Die Rolle des » Wertgesetzes » im sow. Wirtschaftssystem », *Osteuropa-Wirtschaft*, 5-1, mai 1960, pp. 34-45.

⁴ L. M. Gatovskij semble avoir introduit la notion de lois objectives dès 1930 ; voir H. Chambre, *op. cit.*, pp. 386 et suiv.

2° Que le régime soviétique oriente son action en conformité avec lesdites « lois objectives », ce qui est le secret de sa force et de la justesse de sa politique. En agissant ainsi, Staline cherchait tout autant à doucher l'exubérance des enthousiastes et à légitimer sa politique aux yeux des sceptiques.

* * *

On peut difficilement nier que la révolution dans la science économique de ces dernières années n'ait un lien étroit avec le processus général de changement dans l'économie et la société soviétiques. En un sens, ses progrès actuels reflètent l'environnement social comme la crise d'il y a trente ans avait reflété celui du début de la période stalinienne. Dans un système qui insiste en même temps sur les problèmes doctrinaux et sur la gestion économique concrète, l'économie politique ne peut que jouer le rôle d'un réflecteur sensible aux événements qui se produisent autour de lui.

Il y a sans doute plusieurs raisons à l'évolution actuelle de la science économique soviétique. D'abord, au moment de la mort de Staline, il existait un profond mécontentement contenu quant à l'état de l'économie soviétique. De la part des économistes eux-mêmes — y compris ceux qui, à nos yeux, sembleraient parfaitement orthodoxes, et même dogmatiques — il a dû y avoir un malaise considérable, provoqué par le divorce entre l'économie politique soviétique et les faits. Ce malaise s'est aggravé à la suite de l'absence de matériaux statistiques adéquats pour l'analyse de l'économie soviétique (et même pour le renforcement des arguments en faveur de l'orthodoxie et du dogme), de la nature vraiment trop non opérationnelle de la doctrine économique soviétique, et enfin des restrictions sévères à l'expression et à la discussion. Il est possible que tous les économistes soviétiques n'aient pas partagé ces sentiments. De plus, il est sûr que certains chefs du régime étaient profondément déçus par l'état de la science économique soviétique, car elle ne fournissait pas de solutions pratiques à des problèmes pressants. Quand les vaches ne donnaient pas assez de lait, ou quand les directeurs n'innovaient pas assez vite, c'est en quelque sorte aux économistes qu'il était tenu rigueur de n'avoir pas donné les bonnes réponses au bon moment. La « muraille de Chine » n'était pas une excuse suffisante : dans une société totalitaire, la division des responsabilités est moins développée que la division du travail, et, en particulier, si une discipline intellectuelle affirme son autorité dans le domaine idéologique, elle en paye le prix, en étant tenue pour responsable du même coup dans le domaine matériel.

En second lieu, les développements de l'économie soviétique elle-même avaient rendu de plus en plus évident le fait que la science économique soviétique n'avait pas posé les bonnes questions. Si les progrès techniques et la maîtrise des tendances inflationnistes ont maintenant facilité le calcul économique, l'examen de certains nouveaux problèmes, comme celui de la pénurie de la main-d'œuvre non qualifiée, et les études du marché ont rendu plus urgent le besoin d'une théorie de l'emploi rationnel des ressources. Mais, comme nous l'avons vu, dans la période stalinienne, la science économique soviétique ne s'était pas préoccupée de la répartition efficiente des ressources, au sens économique du mot. Il y a peu de doute que les succès des économistes occidentaux, durant ces mêmes années, dans la définition, la formulation et la mathématisation du problème de la rationalité économique, de même que l'apparition de puissants moyens pour la solution de problèmes mathématiques compliqués, ont grandement contribué à pousser la science économique soviétique dans sa nouvelle direction.

Enfin, il convient de mentionner la plus grande liberté d'expression et de discussion qui existe depuis la mort de Staline, et sans laquelle de larges débats

récents — comme ceux sur la loi de la valeur et sur la formation des prix — n'auraient pu avoir lieu. Il nous faut prendre soin de ne pas regarder ce facteur comme entièrement indépendant des deux précédents. L'octroi d'une plus grande liberté d'expression résulte du fait qu'il est des problèmes pressants sur lesquels les économistes ont à écrire et à discuter; de même, le maintien de certaines restrictions à la liberté d'expression indique qu'il y a des questions qui sont réservées, pour des raisons idéologiques ou pragmatiques, à de plus hauts niveaux d'autorité.

*
* *
*

Avant d'examiner les nouveaux éléments de la pensée économique soviétique, il convient de jeter un coup d'œil sur les concepts et notions hérités du passé stalinien, et qui forment encore une composante importante et quelquefois cruciale de la pensée économique soviétique. Qu'il me soit permis d'en citer deux.

D'abord, et au risque de paraître banal, il faut rappeler que la science économique soviétique se réclame du marxisme. Cela signifie, entre autres choses, que tout nouveau départ dans la pensée ou dans la technique économiques doit être légitimé, s'il veut aboutir, par une référence à Marx, à Engels, ou à ceux de leurs continuateurs, Lénine au premier rang, qui sont regardés avec faveur en U.R.S.S. (en renforçant, de préférence, cette légitimation par une référence à des antécédents autochtones russes). En réalité, la nature marxiste de la science économique soviétique signifie non seulement que les catégories, les concepts et les théories marxistes dominent, mais encore que la plupart des économistes soviétiques ne sont pas préparés à penser en d'autres termes. De plus, le marxisme dont il s'agit est plutôt de l'espèce orthodoxe et fondamentaliste. Par conséquent, il est à peine surprenant que quelques-unes des initiatives les moins orthodoxes de la science économique soviétique, ces dernières années, soient venues de personnes qui n'avaient pas reçu une formation d'économiste.

En ce moment, c'est par son interprétation de la théorie de la valeur que la science économique soviétique manifeste son caractère proprement marxiste. Cette question a fourni la matière d'un débat très large et d'une haute tenue durant ces cinq dernières années. Les Soviétiques, naturellement, souscrivent à la théorie de la valeur-travail, et de plus, ils avancent qu'elle s'applique à l'économie soviétique dans sa conjoncture présente. Tout ce qui dégage le moindre parfum d'une autre conception de la valeur est résolument attaqué de tous les bords par les gardiens de l'orthodoxie doctrinale. Et cependant, non seulement il est douteux que Marx et Engels aient pu vouloir dire que la loi de la valeur s'appliquait à une société « socialiste », telle que la société soviétique⁶, mais encore, dans *Le Capital*, Marx a présenté deux modèles séparés de la formation des prix (sous le capitalisme) : celle des valeurs « simples » dans le volume I, et celle des « prix de la production » dans le volume III. Une large part du débat actuel en Union Soviétique sur la question des prix tourne autour de la question suivante : lequel de ces deux modèles marxistes faut-il appliquer à la pratique soviétique ?

Il est évident, à la lumière de la science économique occidentale moderne, que la théorie de la valeur-travail, dans l'une ou l'autre des deux versions citées plus haut, n'est pas très utile à l'établissement d'une base théorique pour la planification économique rationnelle. Il n'en est pas ainsi seulement parce que la théorie de la valeur-travail reconnaît un seul facteur de production (sa version des « prix de production » concède un bénéfice sur le capital, tandis que les deux

⁶ Cf. R. L. Meek, *op. cit.*, pp. 256 et suiv.

versions reconnaissent la rente différentielle sur la terre, ce qui, implicitement, sinon explicitement, élève ces deux *inputs* à un statut analogue à celui d'un facteur de production). La théorie marxiste de la valeur est insatisfaisante parce qu'elle se fonde sur le coût de production ; c'est-à-dire qu'elle pose que la valeur est *construite* à partir des *inputs* et ne peut pas être déterminée à partir des buts de l'activité économique. Avec une pareille conception « génétique » de la valeur (ainsi que nous l'appellerons pour être brefs), l'évaluation des ressources et des biens avec pour objectif une distribution efficace de ces ressources, est rendue virtuellement impossible. Et, en fait, la fidélité des économistes soviétiques à une conception génétique de la valeur a été un très sérieux handicap pour ceux d'entre eux qui, dans les récentes années, ont cherché à établir des règles pour la fixation rationnelle des prix et pour une répartition efficace des ressources.

La question de la dépréciation (*obsolescence*) est une de celles qui illustre le mieux l'impasse dans laquelle la science économique soviétique s'est engagée à cause de sa conception de la valeur. Une théorie génétique de la valeur peut expliquer avec une certaine aisance (sinon d'une façon nécessairement correcte) l'usure physique (amortissement) : au cours du processus de la production, l'équipement qui s'use transfère sa valeur sur le produit et, dans le même temps, s'amortit lui-même. Mais, dans le cas de la dépréciation, rien n'est transféré de l'équipement sur le produit dans le cours de la production. En fait, en subissant le processus que nous appelons dépréciation, l'équipement peut rester inactif. Comment alors l'équipement sujet à la dépréciation perd-il en partie sa valeur ? Et où donc « va » cette valeur ? Par conséquent, il n'est pas étonnant que, jusqu'à 1955, la théorie économique soviétique ait nié que le concept de dépréciation soit applicable aux conditions qui existent en Union Soviétique — opinion qui est d'une absurdité patente —. En 1955, Khrouchtchev ridiculisa cette idée et ordonna aux économistes soviétiques d'élaborer un mode de calcul approprié. Mais il n'est pas non plus étonnant qu'aucun progrès appréciable n'ait encore été fait dans cette direction.

Un autre handicap de la science économique soviétique, qui est en rapport étroit avec le précédent et qui découle de la conception marxiste de la valeur, est l'idée que, lorsqu'un bien matériel est produit, une certaine quantité de « plus-value » est créée. Une partie de ce que fournit l'ouvrier est « pour lui-même » et une autre partie « pour la société », ce qui correspond respectivement aux symboles marxistes *V* et *S*. Pour Marx, une telle notion est fondamentale afin de pouvoir exposer son concept de l'exploitation (*S*, dans son schéma, tenant naturellement lieu de la plus-value que s'approprie le capitaliste). Mais, en liant inutilement les problèmes de répartition des ressources avec ceux de la distribution du produit national, cette notion a tendu à provoquer une confusion considérable dans l'appréciation soviétique d'une répartition efficace des ressources.

Par ailleurs, il faut nous rappeler que, si la façon dont Staline traitait la science économique en tant que discipline universitaire et les économistes en tant qu'individus a été dans une plus ou moins grande mesure battue en brèche, on a conservé la plupart de ses théories et de ses concepts économiques. Cela tient d'abord aux « lois économiques objectives du socialisme », déjà mentionnées, et spécialement au « fonctionnement de la loi de la valeur en U.R.S.S. ». En soutenant que l'on pouvait appliquer des lois économiques objectives, Staline a compliqué considérablement la tâche des économistes soviétiques. Il employait le mot « loi » en de nombreux sens différents, et généralement d'une manière très vague. En fait, il n'utilisa jamais ce terme de la façon dont l'avaient traditionnellement employé les sciences sociales (et, notons-le en passant, Marx lui-même), à savoir : soit

a) pour désigner le jeu de forces historiques complètement indépendantes

de la volonté de l'individu (voir la loi marxiste du taux décroissant des profits).
Ou :

b) comme une régularité empirique intemporelle (par exemple, les lois de la consommation d'Engels), ou encore :

c) comme une proposition qui relie les événements à leurs conséquences et effets réguliers (par exemple, la loi de l'offre et de la demande ou la loi de la valeur).

Au lieu de cela, ses lois désignent des buts sociaux généraux (satisfaction des besoins croissants du peuple — ce qui est une partie de sa soi-disant loi fondamentale du socialisme —), des principes pour la direction de l'économie (planification, développement proportionnel). Elles préconisent également une politique de croissance économique (croissance de la production des moyens de production plus rapide que celle des articles de consommation), admettent le principe de l'intéressement individuel (loi de la valeur), et jugent désirable une gestion prudente des entreprises (loi de la valeur ici encore).

Quand ce ne sont pas simplement des banalités, les « lois » de Staline ont tendance à se transformer en objectifs sociaux ou en principes très généraux de conduite prudente, et non pas en lois sociales au sens traditionnel.

Il s'ensuit que les lois de Staline ne sont pas opérationnelles : on ne peut en déduire aucune règle de conduite significative pour les planificateurs et les administrateurs soviétiques (et cela même si ces lois avaient été moins vaguement formulées). Néanmoins, la science économique soviétique, du temps de Staline et, depuis lors, jusqu'à aujourd'hui, a soutenu que ces lois sont opérationnelles, et elle a cherché à en déduire des règles de conduite — en vain jusqu'à présent — ce qui n'est pas surprenant. (Une exception à ce qui vient d'être dit est la loi de la valeur, qui a probablement des potentialités opérationnelles. Mais là, comme nous l'avons vu, c'est la conception génétique de la valeur qui empêche une solution rationnelle du problème de la fixation des prix.)

* * *

Voilà, en bref, pour l'héritage du passé. Quant aux nouveaux éléments de la science économique soviétique, j'aimerais en mentionner quatre.

Premièrement, la reconnaissance du fait que le rôle de l'économie politique soviétique a changé ; c'est-à-dire qu'elle n'a pas seulement la tâche idéologique de dégager et de décrire les traits caractéristiques de l'économie soviétique à une étape historique particulière de son développement (ce qui était la conception de Staline), mais aussi (ce que Staline niait) de développer des principes et des règles qui aident les planificateurs, les administrateurs et les directeurs à prendre leurs décisions ; d'avoir, pour employer notre langage, un rôle normatif. Dans le même temps, la muraille de Chine qui séparait de la réalité et protégeait l'idéologie a été en grande partie démantelée ; on publie suffisamment de statistiques pour que les économistes soviétiques soient accaparés par la recherche empirique (quoiqu'ils n'aient pas encore acquis un grand enthousiasme pour cela) ; et l'économie politique soviétique est peut-être en train de perdre un peu de sa naïveté. En même temps que la pureté de l'abstraction était mise à l'abri de l'arbitraire d'en haut, elle perdait son immunité au contact de la tyrannie des faits.

Le deuxième élément de la science économique soviétique est la notion de calcul économique ; le troisième, la notion de « d'optimisation » ; et le quatrième est l'usage des techniques mathématiques et statistiques, surtout pour la planification, mais aussi, dans une certaine mesure, pour l'analyse économique.

Je discuterai brièvement l'un après l'autre de ces trois derniers éléments, qui sont tous en relations mutuelles étroites, et qui tous expriment les soucis de l'enquête normative.

LE CALCUL ÉCONOMIQUE

J'entends par là la prise de décisions économiques à n'importe quel niveau, d'une façon quantitative, par référence à un objectif quantitatif, et selon certaines règles rationnelles. Même dans les conditions soviétiques, cette idée n'est pas entièrement neuve. Le principe bien connu du *Hozrasčet* (autonomie comptable) se fonde sur le calcul économique, l'objectif étant la réduction des coûts ou la maximisation des profits de l'entreprise dans les limites d'un plan de production donné. L'autre principe de gestion des entreprises — le dépassement du plan — s'appuie implicitement, lui aussi, sur le calcul économique. La conciliation de ces deux principes se fait vraisemblablement par l'intermédiaire d'une autre forme de calcul économique, les primes de gestion jouant un rôle d'une importance objective majeure. Quoique bien connu au niveau de l'entreprise, le calcul économique, en ce sens, n'a généralement pas trouvé de prolongement soit aux niveaux intermédiaires, soit au niveau des divers bureaux de planification. A ces niveaux, les décisions étaient prises ou bien arbitrairement, c'est-à-dire sans calculs complets (voire sans aucune considération quantitative), ou bien sur une base technologique plutôt qu'économique. L'ennui des décisions arbitraires, c'est qu'elles se révèlent facilement erronées. L'inconvénient des décisions à base technologique, c'est que les critères technologiques ne sont que des critères nécessairement partiels ; ils ne peuvent combiner tous les aspects propres au problème économique. Et l'ennui, avec ces deux types de décisions, c'est qu'elles font naître aussi un penchant pour les mesures centralisatrices. Le caractère incomplet des critères technologiques augmente souvent la part de l'arbitraire, car c'est une règle universelle que le supérieur se considère lui-même comme beaucoup plus compétent que son subordonné pour exercer un jugement arbitraire.

L'introduction de la notion de calcul économique dans la science économique soviétique s'est appliquée dernièrement au problème du choix entre plusieurs projets d'investissements, problème connu sous le nom de « rendement » du capital. En fait (et cela, à notre point de vue est significatif) ce sont des ingénieurs qui ont d'abord introduit ce problème dans la science économique soviétique ; ne pouvant utiliser pour des raisons doctrinales la notion de taux d'intérêt, ils ont essayé depuis vingt-cinq ans de lui trouver un substitut. Puis, avec le temps, on en vint au débat bien connu entre deux groupes d'économistes : ceux qui, en fait, niaient que le calcul économique pût s'appliquer aux projets d'investissements dans le cas de l'U.R.S.S., et donc laissaient le champ libre aux critères technologiques ou aux décisions arbitraires, et ceux qui soutenaient la possibilité et l'opportunité d'un tel calcul et proposaient l'établissement du taux de rendement sur le capital additionnel investi (ou de sa réciproque, la période de récupération). Le débat commença à la fin des années quarante, soit avant la mort de Staline, mais il fallut, pour qu'il trouvât sa conclusion, attendre 1958, quand le dernier de ces groupes, que nous pouvons appeler celui des « rationalistes », en sortit vainqueur (cela surtout chez les économistes ; parmi les ingénieurs, il semble que les « rationalistes » aient eu d'un bout à l'autre une position plutôt forte et que l'issue du débat des économistes n'ait fait que légitimer une pratique qui régnait dans l'industrie). Et cependant, la victoire des « rationalistes » ne fut pas complète dans la science économique. Les instructions officielles sur la marche à suivre pour le choix des investissements, préparées par la suite,

conservaient les critères technologiques à côté de la période de récupération ; c'est donc qu'elles négligeaient un des principes de base du calcul économique cohérent, à savoir qu'il ne faut poursuivre qu'un seul objectif à la fois. Il est clair que les critères technologiques peuvent très bien donner des réponses contradictoires les unes par rapport aux autres, et par comparaison avec la période de récupération. Il est difficile de savoir si cette décision, peu satisfaisante, est due à la répugnance à abandonner certains préjugés technologiques, à la nécessité d'un compromis entre les différentes personnes et organisations qui participent à l'élaboration des instructions, ou à un manque de confiance dans les prix sur lesquels se fondent les calculs ; probablement aux trois.

LA FIXATION DES OPTIMA

Comme je l'ai mentionné, la notion d'optimum économique — c'est-à-dire d'une attribution de ressources qu'il n'est pas possible d'améliorer pour obtenir un résultat économique plus élevé durant une période considérée — était absente de la science économique pendant l'ère stalinienne. Pour autant qu'une idée quelconque de la maximisation existât, elle procédait par des voies physiques ou technologiques (par exemple, maximisation de la production des biens d'un assortiment donné, ou bien plein emploi de l'équipement ou encore élimination des pertes dans un processus de production). Prétendre qu'un très grand progrès a été fait à partir de cette attitude serait téméraire, notamment dans la planification courante (par exemple, la maximisation de la production par 100 hectares de terre cultivable est, apparemment, la règle actuellement fixée aux producteurs agricoles. Cela implique que la terre est la seule ressource rare de l'agriculture et donc que tous les autres *inputs* n'ont pas d'usages alternatifs valables, ce qui, bien sûr, est absurde).

On peut douter d'ailleurs que les producteurs agricoles soviétiques suivent très strictement cette règle. A l'exception d'un petit nombre de personnalités isolées, les économistes et les planificateurs soviétiques n'ont pas réussi à élaborer une notion généralisée de l'optimum économique. Les mots « optimum », « optimisation », ont certes pris place dans leur vocabulaire, ces toutes dernières années, mais il est d'habitude difficile d'établir exactement ce que ces termes signifient pour les auteurs qui les emploient. Il semble souvent qu'ils ne désignent qu'une efficience passable, et acceptable aussi, sur des bases non économiques, par les autorités.

La science économique soviétique s'est néanmoins quelque peu rapprochée récemment, du concept d'optimisation, et cela de deux façons. D'un côté, elle en vient à comprendre, d'une façon très vague et très générale, qu'il ne suffit pas d'établir de façon détaillée un programme de production et d'éviter, durant son exécution, les pertes technologiques ; qu'il y a aussi un problème de répartition des ressources entre des usages compétitifs, un problème de substitution des *inputs* les uns par les autres, enfin un problème de choix entre les rythmes de production. De plus, la science économique soviétique commence à prendre conscience de l'impossibilité de résoudre ces problèmes sans une fixation correcte de la valeur des *inputs*. Mais, jusqu'à présent, on n'a fait que peu de progrès (à l'exception d'un petit nombre de personnalités, comme Kantorovič et Novozhilov) pour parvenir à la définition rigoureuse de plans efficaces et de prix rationnels. Les raisons de ce retard sont nombreuses, mais je n'en mentionnerai que deux. D'abord, la confusion créée par la formulation stalinienne de la loi de la valeur dans l'économie soviétique, flanquée de la conception « génétique » de la valeur ; cette dernière, en particulier, faisant obstacle aux tentatives des planificateurs de définir une structure rationnelle des prix. Ensuite, je voudrais

noter que les économistes soviétiques qui participent au vaste et interminable débat sur la formation des prix n'ont pas su poser les bonnes questions, comme par exemple : dans quel système économique concret doivent jouer les prix en discussion, et quel est exactement le rôle des prix dans l'économie soviétique ?

En d'autres termes, le débat sur la formation des prix porte beaucoup trop sur des déclarations de principe à propos de la nature de l'économie soviétique (« la production des biens de consommation sous le socialisme », etc.), et pas assez sur le modèle de la planification et de la gestion soviétiques et sur le rôle qu'y jouent les prix.

Le second front sur lequel on peut noter quelques progrès est celui de l'optimisation à l'intérieur d'un secteur limité de l'économie (suboptimisation). Ici, une fois encore, l'exemple privilégié est le problème du choix entre diverses possibilités d'investissements. Ce n'est pas seulement pour remplacer l'arbitraire ou la naïveté des critères technologiques par le calcul économique que le problème a été soulevé au début, c'est aussi pour assurer le meilleur usage des ressources en capital dans une industrie ou une branche d'industrie donnée. Cependant, si on a beaucoup avancé dans cette direction, il reste encore à franchir de gros obstacles. Par exemple, la recherche d'un optimum du taux de rendement du capital dans un secteur donné a fini par être reconnue, mais la conception régnante de la valeur et l'opposition dogmatique au marginalisme ont jusqu'à présent empêché l'élaboration de limites rationnelles à la notion du taux de rendement (ou de sa réciproque, la période de récupération). L'extension de ces principes à l'économie comme un tout, c'est-à-dire l'optimisation à l'échelle de l'économie tout entière, se heurte à des difficultés analogues.

LES TECHNIQUES MATHÉMATIQUES

Je dois m'excuser de ne présenter que très brièvement cet autre aspect de la science économique soviétique, aspect qui figure probablement parmi les nouveaux aspects les plus intéressants de cette science, et qui est certainement celui qui a attiré la plus grande attention de la part des observateurs occidentaux. Il est très difficile de lui rendre justice en quelques phrases, et je ne m'essayerai donc à rien d'autre qu'à des observations très générales.

Le premier obstacle qu'il fallut surmonter fut l'opposition dogmatique à l'usage des mathématiques dans les sciences économiques. Cela fut fait de la façon classique : on insista sur les antécédents et les précédents, marxistes et russes, et cela sans doute avec les bénédictions d'en haut. L'opposition fut contrainte de faire moins de bruit, et il semble qu'elle ne soit plus un obstacle sérieux au développement de l'économie mathématique en U.R.S.S. Mais, apparemment, son élimination n'a pas été complète, car elle était enracinée, et cette opposition servait les intérêts acquis de certains universitaires, tout comme leur ignorance des mathématiques.

On a tendance, parmi les observateurs occidentaux, à considérer l'évolution des Soviétiques en matière d'économie mathématique comme un phénomène unique. Je voudrais avancer qu'il nous faut distinguer au moins trois orientations séparées qui ont une signification tout à fait différente. En premier lieu viennent la technique de l'*input-output*, la représentation sous la forme d'un jeu d'équations des interrelations entre les branches et les secteurs de l'économie, et les diverses implications qu'on en peut déduire. La technique de l'*input-output* est, bien sûr, éminemment applicable à la planification soviétique. Elle devrait permettre (en conjonction avec des calculateurs électroniques) de préparer un bien plus grand nombre de plans de rechange qu'il n'est possible de le faire

aujourd'hui et beaucoup plus rapidement. On doit cependant garder à l'esprit que la technique de l'*input-output* n'est pas en elle-même destinée à la découverte de solutions optima lorsqu'il existe de nombreuses contraintes ; c'est plutôt une technique de vérification de la cohérence des plans et de certaines des possibilités inhérentes à une quantité donnée de ressources. Il est douteux que l'*input-output* puisse, dans un proche avenir, remplacer entièrement le système soviétique traditionnel de planification au moyen des balances matérielles ; il est plus probable que cette technique viendra s'y ajouter. Il ne faudrait d'ailleurs pas nous exagérer les bénéfices que les planificateurs soviétiques peuvent retirer des techniques de l'*input-output*, car nombre de problèmes concrets leur échappent. Les Soviétiques eux-mêmes ont probablement conscience de ces limitations, et néanmoins ils sont en train d'acquérir très rapidement la maîtrise des techniques de l'*input-output*, et cela pour de bonnes raisons. Pour finir, j'aimerais souligner que l'adoption de ces techniques n'exigerait que relativement peu de changements dans la présente organisation de l'économie soviétique. Elle ne présuppose en particulier aucune décentralisation d'importance ; au contraire, c'est un moyen de renforcer le degré actuel de centralisation contre les diverses pressions en sens contraire. Cela aide peut-être à expliquer son attrait pour les autorités soviétiques.

Le deuxième domaine d'application des techniques mathématiques est celui de la solution des problèmes que pose l'utilisation des ressources dans des secteurs plutôt limités de l'économie (d'habitude à l'intérieur d'une seule entreprise), au moyen des techniques de la programmation linéaire et de la recherche opérationnelle. Les Soviétiques ont fait de grands progrès dans cette direction ; aucun problème de doctrine sérieux ne semble se poser, et il y a peu de raisons qui puissent empêcher ces techniques de continuer à être appliquées sur une échelle croissante.

Le troisième domaine est celui de l'emploi de concepts et de techniques dérivés de la programmation linéaire pour la fixation des optima à l'échelle d'une économie entière (ou d'une importante partie de celle-ci), c'est-à-dire le développement que nous associons avec le nom de Kantorovič. J'en ai déjà dit assez pour suggérer que ce développement devrait se heurter à une très forte opposition de la part des groupes les plus orthodoxes de l'opinion économique soviétique, et c'est ce qui arrive. Il a été soumis à de très vigoureuses attaques à partir de positions à la fois doctrinales et pratiques, attaques qui n'ont cependant pas toujours été raisonnables ni intelligentes. A ce sujet, il est important de considérer que, si l'adoption d'un modèle comme celui de Kantorovič n'entraîne peut-être pas d'elle-même la décentralisation des décisions économiques, elle créerait certainement quelques-unes des conditions — en particulier, la structure nécessaire des prix — qui rendraient cette décentralisation réalisable. D'où la possibilité que l'opposition au schéma de Kantorovič se fonde sur des considérations qui ne reposent pas uniquement sur des mobiles économiques.

*
* * *

La science économique soviétique a fait un long chemin durant les huit années écoulées, et en particulier les cinq dernières, mais elle n'a pas véritablement rompu avec le passé. Elle a spectaculairement tourné son attention vers la réalité soviétique et les besoins qu'elle comporte, mais elle est encore sévèrement bridée dans son interprétation de cette réalité et dans sa recherche de solutions de rechange. Elle a adopté une bonne partie de l'appareil conceptuel et technique utilisé en Occident, mais, jusqu'à présent, elle a refusé, ou a été incapable d'en tirer toutes les conséquences. Elle s'accroche à la théorie marxiste de la valeur

et à la notion stalinienne des lois, toutes deux lourdes entraves à son développement futur, qui l'empêchent, souvent, de poser les vrais problèmes.

Il s'agit donc d'une position de compromis — compromis entre le passé et le présent, entre les brimades idéologiques et les impératifs logiques, et compromis entre les économistes eux-mêmes. En un sens, on a trouvé un nouvel équilibre entre les besoins idéologiques et les exigences pratiques de la planification, équilibre tout à fait différent de celui des années staliniennes, quand les impératifs idéologiques prédominaient. Mais la société soviétique continue à requérir à la fois : l'idéologie, afin que son mouvement garde l'orientation désirée et ses méthodes préférées, et les instruments d'une planification et d'une gestion rationnelles, afin que l'économie continue à se développer rapidement et avec efficacité. Dans une certaine mesure, les deux tendances empiètent l'une sur l'autre ; par moments, elles sont complémentaires (lorsque l'intensification de la compétition avec l'Ouest appelle à la fois le raidissement des valeurs idéologiques et un usage plus efficace des ressources) ; et, naturellement, de nombreuses circonstances les influencent parallèlement. Il serait par conséquent déraisonnable de penser que la science économique soviétique, qui reflète cet équilibre des tendances, ait atteint un point fixe après cinq ans d'évolution rapide.

Paris, 1961.

G. GROSSMAN.

TJUTČEV ET LA NAUSÉE

HISTOIRE ET PHILOSOPHIE D'UN QUATRAIN

Печати русской доброхоты*
Как всеми вами, господа,
Тошнит се—но вот беда
Что дело не дойдет до рвоты^a.

Ce n'est qu'un quatrain de circonstance. Dans l'édition de la Bibliothèque du Poète (grande série, deuxième édition, Leningrad, 1957), on le trouve dans la section II où sont rassemblées les œuvres jugées « non essentielles » du poète.

Il semblerait en effet que cette épigramme ne dût retenir que fort peu l'attention.

Que peut-elle nous apprendre sur Tjutčev ?

On a longtemps considéré, on considère souvent encore possible de procéder à un tri radical parmi la production littéraire du poète : d'un côté, l'on met ce qui porte la marque de son génie, de l'autre, ce qui ne porte que la marque de sa plume¹.

De la même façon, on s'est parfois cru en droit de dresser à l'intérieur du monde de ses idées et de ses sentiments une cloison séparant ce qui nourrit ses vers, « valables », « essentiels », de ce qui ne concerne que ses préoccupations politiques, idéologiques ou mondaines...

Aussi, lorsqu'on a dit que ces quatre petits vers du « beau-père du parti slavophile » répondent aux neuf avertissements et aux trois suspensions qui frappèrent en moins de deux ans la revue *Moskva* dirigée par I. S. Aksakov, on peut penser avoir tout dit. On a pu cependant remarquer que ce quatrain reprenait presque mot à mot un passage de la lettre adressée par Tjutčev à son frère Nicolas le 13 avril 1868. Ce passage, le voici :

Вчера я писал к Анне. Опасения мои были основательны : предостережение состоялось. На этот раз оно просто было вызвано оскорбленным самолюбием Поквиснева, но потворство такому дрянному делу со стороны Тимашева не предвещает ничего хорошего. Все они более или менее мерзавцы, и глядя на них, просто тошно, но беда наша та, что тошнота наша никогда не доходит до рвоты^b.

* *Les traductions des textes cités en russe se trouvent à la fin de l'article.*

¹ Le poète lui-même, il est vrai, semble donner raison à ceux qui font ainsi, puisque dans une lettre à sa fille Catherine datée du 26 mars 1868, il proteste contre l'inclusion des pièces de circonstance dans un recueil de ses vers. Mais on sait au reste avec quelle négligence, voire quel mépris, il se comportait à l'égard de sa propre production poétique *dans son ensemble*. Il ne se préoccupa jamais de la rassembler, et ne se résigna qu'à contre-cœur, semble-t-il, à la voir publiée ; exception faite, paradoxalement, de telle ou telle pièce de circonstance, *politique* le plus souvent, qu'il donna à l'une ou l'autre des revues slavophiles. Mais il ne leur accordait qu'une valeur toute éphémère.

Mais on n'a tiré aucune conclusion de ce rapprochement, et on n'a pas cherché d'autres sources dans la correspondance de Tjutčev. Pourtant, le début du passage que nous citons montre bien que la lettre dont il est extrait a été précédée d'une autre, relative au même problème et destinée à Anna, fille aînée de Tjutčev et épouse d'I. S. Aksakov. Or, la correspondance de Tjutčev, presque entièrement rédigée en français, fournit des renseignements extrêmement précieux, irremplaçables, sur la pensée du poète et la genèse de son œuvre : nous y saisissons en effet son monde intérieur dans son unité et sa mouvance, avec toute la variété de ses éléments, un passage constant, spontané, mais non immotivé du philosophique au politique, du politique au lyrique, de l'impression fugitive, de l'observation légère ou amusée, à la méditation la plus sincère et la plus profonde.

Il suffit de se reporter aux lettres en langue française que Tjutčev adresse en 1868 à sa fille Anna² pour constater que le mot de *nausée* y est fréquemment employé ; et d'abord, à propos du même avertissement à la *Moskva* qui fournit l'occasion du quatrain qui nous occupe. Tjutčev y écrit : « Je sens comme une nausée d'esprit en m'arrêtant sur ces choses-là. » L'expression est audacieuse. La pensée ne l'est pas moins. La lettre à Anna Aksakova dont nous l'avons détachée est une véritable philippique contre de très hauts personnages et Tjutčev n'hésite pas à employer pour les qualifier les expressions les plus violentes. Ce sont des « drôles » ; c'est une « ignominie » pour la Russie que de les « avoir à sa tête ». Mais, en outre, ces personnages sans dignité ni honneur sont de « ridicules médiocrités », de « piètres écoliers », un véritable « rebut » dont Tjutčev s'étonne qu'ils puissent se maintenir à la tête du pays.

Dans les années qui suivent, le mot de *nausée* revient avec insistance dans la correspondance que Tjutčev entretient régulièrement avec sa fille Anna. Ainsi, le 27 octobre 1869, il lui écrit : « Ma fille chérie, je t'aurais écrit plus tôt si je savais comment on décrit la nausée, sentiment dont je suis exclusivement rempli et dominé dans ces derniers temps. »

Peu de temps après, en conclusion de considérations amères sur la politique russe dans la question d'Orient, il a cette boutade : « Tu vas me dire : encore de la politique. Non, ce n'est plus que de la nausée. » Un an plus tard, Tjutčev revient sur cette idée en la développant : pour exprimer nettement sa pensée, il lui « faudrait avoir trouvé le secret d'écrire la nausée », sentiment qui domine en lui « à l'exclusion de tout autre », de même qu'un voyageur, subissant les effets du roulis en mer, est incapable d'éprouver d'autres sensations et d'avoir autre chose en tête que son malaise.

On voit que *nausée* n'est pas un mot venu par hasard sous la plume de Tjutčev dans un accès d'humeur contre un pouvoir faisant preuve d'une obstinée

² Cette correspondance riche de 144 lettres n'a été que très partiellement publiée. Outre les extraits utilisés par I. S. Aksakov, dans sa *Biographie de Tjutčev* (И. С. Аксаков, Фео́дор Ива́нович Тютчев, Биографический очерк, Moscou, 1874) il faut signaler les lettres données par K. V. Pigarev dans les tomes 19-21 et 31-32 de *Литературное Наследство, Георгий Чулков а détaché quelques phrases de cette correspondance pour en enrichir ses Тютчевiana. Эпиграммы, афоризмы и остроты Ф. И. Тютчева*, Moscou, 1922. Citons enfin le recueil *Уrania - Тютчевский альманах*, Leningrad, 1928.

Presque entièrement inédites, les lettres que nous avons utilisées dans cet article sont publiées d'après les manuscrits autographes conservés au C.G.A.L.I. (Archives centrales d'État de littérature et d'art).

Ce sont les lettres datées du 22 janvier et du 19 avril 1867 ; du 20 février et du 20 avril 1868 ; du 27 octobre, du 12 novembre, du 3 décembre 1869 ; du 1^{er} décembre et du 7 décembre 1870 ; du 27 mars, du 30 septembre, du 20 octobre 1871 ; du 4 janvier 1872 ; du 30 avril 1873.

rigueur à l'égard de la revue dirigée par son gendre Aksakov. L'emploi persévérant qu'il en fait, les commentaires dont il l'accompagne incitent à penser qu'il s'agit là d'un mot auquel il tient beaucoup et qu'il considère comme « le mot juste ». Mais, que faut-il exactement entendre ici par *nausée* ? S'agit-il de quelque chose de très limité, du *dégoût* inspiré par quelques hauts personnages particulièrement antipathiques à Tjutčev et hostiles à son gendre, à ses amis slavophiles ? On serait au premier abord tenté de le croire. Mais les citations que nous avons produites montrent bien qu'il s'agit d'un sentiment qui tend à devenir *dominant, exclusif*. Dès lors, on peut penser que son objet ne saurait être restreint à quelques individus. Et, en effet, la correspondance de Tjutčev nous révèle une critique beaucoup plus générale et plus radicale aussi.

Dans cette lettre-pamphlet que nous avons déjà citée Tjutčev observe que l'analyse sociale n'a pas suffisamment mis en évidence un fait qui lui paraît de première importance : « la vie organique d'un élément parasite dans la Sainte Russie ». Et revenant sur les mesures arbitraires qui frappent la presse et les démarches du pouvoir qu'il a jugées dangereuses et absurdes, Tjutčev affirme : « Il n'y a pas là que du malentendu, de l'ignorance, de l'ineptie, une erreur d'esprit ou de jugement. La racine en est plus profonde et on ne sait pas encore bien jusqu'où elle va... »

La critique de Tjutčev vise d'abord le gouvernement tout entier. Dès avant les mesures qui frappèrent la *Moskva*, Tjutčev écrivait à sa fille : « C'est la clef de voûte de tout l'édifice que l'on sent ébranlée... La clique qui se trouve au pouvoir a une action positivement *antidynastique*. Si elle restait, elle rendrait le Pouvoir régnant non seulement *impopulaire*, mais *anti-national*. » Dans sa correspondance des années 60 et 70, Tjutčev multiplie les attaques contre le gouvernement ; le leitmotiv en est l'accusation d'ineptie. Mais, on l'a vu, Tjutčev voit au-delà des manifestations, jugées par lui absurdes, des hommes qui détiennent le pouvoir. Ces ministres ne sont pas pour lui des serviteurs maladroits ou malhonnêtes de l'Autocratie. Ils en sont les fossoyeurs.

Avec une lucidité désespérée qui fait songer souvent au Chateaubriand des *Mémoires d'Outre-Tombe*, Tjutčev dénonce « les sottises susceptibilités d'un Pouvoir qui ne sait ce qu'il est, ni ce qu'il veut et qui n'a pour trait caractéristique que l'horreur instinctive de tous les principes, y compris le sien propre, en tant que principe ».

Ajoutons que le « Pouvoir » dont parle ici Tjutčev n'est pas un groupe d'hommes égarés composant un gouvernement malencontreux, qu'un meilleur pourrait remplacer demain.

Il a en vue (une lettre du 1^{er} décembre 1870 précise très nettement sa pensée sur ce point) le « personnel dynastique » dans son ensemble. Il lui reproche surtout d'avoir imposé au pays « l'absolutisme, ce régime que nous avons emprunté à des sociétés décrépites, ce résidu, ce « caput mortuum » de toute civilisation ».

Cette fois encore, c'est Aksakov qui fournit à Tjutčev l'occasion de prononcer ce réquisitoire contre le système en vigueur. Aksakov vient en effet de publier une adresse dont Tjutčev écrit qu'elle « était la première manifestation publique faite au nom de tous les sentiments les plus nationaux contre les détestables influences qui prévalent en ce moment. C'était en un mot une protestation au nom de l'*autocratie russe* contre cet *absolutisme* qui en est, je ne dis pas la caricature, mais la *négação* directe ». C'est donc au nom de la doctrine slavophile que Tjutčev met en accusation le gouvernement et la haute bureaucratie de l'Empire, auxquels il reproche un comportement à la fois inintelligent et immoral ; arbitraire et opposé aux traditions et aux intérêts de la Nation.

Mais il ne borne pas à eux son propos. Dans la même lettre, il se félicite des remous provoqués par l'adresse d'Aksakov, du rôle de révélateur qu'elle a joué en mettant à jour « tout ce que cette pauvre société russe renferme de trésors

de sottise, d'ignorance et d'inepte servilité ». Pour la haute société de Saint-Petersbourg à laquelle appartient Tjutčev, toute manifestation quelque peu libérale semble un affreux complot, visant à imposer une constitution. Pour ces gens, dit Tjutčev, le pouvoir souverain est comme un taureau dont on n'approche qu'après avoir dissimulé avec soin tout ce qu'on peut avoir de rouge sur soi. C'est là un état dangereux « d'abrutissement des intelligences ». Mais personne n'a l'air de se douter des « conclusions formidables » qui en découlent.

Enfin, le Tsar lui-même n'est pas épargné, Tjutčev en parle avec une sorte de commisération qui n'exclut pas le reproche, voire l'indignation. Dans une lettre de 1867 qui est une charge à fond contre « l'esprit bureaucratique qui fait le fond de la direction de la presse », Tjutčev écrit : « Parfois, il m'arrive même d'être attendri à la vue de tant d'imbécillité naïve et inconsciente. C'est la disposition d'esprit où je me trouve à la vue de ce qui vient de se passer au moins par rapport à ce pauvre cher homme qui est comme un bon Dieu un peu bête. Il n'en est pas ainsi de ses serviteurs... »

La même année, nous trouvons dans la correspondance de Tjutčev cette remarque, toujours à propos de l'Empereur : « Il ne pourrait que gagner à sortir du milieu affadissant et abrutissant où il végète. »

*
* * *

On voit que, si dans la plupart des cas, ce sont des écrits d'Aksakov, champion des slavophiles « libéraux », qui offrent à Tjutčev un prétexte à déborder son cœur, ses propos cependant dépassent singulièrement la circonstance : il met en cause les cadres mêmes du régime et de la société de son temps, il en décèle l'irréversible effondrement.

Aksakov qui était mieux placé que quiconque pour connaître la correspondance de Tjutčev avec sa fille Anna (celle-ci n'était souvent qu'un truchement entre le beau-père et le gendre) écrit dans sa *Biographie de F. I. Tjutčev* :

Он понял, что черед, в самой России, не за исполинскими, мировыми политическими задачами, а за делом, и за долгим делом собственного внутреннего устройства. Этим объясняется, почему с окончанием Восточной войны Тютчев почти совершенно замолк о своих политических чаяниях и верованиях, в устных беседах и в письмах^c.

La critique a généralement suivi Aksakov dans ses jugements sur l'évolution des idées politiques de Tjutčev. Dans l'édition la plus récente des œuvres poétiques de Tjutčev (Bibliothèque du Poète, grande série, Leningrad, 1957) l'auteur de l'introduction B. Ja. Buhštāb affirme :

В 40-е годы могущество и процветание России выражалось для Тютчева прежде всего в крепости и силе русского монархического государства. Назревавшие с начала 50-х годов внешнеполитические конфликты сперва вызвали в нем надежды на объединение всего славянского мира в составе России, мечты о "венце и скиптре Византии" для русского царя. Но неудача Крымской войны отрезвили Тютчева^d.

Après quoi l'auteur cite le passage d'Aksakov que nous avons reproduit. Pourtant tout ou presque tout y est contraire à la réalité !

L'élément politique tient une place sinon prépondérante, du moins considérable dans la correspondance de Tjutčev en ces années qui suivent la guerre de Crimée, et tout particulièrement dans les lettres qu'il adresse à sa fille Anna et à son gendre I. S. Aksakov. Certes, les critiques dont Tjutčev accable le pouvoir (nous n'en avons cité qu'une faible partie) ne sont pas à strictement

parler de l'ordre des *Чаяния* et des *верования* ; mais il est aisé de voir qu'elles sont proférées au nom d'un idéal politique (l'idéal slavophile) ; et souvent même, nous l'avons vu, Tjutčev oppose expressément cet idéal à la réalité de son temps. Mais, en outre, les lettres à Anna Aksakova renferment nombre d'analyses politiques générales, de suggestions, de conseils, d'informations, d'exposés de doctrine qui, eux, font rigoureusement partie des *Чаяния* et *верования*.

Brisé par la maladie, incapable de tenir la plume lui-même, Tjutčev n'écrit-il pas encore dans une de ses toutes dernières lettres : « l'on apprécie mieux la situation de la France ici que là-bas, ce qui est naturel car *nous sommes tout naturellement placés au point de vue de la postérité* » ?

Il nous faut donc relever de la part d'Aksakov une interprétation pour le moins singulière des faits ; elle a d'ailleurs pour corollaire une erreur de date très significative. Il est vraiment trop commode de penser qu'après le « coup de tonnerre dans un ciel serein » de la guerre de Crimée, Tjutčev changea soudainement d'attitude à l'égard du Pouvoir, renonça à ses rêves panslavistes et ne songea plus qu'à un perfectionnement moral à l'intérieur de la Russie. Mais la correspondance de Tjutčev nous fait découvrir une réalité autrement complexe. Cette réalité historique, mais aussi psychologique, le mot *nausée* nous en apparaît comme le signe.

* * *

On sait qu'il y a dans la poésie de Tjutčev un petit nombre de mots-clefs qui figurent les moments essentiels de sa méditation poétique. Il en va de même dans sa correspondance. On pourrait même affirmer que le plus souvent les grands thèmes de la pensée tiouttchévienne (ceux-là précisément qui marquent sa poésie d'une empreinte si forte et si originale) ont reçu leur élaboration première dans la correspondance en langue française du poète. On y découvre ce que l'on pourrait appeler une distillation du langage : les mots passent et repassent au feu de la pensée jusqu'à ce que soit enfin obtenu le pur alcool du Verbe.

Le mot de *nausée* apparaît lui aussi comme le fruit d'une longue réflexion et semble donc représenter une attitude très importante de Tjutčev à l'égard de la vie.

Ce mot, Tjutčev l'emploie bien avant la guerre de Crimée et dans un contexte analogue à celui que nous trouvons dans la correspondance des années 60 et 70.

Ainsi, le 26 octobre 1853, Tjutčev écrivait à sa femme^{*} : « La question d'Orient, manipulée comme elle l'a été jusqu'à présent, me donne la nausée. » S'agirait-il d'une inexplicable nausée prémonitoire ?

Mais, dès ce temps-là, Tjutčev multiplie dans sa correspondance les critiques contre le gouvernement et la société. Il dénonce l'« incroyable infatuation de la

* De la correspondance de Tjutčev avec sa seconde femme née Ernestine Pfeffel, il reste 484 lettres.

Elles ont été publiées de manière très incomplète, avec de nombreuses modifications, coupures et erreurs dans la revue *Русский Архив* (1889, n° 12 ; 1899, nos 2, 3, 4, 5, 6, 8, 9, 11) d'après des copies de la main de la femme du poète.

Cette publication a été reprise dans la revue *Старина и Новизна*, volumes XVIII, XIX, XXI et XII (1914-1917).

Dans cet article, nous citons d'après les manuscrits conservés à la Bibliothèque Lénine les lettres du 11 juin 1842 ; du 14 juillet 1843, du 8 août 1846 ; du 17 juillet 1847 ; du 24 juin 1852 ; du 16 juillet 1852 ; du 19 juillet 1852 ; du 25 juillet 1852 ; du 16 août 1852 ; du 26 novembre 1852 ; du 26 janvier 1853 ; du 8 septembre 1853 ; du 14 septembre 1853 ; du 15 octobre 1853 ; du 23 novembre 1853 ; du 11 décembre 1853.

Russie officielle ». Il déclare : « Il y a comme un cercle magique où, depuis deux générations, nous avons emprisonné la conscience nationale de la Russie... » Il observe : « Ah ! le singulier milieu où je vis... Ici, dans les salons s'entend, l'indifférence, la torpeur des esprits est quelque chose de phénoménal. » Il écrit à sa femme (le 25 juillet 1852 !) : « Je sens avec un redoublement d'amertume la nécessité où je me trouve de te laisser vivre dans un milieu dont l'idée seule me donne la nausée. »

* * *

Mais, en même temps, l'étude de la correspondance de Tjutčev met en garde contre une interprétation étroitement sociologique de ce sentiment de la nausée qui s'y exprime avec une croissante vigueur. Les lettres de Tjutčev, surtout celles qu'il adresse à sa femme, sont une longue et douloureuse confession d'une sincérité absolue.

Nous y découvrons que la nausée n'est pas la répulsion qu'inspirerait un monde odieux à une âme d'élite. La pensée de Tjutčev dépasse le schéma romantique parce que, sans doute, Tjutčev est l'être le mieux organisé du monde pour vivre intensément, douloureusement, le déchirement de son temps.

Le déchirement — il est dans sa carrière diplomatique tôt brisée, et dans ses ambitieux projets réduits en cendres. Il est dans sa famille. Il est dans ses tragiques amours persécutées par le sort ou par la société. Il est dans ses goûts enfin, et dans sa pensée, comme il est dans la réalité. Aussi Tjutčev peut-il écrire que toute son existence se résume en un double sentiment : « l'angoisse » quand il rentre en lui-même, « le dégoût », quand il regarde au-dehors.

Mais le regard qu'il jette sur lui-même n'est pas moins sévère que celui dont il embrasse le monde ; et son Moi n'est pas moins fauteur de nausée que la société où il vit. Tjutčev évoque dans une lettre à sa femme « cette atroce et absurde angoisse qui, de tous les jours de la vie d'un homme, fait le dernier jour d'un condamné ». Et aussitôt, il ajoute : « Pardonne... tout l'ennui et la nausée que je t'ai fait éprouver. »

Ici, nous appréhendons le sens véritable, profond et étonnamment moderne que prend le mot *nausée* chez Tjutčev.

La nausée étirent l'homme au spectacle d'un monde qui, vertigineusement, se défait, tandis que le Moi lui-même se désagrège et se perd.

Tjutčev se juge avec une lucidité implacable. Il se sent « à tel point séparé de tout son passé », « à tel point perdu dans le néant de sa propre pensée », qu'il en perd le sentiment de sa propre identité. C'est là une constatation sur laquelle il revient avec beaucoup d'insistance, comme s'il en sentait toute l'incongruité, mais tenait à persuader son interlocuteur de sa véridicité. Il affirme qu'il ne s'agit pas là le moins du monde d'une métaphore, mais d'une réalité profondément ressentie.

Or « ce sentiment d'angoisse qui fait le fond de [son] existence », Tjutčev en montre lui-même très précisément la racine dans ce monde qui s'effondre, miné de l'intérieur par ses contradictions.

Il écrit : « Ce que je sais parfaitement, c'est que, quand en dehors d'un but d'édification intérieure, on en est arrivé à éprouver avec cette vivacité morbide et cette persévérance de tous les instants le *sentiment de l'instabilité et de la fragilité des choses de la vie*, l'existence n'est plus qu'un absurde cauchemar, et la folie de cet individu qui tremblait continuellement pour son nez de cristal ne peut donner qu'une faible idée d'une pareille disposition d'esprit. »

Ce « sentiment de l'instabilité et de la fragilité des choses de la vie » est si peu nouveau pour Tjutčev en 1868 que vingt-cinq plus tôt, évoquant un retour

à la maison paternelle, il écrivait à sa femme : « C'était comme un rêve, et comme je me suis senti vieux et usé en m'éveillant ! Il a fallu me ressouvenir que je t'avais pour m'empêcher de sentir mon cœur défaillir et se dissoudre. »

Lorsque, le 11 juin 1842, il s'avise que ce jour est celui du 47^e anniversaire de son ami Maltitz, il s'écrie : « Il y a donc des hommes encore plus vieux que moi ! »

Il constate qu'« en revoyant les objets », il est « toujours étonné de leur réalité ».

Il avoue que ce qui fait le fond de son humeur, c'est « la conviction qui ressort de tout [pour lui] qu'[il a] fait son temps et que rien dans le présent ne [lui] appartient en propre ».

Nous sommes bien loin, en dépit des apparences, de cette nostalgie de l'idylle féodale de l'enfance du poète où D. D. Blagoj voit un ressort essentiel de la poésie de Tjutčev.

La nostalgie est élégiaque. Elle s'exhale en longs soupirs complaisants. Elle se mire avec délices dans ses propres larmes.

Le néant, lui, est proprement indicible.

Et Tjutčev le sait admirablement, qui un jour écrit à sa femme : « ... Je laisse toute cette page en blanc. C'est peut-être la manière la plus vraie et la plus expressive de toucher du doigt le *néant* que je sens en moi. »

Le Passé, lui-même, tombe en cendres dès que le touche l'ongle de feu de l'inconjurable « spectre ».

« En vérité, écrit Tjutčev, l'homme change moins qu'on ne le dit et l'on est presque effrayé de se retrouver après des sept ans d'absence au lendemain du jour de la séparation. Cela ne grandit pas l'homme, mais cela fait toucher au doit le néant du Passé. »

* * *

« Le néant du Passé » ! Quelle expression étonnante sous la plume d'un slavophile... Mais aussi, l'étrange slavophile que le « beau-père du parti slavophile » ! Et l'on conçoit qu'Aksakov ait été tenté de jeter le « voile d'or » du silence sur le « retentissant chaos » de cette pensée... Sans doute Aksakov n'était-il pas bien fait pour en saisir toute la complexité. Cependant, il lui était impossible de n'en pas voir les contradictions.

Dans sa *Biographie de Tjutčev*, Aksakov remarque :

Все «национальные идеи» Тютчева представлялись обществу чем-то отвлеченным (чем по-видимому, они в нем и были отчасти) делом мнения, а не делом жизни^e.

Plus loin, à propos de l'orthodoxie de Tjutčev, il concède qu'il s'agissait d'une foi plus théorique que réelle :

Вера, признаваемая умом, призываемая сердцем, но не владевшая им всецело^f.

Et, de fait, dans sa correspondance où il met si souvent son cœur à nu, Tjutčev ne réserve guère de place à la religion. Par contre, bien des passages de ses lettres dénotent une attitude très libre à l'égard de la foi. Ainsi, il écrivait en 1871 à sa fille Anna : « Ma fille chérie, vous dirai-je encore cette fois-ci Христосъ Воскресе ? A voir ce qui se passe dans le monde, on serait tenté d'en douter. »

A-t-il au moins la religion de la patrie ? On peut en douter lorsqu'on lit : « Ce n'est pas sans une sorte de mélancolie que j'ai quitté cet Occident *pourri*

qui est si propre et si confortable, pour rentrer dans cette saleté pleine d'avenir de la chère patrie. »

Tout est paradoxe et contradiction dans ce diplomate qui quitte sans autorisation son poste pour aller se marier et égare en chemin les dossiers de sa légation ; en ce champion de la troisième Rome qui au moment où se préparait la guerre contre la Turquie avouait : « le grand événement couvé par moi avec tant de sollicitude va éclore au moment même, hélas, où il m'est devenu à peu près indifférent » ; en ce contempteur de la société pétersbourgeoise, dont cependant il ne peut se passer ; en ce censeur qui raille et « vomit » la censure ; en cet ennemi acharné de la révolution qui admet (en 1871 !) : « Il faut convenir que les grandes accumulations de capitaux sont d'une puissance écrasante et quand p(ar) h(asard) on se trouve en contact avec elles, on a beau faire, on se sent un peu de l'avis de la Commune. »

*
* *
*

Tjutčev n'a rien d'un sceptique. Jusqu'au dernier souffle il se passionne pour le « spectacle du monde », défend et développe ses idées.

Mais sa religion, son nationalisme, son monarchisme, son panslavisme, sont du domaine de l'opinion. Ils sont ce fameux nez de cristal pour lequel il ne peut s'empêcher de trembler, mais dont il sait bien qu'il n'est qu'un faux nez.

Il sait aussi que « le monde s'abîme de plus en plus dans ses illusions volontaires ». Mais, lui, refuse de se faire illusion. Lorsqu'à la fin de sa vie, il juge plus sévèrement que jamais la société où il vit, il écrit : « *Il n'y a plus à se faire d'illusions*. La société actuelle en Russie est l'une des plus ternes, des plus médiocres intellectuellement et moralement parlant qui aient paru sur la scène du monde. »

Et cependant, il lui est impossible de se détacher, de renoncer à ses habitudes de vie, à ses opinions. D'où la *nausée*, cet état d'âme si prodigieusement moderne, si contemporain à nos yeux, équation de l'Absurde, du Néant et de l'Angoisse.

Il faut souligner que cette *nausée* suppose justement la persistance d'opinions contraires aux réalités que la raison découvre ; ce contraste même, dans sa violence, déclenche le vertige du monde et du Moi s'effilochant comme nuages dans la tempête.

Si le thème de la *nausée* n'a pas reçu dans l'œuvre poétique de Tjutčev d'autre expression directe que le quatrain qui fait l'objet de cet article, c'est sans doute qu'il est « inexprimable ».

Есть и в моем страдальческом застое
Часы и дни ужаснее других...
Их тяжкий гнет, их бремя роковое
Не выскажет, не выдержит мой стих⁶.

Mais il pénètre toute l'œuvre de Tjutčev. Et peut-être son étude nous permet-elle de mieux y saisir cette palpitation, cette « inquiétude sacrée » qui au dire de Tolstoï est le propre de tout véritable poète, de tout véritable créateur et qui fait trouver aux vers de Tjutčev un écho fraternel dans l'âme d'un Tolstoï précisément, d'un Dostoïevski... ou d'un Lénine.

L. ROBEL.

Paris, 1961.

TRADUCTION DES TEXTES CITÉS EN RUSSE

a) *De la presse russe amis bénévoles
Vous lui donnez tous messieurs
La nausée, — mais le malheur
C'est qu'elle ne va pas jusqu'au vomissement.*

b) *J'ai écrit hier à Anna. Mes craintes étaient fondées : l'avertissement a été infligé. Cette fois il a simplement été provoqué par l'amour-propre froissé de Pohvisnev, mais que Timašev soit de connivence dans une aussi méchante affaire ne présage rien de bon. Ce sont tous plus ou moins des canailles et à les regarder on a simplement la nausée, mais notre malheur c'est qu'elle n'aille jamais jusqu'au vomissement.*

c) *Il avait compris que le moment en Russie même n'était plus aux tâches gigantesques de la politique mondiale, mais qu'il convenait et pour un long temps de s'attacher à son propre perfectionnement intérieur. C'est ce qui explique que, la guerre de Crimée achevée, Tjutčev se soit presque complètement tu sur ses espérances et croyances politiques, dans ses entretiens oraux et ses lettres.*

d) *Au cours des années 40 la puissance et la prospérité de la Russie s'exprimaient avant tout pour Tjutčev dans la solidité et la force de l'état monarchique russe. Les conflits venus à maturité au début des années 50 susciterent d'abord en lui l'espoir de voir tout le monde slave s'unir au sein de la Russie, il rêve « de la couronne et du sceptre de Byzance » pour le tsar russe. Mais les revers de la guerre de Crimée dégrisèrent Tjutčev.*

e) *Toutes les « idées nationales » de Tjutčev apparaissent à la société comme quelque chose d'abstrait (ce que sans doute elles étaient réellement en lui pour une part) une affaire d'opinion et non l'affaire de sa vie.*

f) *« Une foi, reconnue par l'intelligence, invoquée par le cœur, mais qui ne le dominait pas tout entier. »*

g) *Il est dans mon douloureux marasme
Des heures et des jours plus affreux que les autres.
Leur joug cruel, leur fatal fardeau
Mes vers ne les sauraient exprimer ni supporter.*

LA CONSTITUTION DU FONDS SLAVE DE LA BIBLIOTHÈQUE DE HELSINKI

La bibliothèque slave de Helsinki fait partie de la Bibliothèque Universitaire. Elle en constitue une des trois sections. La première est la section nationale, dite aussi « Section Fennica », qui comprend tout ce qui a été imprimé en Finlande et sur la Finlande. La seconde section est celle des livres en diverses langues étrangères (français, allemand, anglais, etc., excepté les langues slaves). La troisième section, enfin, comprend tous les livres en langue slave, soit imprimés en caractère cyrilliques, soit en caractères latins. La plus grande partie de cette dernière section — près de 300 000 volumes en tout — consiste en ouvrages russes. Les livres polonais, tchèques et écrits en autres langues slaves ne comprennent qu'à peu près 20 000 volumes. Encore parmi ces derniers, les livres polonais sont-ils la grande majorité.

A l'origine, les collections slaves faisaient partie de la Bibliothèque de l'Académie de la ville d'Åbo (*Turku* en finnois) qui date de l'an 1640¹. Mais un incendie formidable détruisit en 1827 toute la ville et la bibliothèque de l'Académie. Nous possédons toutefois — en ce qui concerne les livres russes de l'Académie d'Åbo — quelques indices sur ce qu'il en advint dans le récit que fit Joseph Dobrowský, slavisant tchèque du XVIII^e siècle, qui se trouvait alors en Finlande. En outre, parmi les 800 volumes sauvés des flammes par ceux qui les avaient empruntés à domicile, se trouvaient 22 livres russes.

1° LIVRES DISPARUS PENDANT L'INCENDIE :

Dans son récit de voyage intitulé *Litterarische Nachrichten von einer auf Veranlassung der böhmischen Gesellschaft der Wissenschaften im Jahre 1792 unternommenen Reise nach Schweden und Russland* (Prague, 1796)², Dobrowský écrit :

« Im Slawonischen Fache ist da schon mehr, doch grösstenteils nur gedruckte Kirchenbücher zu finden, als eine Triodion, Moskau 1699, in Fol., ein Psalter, *ibid.* 1701, ein Penticostarion 1680, ein Anthologion 1701, Kamen wjery, d.i. der Stein des Glaubens der rechtläubigen Kirche, *ibid.*

¹ Pour l'histoire de la Bibliothèque de l'Académie à Åbo, voir J. Vallinkoski, *The History of the University Library at Turku*, t. I, 1640-1722, Helsinki, 1948, *Publications of the University Library at Helsinki*, XXI.

² Appartient à la Bibliothèque de la Société de Littérature Finnoise à Helsinki, qui l'a acheté en 1894, où j'ai eu la possibilité de le voir grâce à l'amabilité de ma collègue, bibliothécaire, M^{lle} Rauni Puranen, licenciée ès lettres.

1728, das orthodoxe Glaubensbekenntnis, nebst zwey Reden Johannis Damascenis von der Verehrung der Bilder 1696, das Neue Testament, Moskau 1725 in 4. Ferner Ludolfs Slawonische Grammatik. Letztere ist im Alexander-Newskischen Kloster bey (in) Petersburg 1723 in 8. gedruckt, welchen Umstand ich deshalb bemerke, weil von dieser Druckerey gar keine Spur mehr vorhanden ist. Das neue Testament, sammt den Psalmen, Wilna 1623 in 8 durch die Mönche des Klosters beym h. Geist in vielen Stellen aus dem Griechischen verbessert. Diese Auflage ist selbst in Russland selten. Unter den drey geschriebenen Bändern, die Hr Porthan unter N XLVIII. XLIX und L anführt, ist ein Russisches Stoffenbuch (*Stepennaja kniga*), ein Chronograph (*letopisec*), dergleichen Handschriften in Russland häufig genug vorkommen. Das Lateinisch-Slawische wörterbuch unter N. XXXV S. 181, ist weiter nichts anders als die lateinischen Vokabeln aus dem Kalepin mit Slawonischen Bedeutungen. Es ist in gr. 8 sauber geschrieben. »

Ces livres datent donc tous du XVII^e et du XVIII^e siècles. Le plus ancien d'eux, le *Nouveau Testament* de 1623, est apparemment celui qui fut imprimé à Wilno à l'officine de Léon Mamonovič (un des successeurs des imprimeurs uniates Mamonovič) par les frères du Monastère du Saint-Esprit, monastère orthodoxe de Wilno, qui à cette époque était en bons termes avec les uniates et leur avait de temps en temps emprunté l'imprimerie³. Le *Penticostarion* mentionné était probablement la *Triod' Cvetnaja* de 1680 (7207), parue pendant la régence du tsar Fedor et celle du patriarche Joachim, dont — selon Zernova — au moins cinq exemplaires sont connus dans les grandes bibliothèques de l'U.R.S.S.⁴. L'autre *Triod' Cvetnaja*, qui date de 1699 (7207) et fut imprimé sous la régence de Pierre I^{er} et Adrian, est assez rare. On en connaît trois exemplaires en U.R.S.S.⁵. Il est plus difficile de dire ce qu'avaient été les « deux (?) sermons contre les iconoclastes de Jean Damascène » vus par Dobrowský. Quant au célèbre *Kamen' Very* de Stéphane Jaworský, imprimé à Moscou seulement en 1728, quand les sympathies pour le protestantisme reculaient devant la défense de l'orthodoxie, on sait qu'il a péri dans les flammes de Åbo, mais la bibliothèque russe en a reçu plus tard un autre exemplaire.

La provenance de ces livres est inconnue⁶ : on peut supposer qu'ils ont été envoyés à Åbo par l'Université de Moscou, avec laquelle Åbo était déjà en liaison, au XVIII^e siècle. Il en est apparemment de même de la grammaire slavonne de Fedor Maksimovič de 1723, œuvre du diacre de Novgorod, et première grammaire à noter les traits purement russes de la langue, qu'on ne pouvait assujettir aux règles de la grammaire grecque comme l'avaient fait les grammaires slavonnes antérieures (p. ex. celle de Smotrickij). La grammaire slavonne de Ludolf est apparemment celle dont deux exemplaires sont actuellement connus : celui d'Oxford, édité par M. B. Unbegaun, et celui de Moscou, édité par Larin en 1959. La grammaire russe en suédois *Grammatika Rossijskaja na švedskom jazykě s slovarom i raznymi kratkimi razgovorami*, izd. korolevskim perevodčikom Mihajlom Greningom v Stokgol'mě v 1751 godu (voir Sopikov, n° 2950), est mentionnée

³ A. S. Zernova, *Tipografija Mamoničej v Vilno = Kniga. Issledovanija i materialy*, Sbornik 1, Moscou, 1959, p. 218. D'après Sopikov, *Opyt...*, t. 3, n° 1285, livre très rare, où les éditeurs ont corrigé le texte de la Bible d'Ostrog pour le rendre plus conforme aux textes grecs.

⁴ A. S. Zernova, *Knigi Kirillovskoj pečati izdannye v Moskve v XIV-XVII vekah*, Moscou, 1958, n° 487.

⁵ *Ibid.*, n° 363.

⁶ J. Vallinkoski, *op. cit.*, p. 188.

parmi les livres très rares importés de Suède. Actuellement la bibliothèque de Helsinki en possède deux nouveaux exemplaires. Ces quelques livres, quoique rares, ainsi que les manuscrits — la *Stepennaja kniga*, le Chronographe et les extraits de Ambrogio Calepino avec commentaires slaves —, ne constituaient pas en somme une perte irréparable pour la bibliothèque de l'Université.

2° LIVRES SAUVÉS DE L'INCENDIE :

Parmi les livres sauvés des flammes on trouvera surtout des ouvrages portant sur l'histoire ancienne de la Russie. Ce sont premièrement des éditions des chroniques russes : Nestor, *Russkija Lětopisi na drevneslavjanskom jazykě, sličennyja A. A. Šležerom, perev. D. Jazykov, čast' 1-3*, Sanktpeterburg, 1819 ; *Lětopisec, sodëržaščij Rossijskiju Istoriju ot 1206 do 1534 lěta*, Moscou, 1784 ; *Russkaja lětopis' po Nikonovu Spisku, čast' 1-2*, Sanktpeterburg, 1767-1788 ; *Sofijskij Vremennik, čast' 1-2*, Moscou, 1820-1821. *Lětopis' Nestora po drevnemu spisku mniha Lavrentija*, izd. Timkovskago, Moscou, 1824 ; *Lětopisec Russkoj ot prišestvija Rjurika do končiny Carja Ioanna Vasiljeviča, Vyp 2*, Sanktpeterburg, 1792. *Lětopisec Novgorodskij*, Moscou, 1781 ; *Lětopisec, sodëržaščij v sebě Rossijskiju Istoriju ot 852 do 1598 goda*, Moscou, 1819.

Deuxièmement, des ouvrages sur l'histoire de la Russie : *Istorija Rossijskago Gosudarstva, sočinennaja Štritterom*, t. 3, Sanktpeterburg, 1802 ; *Istorija Rossijskaja, pisannaja V. N. Tatiščevym, Knigi 1-2*, Moscou et Sanktpeterburg, 1768-1784 ; *Istorija Rossijskago Gosudarstva, soč. M. Ščerbatovym*, t. 3, Sanktpeterburg, 1805 ; *Istorija Gosudarstva Rossijskago Nikol. M. Karamzina*, Izd. 2-e ispr., t. 1-2, Sanktpeterburg, 1818 ; *Russkaja istorija, soč. S. Glinkoju*, t. 6, Moscou, 1823 ; *O proischoždenii Rusi, istoriko-kritičeskoe razsuždenie M. Pogodina*, Moscou, 1825 et *O sostojanii krest'jan gospodskih v Rossii. Soč. M. Gribouskago*, Kharkov, 1816.

Troisièmement, des livres sur la littérature et la langue russes : *Drevnjaja Rossijskaja Biblioteka*, izd. Novikovym, čast' 1, Moscou, 1788, avec sa continuation *Prodoženie drevnej Rossijskoj biblioteki, čast' 1*, Sanktpeterburg, 1786 ; *Slovo o polku Igorevom*, izd. i perev. Grammatik, Moscou, 1823 ; *Dimitrij Ivanovič Donskoj, soč. F. Pokrovskim*, Toula, 1823 ; *Osnovanija Rossijskoj Slovesnosti, čast' 1-2*, Sanktpeterburg, 1822 et le *Slovar' Akademii Rossijskoj, čast' 2-6*, Sanktpeterburg, 1809-1822. Deux livres non historiques se sont égarés parmi ces ouvrages. C'est la traduction d'un roman baškir *Kuz Kurmak, Baškirskaia povest'* et un livre de prières, *Hristianskija molitvy, soč. Grafom. Perevod*, Sanktpeterburg, 1821⁷. Ces vingt-trois livres sont conservés à l'heure actuelle à la section slave de la Bibliothèque universitaire de Helsinki et portent encore sur la reliure le sceau doré de l'ancienne Bibliothèque de l'Université de Åbo. Pour la provenance de ces livres, on peut croire avec raison qu'ils avaient été envoyés en Finlande de la Russie en vertu d'un décret de l'Empereur datant de 1820, conservé dans les archives du chancelier de l'Académie de Åbo, selon lequel l'Académie recevait pendant les années 1822-1824 des dépôts légaux par l'intermédiaire des autorités de la Censure⁸. Quant au choix des livres sauvés de l'incendie, il démontre assez

⁷ Archives de la Bibliothèque de l'Université. Liste des livres sauvés des flammes lors de l'incendie d'Åbo, dressée par l'administrateur de la bibliothèque Pipping et présentée par lui au Chancelier de l'Université en 1829, n^{os} 317-318 et 320-346. Voir aussi A. Jørgensen, *Universitetsbiblioteket i Helsingfors 1827-1848*, Helsingfors, 1930, p. 20 et *Offentliga bibliotekets inventarietförteckning i Universitetsbibliotekets arkiv*, ainsi que *Kanslersarkivets brevakter*, 1829 : 40.

⁸ Edvin Bäckman, *Helsingfors Universitetsbiblioteks Ryska Avdelning = Nordisk Tidskrift för Bok- och Biblioteksväsen XXV*, 1937, p. 21 et A. Jørgensen, p. 10.

clairement qu'il a été fait par un historien, qui s'intéressait à l'histoire ancienne de la Russie. Or à cette date, Matthias Akiander, par la suite professeur de russe à Helsinki, était au service des archives de province à Åbo du 31 mars 1826 au 12 juin 1827 en qualité de traducteur⁹. Il est donc plus que probable que ce fut lui qui emprunta ces livres, ayant de bonne heure conçu de l'intérêt et du goût pour l'histoire de la Finlande et de la Russie, ce qui le fera plus tard publier ses *Extraits des Annales Russes*. C'est donc à Akiander, devenu ensuite conservateur de la bibliothèque russe près de l'Université Alexandre, que nous sommes redevables de tous les livres russes échappés à l'incendie.

La capitale ayant été transportée en 1828 sur la côte du sud de la Finlande à Helsingfors (*Helsinki* en finnois), les autorités siégèrent désormais là, tout comme l'Université, — qui succéda à l'Académie de Åbo. Les livres sauvés des flammes — 800 en tout, provenant de la bibliothèque de l'Académie et 326 des bibliothèques-séminaires adjacentes, ainsi que 6 000 volumes appartenant à la bibliothèque publique du Sénat, qui servait aux besoins des employés de l'État —, formèrent le fonds de la nouvelle bibliothèque universitaire.

Les livres russes furent bientôt plus nombreux. Depuis 1809, en effet, la Finlande, quoiqu'autonome, faisait partie de l'Empire Russe. La bienveillance de Nicolas I^{er} après l'incendie de Åbo fut encore plus grande que celle de son frère Alexandre I^{er}. En 1828, une nouvelle loi sur la censure parut et il fut stipulé au paragraphe 52 que : « Les Comités de la Censure et les Censeurs particuliers, qui, en plus des deux exemplaires de chaque livre imprimé qu'on leur envoyait comme dépôt légal, recevaient encore un exemplaire de chaque livre, devraient en envoyer un, dorénavant, à la Bibliothèque universitaire de Helsingfors¹⁰. » Le dépôt légal était ainsi constitué.

De plus par une exhortation, « qui fut considérée comme un ordre » comme dit le conservateur A. Jörgensen¹¹, les universités, les académies et les écoles de la Russie entière durent envoyer leurs doubles à Helsingfors dès 1827. L'Académie Impériale Russe proposa tout de suite d'envoyer à l'avenir toutes ses publications à Helsingfors ainsi que la partie de ses collections de théologie et de jurisprudence dont il y avait des doubles¹². Elle proposa aussi à Helsingfors de faire choisir parmi ces doubles et ainsi 4 000 volumes furent tout de suite reçus¹³. Les universités de Petersbourg, Moscou, Wilno, Kazan' et Kharkov envoyèrent à leur tour un nombre de livres très considérable. De même les gymnases et les écoles de différents districts. En ce qui concerne les livres russes, il faut remarquer que plusieurs ouvrages datant du xvii^e siècle viennent de la Direction des Écoles du district de Černomor'e, et que parmi eux il y a quelques imprimés très rares comme par exemple, Kiril Trankvillion, *Zercalo Bogosloviija* et Leonid Karpovič, *Kazanie dvoe*, qui ont appartenu au gymnase de Ekaterinodar, où ils avaient été remis vers la fin du siècle par des cosaques ukrainiens transportés au Caucase par ordre de Catherine II. Ces cosaques avaient eu à Kiev un monastère à eux, qu'ils finançaient, celui de Mežigorsk. De là proviennent les imprimés rares du xvii^e siècle, qui portent les noms des possesseurs (le *Zercalo Bogosloviija* porte en plus aussi une inscription relative à

⁹ *Annotations concernant les états de service de Akiander* (Arch. Bibl. Univ.).

¹⁰ Edvin Bäckman, *Helsingfors Universitetsbiblioteks Ryska Avdelning = Nordisk Tidskrift för Bok- och Biblioteksväsen Årg. XXIV, 1937, p. 21.*

¹¹ Arne Jörgensen, *Nikolai I och Universitetsbiblioteket i Helsingfors*, Helsingfors, 1928.

¹² *Vetenskapsakademiens protokoll 7 november 1827* (copie dans les archives de la Bibliothèque Universitaire).

¹³ A. Jörgensen, *op. cit.*, p. 68, « 4 000 doubles et en plus 919 ouvrages théologiques et 328 ouvrages juridiques furent reçus ».

la trahison de l'hetman Mazeppa). Un article paru dans *Naukovy Zbirnyk*¹⁴ confirme l'hypothèse que ces livres étaient des doubles de la Bibliothèque du gymnase de Ekaterinodar et furent comme tels envoyés à Helsingfors. Les dons qui arrivèrent de Wilno étaient aussi de très grande valeur. Ils comprenaient une quantité assez considérable de vieux imprimés latins et avaient été envoyés à Helsingfors par les collèges de Jésuites de Wilno et de Grodno. Une des plus grandes et des plus estimées parmi les donations fut cependant celle de Paul Alexandrov, fils naturel du grand duc Constantin Pavlovič et petit-fils de l'empereur Paul I^{er}. Catherine II avait naguère acheté une collection de livres au baron Korff à Copenhague, qui fut ambassadeur au Danemark en 1748. Le grand duc Constantin Pavlovič, fils de Paul I^{er}, hérita de cette bibliothèque, connue comme « La Grande Bibliothèque de Constantin Pavlovič ». Une autre bibliothèque y fut encore ajoutée, celle du Palais de Marbre, du ci-devant comte Orlov, et le tout fut offert à la Bibliothèque universitaire de Helsingfors par le fils du grand duc Constantin en 1832. Parmi ces livres il y en a qui ont appartenu au comte Andrej Artamonovič Matveev (qui fut président du Collegium de la Justice et mourut en 1728) et d'autres qui ont été la propriété du prince Grigorij Fedorovič Dolgorukov (dignitaire du temps de Pierre I^{er}). La Bibliothèque du Palais de Marbre avait été rassemblée par Catherine II pour son favori le comte Orlov, qui mourut, cependant, avant d'avoir habité le palais spécialement construit pour lui. Les collections du Palais de Marbre ainsi que celles du Palais de Gatčino furent transportées grâce aux soins de l'administrateur de la bibliothèque — Nikolaj Schmidt, né à Viborg en Finlande en 1794 et qui, par conséquent, portait un intérêt spécial à tout ce qui touchait à notre pays ; offertes comme don en 1832 à l'Université de Helsingfors, elles furent emballées dans des caisses et envoyées en Finlande. Les collections consistaient en 24 000 volumes en tout, dont près de 3 000 étaient des ouvrages de théologie et, pour le reste, 5 000 environ représentaient les belles-lettres¹⁵. Tous ces livres restèrent cependant emballés dans leurs caisses, car la place manquait à la Bibliothèque logée au Sénat.

On entreprit, en 1842, la construction d'une nouvelle maison, spécialement pour la bibliothèque universitaire, qui fut prête en 1843. Ce fut alors que les livres russes furent détachés des collections pour former une bibliothèque à part, appelée « La Bibliothèque russe près l'Université Alexandre ». Le premier conservateur de cette bibliothèque russe fut Jacob Grot, qui avait habité Helsingfors dès 1840, d'abord comme employé aux affaires spéciales, puis comme professeur de langue, d'histoire et de littérature russes à partir de 1842. En 1843, Grot devint officiellement conservateur de la bibliothèque russe.

Élève du lycée de Carskoe Selo, Jacob Grot avait de bonne heure conçu le goût des belles-lettres et de la philologie. Il s'était spécialement intéressé aux

¹⁴ *Naukovy Zbirnyk*, 3, Kiev, 1951, pp. 65-83 : V. V. Drozdovskij, *Katerinodar v minulom*. En ce qui concerne la bibliothèque, comme il appert du document concernant la bibliothèque du cloître de Mežigorsk, v. 143, f. 215, Archiv Arhiv Arhiv Košov et l'ordre donné par les atamans, voir Arhiv Košov, *Kuban' Vraharkiv Bjuro v Krasnodari*. En 1853, la situation était la suivante : « Quand les cosaques du Černomor'e arrivèrent sur les terres, qui leur appartiennent actuellement, la bibliothèque du monastère de Mežigorsk, financée par les troupes des cosaques, fut transportée là : les livres d'église au monastère de Ekaterinburg, les ouvrages portant sur l'histoire et les livres d'école au gymnase militaire, où ils se trouvent maintenant, constituant la bibliothèque militaire des troupes. »

¹⁵ Arne Jørgensen, *Universitetsbiblioteket i Helsingfors 1827-1848*, Helsingfors, 1930, pp. 72-89. Les livres russes provenaient pour la plupart de la Bibliothèque du Palais de Marbre (Jørgensen, p. 89).

pays scandinaves et avait appris, encore à Petersbourg, la langue suédoise. Ayant visité la Finlande en 1830, il se mit à traduire le poème suédois de Esaias Tegnér, *Frithiofs Saga*, en russe. Grot fut charmé de pouvoir échanger son poste de copiste au Conseil d'État à Petersbourg contre une chaire de professeur en Finlande, pays des rêves romanesques de Batjuškov, de Baratynskij et de Grot lui-même. De plus, Grot portait un intérêt tout spécial aux études des relations entre le nord de la Russie et la Finlande.

Nous connaissons presque tout ce qui touche aux années finlandaises de Grot grâce à sa correspondance avec P. A. Pletnev, recteur de l'Université de Petersbourg, rédacteur en chef du *Sovremennik*, qui fut le meilleur ami et confident de Jacob Grot dans ce temps-là.

Tout de suite après son arrivée à Helsingfors, Grot écrit à Pletnev qu'il est allé à la Bibliothèque universitaire. Il l'avait « trouvée en désordre complet » dans le bâtiment du Sénat, les livres russes « étant égarés parmi les autres, tout comme les voyageurs russes sur les routes de l'Europe. Les autres livres sont comme chez soi, mais les livres russes semblent n'être qu'en visite et s'excuser humblement de ce qu'ils y sont »¹⁶.

En fait les livres russes se trouvaient égarés dans d'autres collections parce que celles-ci étaient classées par format. Nommé professeur, Grot considéra comme son devoir de veiller surtout sur les collections russes. Après trois ans, en 1843, Grot parvint après beaucoup de pourparlers à se faire donner deux salles dans la nouvelle maison de la Bibliothèque universitaire, spécialement pour les collections russes. Il les y fit transporter le 29 septembre 1843¹⁷. Grot avait alors entre ses mains 10 000 volumes russes. Il se mit tout de suite à l'œuvre pour les mettre en ordre lui-même avec l'aide de Karl Wilhelm Törnégren (plus tard professeur d'histoire des sciences à l'Université de Helsingfors et administrateur en chef de la Bibliothèque universitaire). Celui-ci avait passé les années 1841-1842 à Moscou pour apprendre la langue russe et était donc considéré comme un jeune employé compétent pour cette tâche. Grot ne fut, à ce qu'il paraît, pas très content de Törnégren et travailla bientôt tout seul dans sa bibliothèque, assisté seulement par Stéphane Baranovskij, chargé des cours pratiques de langue russe à l'Université et par un neveu de celui-ci. Dans ces deux salles, assez froides et humides, réchauffées plus tard par un petit poêle en fer, Grot mit les collections russes en ordre par sujet (comme, du reste, fut arrangée dans la nouvelle maison toute la bibliothèque universitaire sous la direction de Alexander Bomqvist), adhérent de ce système, nouveau à cette époque. « Les livres sont placés sur les rayons une science par armoire », écrit Grot le 22 avril 1844 à Pletnev. Par sa formation, Grot n'était pas un conservateur de bibliothèque. Mais, très doué et très consciencieux, il fit de son mieux. Par scrupule de conscience, il demandait constamment conseil à son ami Pletnev et celui-ci lui apprenait tout ce qu'il avait appris lui-même du conservateur de la Bibliothèque de l'Université de Petersbourg, un Français du reste, du nom de M. Buche. Pletnev donne à Grot de nombreux conseils sur ce qu'il faut acheter, ce qu'il faut garder ou non, sur la façon de mettre les livres et les fichiers en ordre¹⁸. Enfin, avec l'aide d'un nouveau collègue, M. Otto Edward Hjelt (plus tard professeur d'anatomie à l'Université de Helsingfors), les livres sont en 1845 catalogués, reliés, mis en ordre systématique sur les rayons. Alors les deux salles ne suffisent plus. La bibliothèque russe est transportée au second étage de la maison de l'Université

¹⁶ *Perepiska Grot'a s Pletnevym*. Lettre du 27 septembre 1840. Voir : Maria Widnäs, *Jacob Grot och Universitetets Ryska bibliothek : Miscellanea bibliographica*, V, Helsingfors, 1947, p. 146.

¹⁷ Lettre de Grot à Pletnev, le 22 avril 1844 (Maria Widnäs, *op. cit.*, p. 151).

¹⁸ *Ibid.*

elle-même. Elle consiste à cette époque en 20 000 volumes environ. Les revues sont séparées du grand bloc des livres et il y a aussi une bibliothèque de référence. La bibliothèque russe est assez fréquentée à cette époque. Grot lui-même en dresse une statistique spéciale sur les emprunts à domicile.

Jusqu'en 1852 Grot resta professeur et par conséquent conservateur de la Bibliothèque à Helsingfors. Il quitta alors son poste pour rentrer à Petersbourg, où il avait été nommé précepteur du fils de l'Empereur. Plus tard, dans ses mémoires, Grot écrivait :

« Le résultat principal de mon activité comme professeur à l'Université de Helsingfors fut que cette université et aussi les habitants de la ville eurent, grâce à mon assiduité, une bibliothèque russe, où tout le monde pouvait gratuitement emprunter des livres à domicile »¹⁹.

La bibliothèque russe près l'Université Alexandre resta après le départ de Grot dans les deux mêmes salles à l'Université jusqu'en 1888, c'est-à-dire pendant plus de trente ans. Elle fonctionna sous l'administration des successeurs de Grot, tous professeurs de langue et de littérature russes : Stéphane Baranovskij (de 1853 à 1862), Matthias Akiander de (1863 à 1868) et Frithiof Arvid Nordqvist (de 1868 jusqu'à 1889). Par un décret du Consistoire ces professeurs avaient, depuis 1860, comme aide, un chargé de cours de langue russe à l'Université²⁰. Il n'arriva en somme pas grand-chose dans la vie de la bibliothèque pendant ce temps, au moins sous la direction des deux premiers professeurs. Le troisième, Nordqvist, était très souvent en voyage (entre autres, il reçut en 1865 une bourse pour étudier les langues slaves et la population slave en Pologne, en Turquie et en Autriche jusqu'à 1868). Nordqvist était alors remplacé par le chargé des cours de langue russe, Carl Gottfried Brotherus qui s'occupa aussi de la bibliothèque et y travailla du reste en personne jusqu'à sa mort en 1903. Vers la fin de sa vie, Nordqvist eut cependant un choc. En 1887, le Conseil de l'Université résolut de faire transporter les collections russes de la maison de l'Université à l'ancien laboratoire de chimie, construit en 1868 par le professeur de chimie A. E. Arppe, mais ne convenant plus aux études de chimie et par conséquent libre. Nordqvist essaya de s'opposer à ce déménagement, mais sans succès. Rentré d'un de ses longs voyages à l'étranger, Nordqvist poussa un cri de détresse en s'adressant au Conseil de l'Université le 8 juillet 1888. Il dit entre autres que les nouvelles salles étaient plus petites que les anciennes de 735 pieds cubes, qu'elles étaient donc si insuffisantes que les livres devaient être placés par terre ou sur les accoudoirs des fenêtres. De plus, la bibliothèque étant placée au rez-de-chaussée, on pouvait avoir de sérieuses craintes que les livres ne commençassent à pourrir. Cependant l'économe de l'Université, M. Emil Forström, rejeta tous les arguments de Nordqvist, ajournant même d'accorder une salle de plus à la bibliothèque russe, qui fut alors transportée dans l'ancien laboratoire chimique.

Successeur de Nordqvist, Victor Semenov, d'abord remplaçant du professeur de langue et de littérature russes dès le 4 février 1890, fut nommé au poste de professeur et, par conséquent, de conservateur des collections russes, le 9 novembre 1893. Le 2 novembre 1891 déjà, un comité spécial avait été constitué pour la garde de la bibliothèque russe. Il comprenait trois membres, l'éminent professeur d'histoire Johan Danielson (Kalmari), le conseiller Semenov et le

¹⁹ J. K. Grot, *Neskol'ko dannyh k ego bibliografii i harakteristike*, Sanktpeterburg, 1895, p. 39.

²⁰ Procès-verbaux du Conseil de l'Université du 15 septembre 1860, conservé aux archives de la Bibliothèque Universitaire de Helsinki.

docteur Gustav Valfrid Vasenus, trésorier de l'Université en 1890²¹, puis professeur d'histoire de la littérature, de grande renommée.

Victor Semenov avait été professeur à un gymnase de Petersbourg, quand il fut invité au poste de professeur d'Université à Helsingfors. Il avait étudié sous la direction de Mihajl Suhomlinov et de Vladimir Lamanskij et avait présenté une thèse sur l'*Hexameron* de Jean l'Exarque de Bulgarie. Il continuait ses études comparatives de vieux-russe et de littérature byzantine et préparait une thèse de doctorat sur la Mélisse russe ancienne et ses sources. Dès son arrivée à Helsingfors, le 13 mars 1890, Semenov se rendit à la bibliothèque. Il commença à y travailler de ses propres mains, sans aucun aide, avec un intérêt aussi vif que jadis Jacob Grot. Il dépouilla les livres, endommagés et couverts de poussière, les mit en ordre et dressa un fichier alphabétique. Suivant l'ordonnance du Conseil de l'Université datée du 24 février 1879²² et renouvelée en 1884, Semenov dépouillait les collections de livres et de brochures qui n'avaient pas d'intérêt ni de valeur scientifique et ne gardait que le meilleur. Il écrivit à sa femme, qui était encore à Petersbourg, le 9 mai :

« J'ai trouvé quelque chose qui s'appelle « Nouvelle façon de tailler les robes pour dames », je l'ai jeté. Puis encore, « La modiste et les nouvelles modes ». Je vais déchirer ça aussi. »

Mais les véritables ouvrages devaient être classés par auteurs. Il y avait par ailleurs une grande quantité de revues à la bibliothèque, pour lesquelles Semenov fit dresser trente-cinq armoires en plus des quarante-cinq armoires qu'il y avait déjà, où il mit les monographies. Le Comité surveillant les collections russes donna plusieurs « adjoints » à Semenov et fit ouvrir pour lui une nouvelle salle dans la même maison. Il surveilla aussi la révision des collections russes. Le 15 février 1895, Semenov avait enfin mis les collections en ordre et rapporta au Conseil de l'Université que la bibliothèque russe comprenait 47 000 volumes, qui avaient été classés par ordre systématique, et catalogués ; et en sus, des brochures de moindre valeur ainsi qu'une collection de livres en polonais. Semenov quitta son poste de professeur à l'Université et de conservateur à la bibliothèque russe le 2 décembre 1896. Il préféra devenir recteur du gymnase russe Alexandre à Helsingfors. Ce nouveau poste l'abritait mieux contre une certaine animosité de ses collègues, à l'Université, qui avait des raisons d'ordre politique. En 1912, Semenov fut nommé sénateur. Il mourut à Moscou en 1919.

Son successeur au poste de professeur de russe à l'Université de Helsingfors fut dès 1897 Joseph Mandelstam. Mais comme les collections de la bibliothèque russe avaient déjà atteint un nombre considérable, elles exigeaient un conservateur spécial. C'est pourquoi on en nomma un, en 1902. Ce fut Andrej Igelström, quelques années auparavant chargé des cours de langue russe à l'Université. Andrej Igelström provenait d'une famille d'origine lettone, dont une branche avait été russifiée²³. Un de ses oncles avait dans le temps pris part à la révolte des

²¹ Procès-verbaux du Conseil de l'Université du 2 novembre 1891.

²² 1879, le 1^{er} mars, le Vice-Chancelier de l'Université a fait savoir que Sa Majesté Impériale le Chancelier a bien voulu consentir, à la demande du Conseil de l'Université, à ce que des ouvrages à la bibliothèque de littérature russe qui n'ont pas de valeur scientifique, qui sont plus utiles pour les écoles et les autres institutions publiques, comme par exemple les livres pour enfants et les livres d'écoliers, livres de technologie populaire, de médecine populaire, la littérature ascétique, les journaux et revues populaires, les traductions d'autres langues, etc., soient donnés aux écoles et aux institutions publiques du pays qui peuvent en avoir besoin.

²³ *Bibliografičeskij slovar'*, t. 8, Igelström ; Viktor, père de André Igelström, était fils du général Joseph Igelström.

décabristes et est mentionné parmi les littérateurs alors exilés en Sibérie²⁴. Andrej Igelström lui-même avait servi dans l'armée russe et avait déjà atteint le grade de sous-lieutenant. A cause de ses opinions révolutionnaires et pour n'avoir pas déclaré aux autorités qu'il connaissait l'existence d'un cercle révolutionnaire polonais à Varsovie — où il était né et où il vivait —, Igelström fut dégradé et exilé en Sibérie. Il avait de nombreuses relations parmi les savants et les littérateurs, aussi bien à Varsovie qu'à Moscou et à Petersbourg. Leur grande influence sur l'opinion publique lui permit d'obtenir son pardon et d'être nommé chargé de cours à l'Université de Helsingfors en 1896. Igelström s'intéressa tout de suite vivement à la question finnoise et il étudia surtout les questions sociales. Il était d'opinion socialiste-révolutionnaire. C'est pourquoi, à cette époque, il eut toute la sympathie des « activistes » finlandais. Il publia avec A. Protopopov la revue *Finljändija*, ainsi que plusieurs brochures sur les questions sociales et sur les petits paysans (*torpare*) en Finlande. Il collabora aussi à la grande encyclopédie de Brockhaus et Efron et fit quelques articles concernant la Finlande. Nommé bibliothécaire de la bibliothèque russe, il continua à cultiver ses relations aussi bien avec le monde savant et littéraire de Petersbourg qu'avec l'élite de la société finnoise. Très consciencieux, Igelström se mit à étudier le métier de bibliothécaire, ses techniques, etc. Et comme avant sa nomination il avait fait un stage d'un an dans cette bibliothèque, Igelström veilla sur les collections, s'assura qu'elles fussent complètes et fit beaucoup d'acquisitions grâce à ses relations à Petersbourg. Il s'intéressa à la nouvelle méthode dite « américaine » et il l'utilisa à partir de 1912, pour les nouvelles acquisitions. Il fallut alors dresser un nouveau fichier pour cette partie de la bibliothèque, en plus du fichier alphabétique. Deux fiches furent donc écrites dès lors : l'une pour le catalogue alphabétique, l'autre pour le catalogue systématique. La bibliothèque russe florissait sous la direction de M. Andrej Igelström, lorsqu'en 1917, le droit de dépôt légal cessa d'être en vigueur. Les livres n'arrivaient même plus du tout de Russie dès 1918. Igelström, désespéré, fit le projet de vendre certains livres, albums et autres livres de luxe, pour pouvoir acheter en Europe les ouvrages les plus importants pour sa bibliothèque. Il dit dans un écrit adressé au Conseil de l'Université, que la bibliothèque russe possède plusieurs centaines de livres, dont ni les professeurs ni les étudiants ne se servent, mais seulement le grand public. Igelström offrait de supprimer ces livres en les vendant au premier acheteur venu, ainsi qu'une grande quantité de traductions d'autres langues en russe, et même des livres rares, livres d'amateurs et de bibliophiles. On pourrait alors, disait-il, avoir 100-125 000 marks pour ces livres et pour cette somme acheter des ouvrages concernant la philologie slave, la littérature sur la Finlande et sur les peuples finno-ougriens, enfin des livres de référence et des dictionnaires ; d'autre part, on pourrait commencer à faire des échanges de publications scientifiques avec les sociétés savantes à l'étranger²⁵. Igelström traçait ici le plan qu'a suivi plus tard la bibliothèque russe devenue section slave de la Bibliothèque universitaire jusqu'en 1952.

Déjà en 1879 par un ordre du Conseil de l'Université, les livres d'écoliers, de technologie populaire, les livres de dévotion et les livres pour enfants étaient exclus des collections et transférés aux paroisses et aux écoles russes de la ville. Igelström allait encore un peu plus loin dans son projet. Cependant, rien ne fut vendu en 1918. Car quelques années plus tard, en 1923, la bibliothèque russe fut incorporée à la Bibliothèque universitaire générale, cessant son existence indé-

²⁴ *Literaturnoe nasledstvo*, t. 60, 2, Moskva, 1956, pp. 179-180, 188-191, 195-387.

²⁵ Écrit de Igelström au Conseil de l'Université daté de 1918, conservé aux archives de la section slave de la Bibliothèque Universitaire.

pendante. Igelström travailla à la section russe de la Bibliothèque universitaire jusqu'à sa mort en 1927. Tant qu'il était en activité, la bibliothèque avait eu : un conservateur en chef, un conservateur et deux sous-bibliothécaires. De plus il y eut toujours à la bibliothèque deux ou trois stagiaires. Comme sous-bibliothécaire travaillait depuis 1901 M. Edvin Bäckman sous la direction de Igelström. M. Bäckman fut nommé bibliothécaire en 1926. Mais, nonobstant son travail de très longue durée et de grande efficacité, il ne fut pas nommé successeur immédiat de M. Igelström. Car, Igelström s'étant retiré, ce fut M. Jalo Kalima, docteur en philosophie et chargé des cours de langues balto-finnoises, qui eut ce poste et l'occupa jusqu'à ce qu'il fût nommé professeur de langues slaves après le fameux savant finnois, M. Joseph Julius Mikkola. M. Kalima ne s'intéressait guère à la bibliothèque qui ne lui servit que de point d'appui pour devenir professeur. Il demanda toujours conseil à M. Bäckman et ce fut ce dernier qui exécuta le travail de conservateur. Enfin en 1938, M. Bäckman fut nommé conservateur en chef des collections russes, poste qui lui était bien dû pour son travail assidu et le grand amour qu'il portait à la bibliothèque. M. Bäckman continua le travail commencé par Igelström. Il fit de nouvelles acquisitions autant que possible en U.R.S.S. et parmi les émigrés russes en Finlande aussi bien qu'à l'étranger. Il dirigea personnellement le travail des sous-bibliothécaires et des stagiaires et leur fit continuer le fichier systématique sur tous les livres, y compris ceux imprimés avant 1912. Il fit paraître un court aperçu de l'histoire de la bibliothèque et de la section russes. Il publia des écrits sur un catéchisme calviniste du XVII^e siècle ainsi que sur le dépôt légal russe et une grande quantité d'autres articles parus dans différents journaux et revues. Il s'efforça d'améliorer l'état des collections et de faciliter les travaux de tous les chercheurs venant à cette époque en grande quantité à Helsingfors de tous les coins de l'Europe et de l'Amérique pour étudier les collections russes, uniques alors, hors de l'U.R.S.S. Quand M. Bäckman prit sa retraite en 1952, il fut remplacé par le chef actuel de la section, le docteur Sulo Haltsonen, grand ami du regretté professeur Kalima, qui avait travaillé auparavant dans la Bibliothèque de littérature finnoise à Helsinki pendant plus de vingt ans. Le choix des livres ne répond plus à des critères d'ordre méthodologique : tous les livres sont classés dans les collections pourvu qu'ils aient été imprimés avant 1917. M. Haltsonen a recherché, notamment, tous les documents relatifs à la Finlande ou aux Finlandais qui auraient une fois été de passage en Russie. Depuis 1956, l'ex-section russe — appelée section slave depuis 1947 — est logée dans un long corridor souterrain de la Bibliothèque de l'Université reconstruite et modernisée sous la direction de l'administrateur actuel, M. Jorma Vallinkoski. Le docteur Vallinkoski a spécialement veillé à compléter les collections scientifiques russes, par exemple les éditions de l'Académie des Sciences (impériale jadis) de l'U.R.S.S. d'aujourd'hui. Il a établi des contacts personnels avec les principales bibliothèques de l'U.R.S.S. et a réussi à établir des échanges de livres et de microfilms avec les Soviétiques. M. Vallinkoski a aussi veillé au classement des collections après leur déménagement et il a complété les fichiers de la section slave aussi bien que ceux des deux autres sections de la Bibliothèque universitaire de Helsinki.

LES COLLECTIONS

La section slave de la Bibliothèque universitaire de Helsinki comprend à l'heure actuelle plus de 300 000 volumes. Elle est à peu près aussi grande que celle de la section finlandaise, mais quatre fois moindre que celle des livres étrangers. Surtout pour le XIX^e siècle la collection russe est complète grâce au dépôt légal. Pour la période précédente et pour celle postérieure au dépôt légal, les collections

ne sont pas aussi complètes. Avant 1830, il n'y a que quelques centaines de livres datant du xvi^e et surtout du xviii^e siècles. Après 1924 les meilleurs livres seulement et ceux qui se rapportent essentiellement à l'histoire et la littérature russes ont été achetés, ou échangés contre les thèses de l'Université de Helsinki, dans toute la mesure du possible. La section slave a reçu aussi en don des collections privées en provenance des bibliothèques d'institutions, qui avaient cessé leur activité (l'ancienne École des Cadets finlandais, anciens gymnases russes), et les collections de la colonie des émigrés russes en Finlande. Comme dépôt, la Bibliothèque reçut en 1959 près de 13 000 volumes appartenant au monastère de Valamo situé au centre de la Finlande. Ces dernières collections sont déposées dans les trois immeubles que la Bibliothèque universitaire possède à la campagne, où se trouvent les livres et les revues moins utilisées et aussi les journaux, dont un microfilm est à la disposition des lecteurs à Helsinki. Le nombre des acquisitions est actuellement de près de 4 000 volumes par an, dont cependant 25 % sont des doubles destinés aux échanges.

Pendant les deux dernières années le nombre des acquisitions s'est accru notamment de plusieurs périodiques acquis par souscription ou par échange, et aussi de livres achetés aux successions de personnes défuntées. En 1959-1960 les achats, échanges et dons comportaient 3 246 volumes. Les revues et les périodiques reçus par la Bibliothèque étaient au nombre de 310 en tout. Les institutions étrangères avec lesquelles des échanges avaient lieu étaient au nombre de 36 en U.R.S.S., 8 en Pologne, 7 en Tchécoslovaquie, 5 en Yougoslavie et 3 en Bulgarie. Le personnel comprenait sept personnes y compris le conservateur en chef, ce qui n'est pas beaucoup pour une collection des dimensions de la section slave.

Manuscripts :

Ils sont au nombre de 60 en tout et de teneur variée. Encore en est-il un grand nombre sur le cadastre du temps de Catherine II. Un seul est très rare : une feuille de parchemin d'un évangile dit *Aprakos* datant du xiv^e siècle. De plus il y a un *Anthologion* (dit aussi *Prazdniki*) du xiv^e siècle, livre de cantiques pour les jours des saints avec neumes russes. Le parchemin provient des anciennes reliures détachées des livres de comptes à Viborg en Finlande. L'*Anthologion* par contre est de provenance inconnue. De la bibliothèque d'Artamon Matveev provient apparemment un catéchisme calviniste²⁶ relié avec une *Description des portes triomphales de Gravenhagen* du temps de Guillaume II. De la bibliothèque d'Artamon Matveev proviennent aussi les lettres écrites à Artamon Matveev d'Ukraine (des suppliques concernant pour la plupart la reconstruction des églises du pays) et peut-être aussi l'*Histoire du peuple de la Dvina*, une copie d'une chronique de Lomonosov. Peut-être, du Palais de Marbre provient aussi un *Chronographe* du xvii^e siècle du type moderne à cette époque indiquant le temps depuis la création du monde jusqu'à Vasilij Šujskij ; un manuscrit, traduction de l'*Éducation des filles* de Fénelon et un livre de médecine écrit à Arhangel'sk (*Remède contre le rhume de cerveau*). Il y a de plus parmi les manuscrits du xvii^e siècle une vie de saint Michel de Tver. Enfin les manuscrits du xix^e siècle sont représentés par une copie des *Pomorskie otvety* des vieux croyants, une très belle copie de l'*Histoire de l'icône de Notre-Dame de Tihvin* et un livret contenant l'*Histoire des Évangiles de la Passion du Christ* recopié et enluminé par les Caréliens de Salmis en Finlande de l'Est. Il y a de plus trois odes de

²⁶ Décrit par M. Edvin Bäckman dans *Den kalvinska kyrkans trosbekännelse och Katekes* = Finska Kyrkohist. Samfundets Årsskrift XXVI, 1936, Helsingfors, 1937.

Čulkov et Pavlovskij composées pour les fêtes de la cour et enfin un recueil de poésies, comprenant quelques poèmes de Deržavin, quelques-uns de Sumarokov et d'autres poètes moins connus. Quelques manuscrits tout nouveaux de moindre valeur et qu'on n'a pas encore eue la permission d'étudier (les auteurs sont encore en vie) appartiennent à la collection des manuscrits russes.

Vieux imprimés :

Parmi les vieux imprimés de la section slave la plus grande partie date du XVII^e siècle. La section ne possède qu'un seul livre imprimé par le premier imprimeur russe Ivan Fedorov. C'est la *Bible d'Ostrog* de 1580-1581 (après la fuite de Fedorov de Moscou). La Bible fut achetée dans les années 1930 par le professeur Mikkola pour la bibliothèque en U.R.S.S. et n'est pas à considérer comme une grande rareté, car il y en a à peu près trente exemplaires rien qu'à la seule bibliothèque Saltykov-Ščedrin de Leningrad (selon Zernova)²⁷. Parmi les vieux imprimés plusieurs semblent provenir des bibliothèques des gymnases du district de la mer Noire (*Černomor'e*). Ce sont les *Kazan'e dvoe* et le *Zercalo Bogoslovija* déjà nommés et en plus le dictionnaire de Pamva Berynda, *Slovar' Sloveno-Russkij*; celui de Polikarpov, *Leksikon trejazyčnyj*, Petersbourg, 1704; les *Tablicy logarifmov, sinusov, tangensov i sekansov*, imprimé à Moscou en 1703, traduction du livre de A. Vlacq, *Tabulae sinuum, tangentium et sectantium et logarithmi* (Amsterdam, 1681 ?). On notera parmi les imprimés de cette époque aussi l'*Arifmetika* de Magnickij et la *Geometrija* de 1709 (premier livre imprimé en caractères dits *graždanka*, c'est-à-dire non plus slavons, mais déjà russes) ainsi que le *Bukvar'* de Polikarpov. La bibliothèque possède aussi le *Kamen' véry* et le *Kniga o vére*, le *Žurnal* de Pierre le Grand, la *Grammaire* de Lomonosov, son *Létopisec' Rossijskij*, l'*Histoire de la Russie* par Tatiščev, les récits de voyages d'Orest Miller en Sibérie et de Lepehin en Russie, enfin la *Stepennaja Kniga* et le *Carstvennyj létopisec*. Il y a aussi les premières traductions de livres étrangers, surtout français, allemands et italiens et les œuvres des auteurs classiques de cette époque : celles de Sumarokov et de Tredjakovskij (parmi elles les traductions du *Télémaque* de Fénelon et celle de l'*Histoire ancienne et romaine* de Charles Rollin faites par Tredjakovskij). La *Biblioteka drevnostej Rossijskikh* se trouve aussi à la section slave, quoique incomplète, de même que les revues littéraires de ce temps, *Ežemesjačnyja sočinenija k polž'e i uveseleniju služaščija*, le *Rastuščij Vinograd* et quelques autres encore. Il y a enfin une assez grande quantité de livres ecclésiastiques du XVIII^e siècle.

Imprimés du XIX^e siècle :

Ce siècle est le mieux représenté et le plus riche de la section slave.

Périodiques :

Les revues et les séries publiées par les sociétés savantes de la Russie y sont presque au complet. La bibliothèque possède des revues de caractère littéraire ou plus général comme *Molva*, *Teleskop*, *Otečestvennyja Zapiski*, *Istoričeskij Věstnik*, *Russkaja Mysl'*, *Věstnik Evropy*; des revues historiques comme *Russkij Arhiv* et *Russkaja Starina*; des revues de philologie, maintenant assez rares comme *Russkij filologičeskij Věstnik*, imprimé à Varsovie et *Filologičeskija Zapiski*, imprimé à Voronež. La section possède les séries éditées par l'Académie des Sciences, par la Société Archéologique, par la Société de Géographie et la Société d'Histoire, celle d'Ethnographie, etc. Les séries des différentes sociétés

²⁷ A. S. Zernova, *Načalo knigopečatanija v Moskve i na Ukraine*, Moskva, 1947

des sciences naturelles (celle de Saint-Petersbourg, celle de Moscou, etc.) sont presque au complet. La théologie est représentée par les publications des quatre Académies des Hautes Études de Théologie de la Russie ancienne et en plus par une collection assez complète des *Eparhial'nyja vedomosti* et des revues plus populaires comme par exemple *Véra i razum*, *Dušepoleznoe čtenie*, etc. Pour la philosophie il y a un recueil complet des *Voprosy Filosofii i Psichologii* où écrivaient les représentants de la philosophie russe de la fin du siècle comme Vladimir Soloviev, Losskij, Novgorodcev et plusieurs autres. On retrouvera aussi pour cette époque les *Filosofskie Zapiski* du cercle de la *Zelenaja lamp*a de Merežkovskij et de Zinaïda Gippius. En ce qui concerne le commencement du siècle, il est représenté par les éditions rares des symbolistes comme *Mir Iskusstva*, *Zolotoe Runo*, *Apollo* et *Věsy*, ainsi que les *Zapiski Mečtatelja* de Belij, assez rares par les temps qui courent. Pour la période après 1917 la section slave possède au complet les *Sovremennyyja zapiski* et les *Čisla* parus à Paris aussi bien que les revues de l'U.R.S.S., *Krasnaja nov'*, *Novyj' mir*, *Zvezda*, *Znamja* pour n'en nommer que quelques-uns.

Les journaux :

En fait de journaux la collection de la section slave n'est pas aussi complète. Ce furent surtout les journaux de Petersbourg et ceux de Moscou qui furent conservés. Les autres journaux, arrivés à certaines époques en grande abondance à Helsinki, furent dépouillés de ce qui présentait de l'intérêt pour la Finlande et le reste fut détruit. Il est à déplorer que tous les journaux ne fussent pas conservés à l'époque. Mais la bibliothèque russe n'avait pas assez de place pour se permettre ce luxe. Les journaux pouvaient toujours être consultés à Petersbourg à douze heures de voyage et où on pouvait se rendre sans aucune restriction avant 1917.

Les livres :

Les livres russes sont théoriquement au complet. La section possède les travaux les plus éminents, essentiels pour l'étude de la théologie, de la philosophie du droit et de l'histoire russes ainsi que ceux qui concernent les sciences naturelles.

Collections spéciales :

1° la collection des histoires des anciens régiments russes, presque complète ;
2° la collection concernant la guerre russo-japonaise ; 3° l'histoire de la Russie ;
4° la géographie de la Russie ; 5° la littérature sur la première révolution russe ;
6° la littérature concernant les peuples finno-ougriens en Russie.

Collection de bibliographies :

La collection de bibliographies est assez complète. Elle comprend les ouvrages de Sopikov, de Smirdin, de Glazunov. La bibliographie des périodiques, de Neustroev, les bibliographies des anciens imprimés de Karataev, Undol'skij, Milovidov et autres. Cette section comprend aussi, outre ces bibliographies de caractère général, les bibliographies spéciales comme *Mežov* pour l'histoire, *Skačkov* pour la Chine, etc. La bibliothèque possède également les catalogues de diverses collections de manuscrits russes anciens comme celle de Hludov décrite par Popov, celle de Berezin-Širjaev, etc., ainsi que les catalogues annuels d'acquisition des grandes bibliothèques de la Russie comme ceux de la Bibliothèque Impériale de Petersbourg (maintenant Bibliothèque Saltykov-Ščedrin) et ceux de la Bibliothèque et du Musée Rumjancev (maintenant Bibliothèque Lénine à Moscou).

Lexicographie :

La section de lexicographie est assez unique dans son genre. Elle possède, entre autres, un dictionnaire mongol lithographié, qui n'a jamais été imprimé et dont la Bibliothèque royale de Copenhague a obtenu une copie photostatique. Elle possède aussi le *Slovar' na šesti jazykah-rossijskom, grečeskom, francuzskom, nemeckom i anglijskom izdann. v pol'zu učenogo junostva*, Sanktpeterburg, 1763 ; les dictionnaires allemand-russe de Heym et le *Rossijskij Cellarius* de F. Gel'tergof, Moscou, 1771 ; ainsi que trois éditions du dictionnaire de P. Alekseev, *Slovar' cerkovno-slavjanskogo i russkogo jazyka* (2^e, 3^e et 4^e éditions). Les éditions des dictionnaires russes de l'Académie et ceux des dialectes russes sont au complet. De plus la collection possède la plupart des dictionnaires du russe en autres langues et vice versa. Les dictionnaires qui paraissent actuellement en U.R.S.S. et qui concernent les langues des différentes républiques soviétiques ainsi que les parlers des minorités peuvent également être consultés à la bibliothèque.

Bibliographies éditées :

Plusieurs bibliographies ont été éditées à l'usage des lecteurs. En 1953 parut une bibliographie des périodiques et des collections de sciences naturelles, de sylviculture, ainsi que d'agriculture. En 1954 fut éditée une bibliographie des journaux et séries juridiques. En 1957 parut une bibliographie des séries et revues médicales. En 1960 enfin fut éditée une bibliographie des revues se rapportant aux sciences et lettres. Ces bibliographies comprennent les collections de périodiques de tout le pays à peu près. Une bibliographie des articles de revue (notamment sur la médecine) est actuellement en préparation. On espère pouvoir en préparer d'autres à l'avenir.

La section slave de la Bibliothèque universitaire d'Helsinki (auparavant Bibliothèque russe près l'Université Alexandre) a pendant plus de cent ans joué un rôle très considérable dans la vie culturelle du pays. Pour l'étranger elle a eu une très grande importance pendant les années 1918-1955 quand on ne pouvait accéder aux livres et revues conservés dans les bibliothèques de l'U.R.S.S. C'est surtout le XIX^e siècle qui est complet à la section slave (les collections russes en particulier, car les collections dans les autres langues slaves sont insignifiantes). Il est vrai qu'il existe des bibliothèques plus grandes que la section slave de Helsinki en dehors de l'U.R.S.S. Mais les collections de Helsinki présentent un choix d'ouvrages et, grâce au dépôt légal, une quantité de livres et de revues qui actuellement ne peuvent être trouvés que là, si l'on excepte, naturellement, les bibliothèques de l'U.R.S.S.

M. WIDNÄS.

Helsinki, 1961.

NOTE

Parmi les richesses exceptionnelles de la bibliothèque slave de Helsinki, on peut signaler également l'existence d'un important fonds d'ouvrages et de périodiques en différentes langues musulmanes de Russie.

Les livres, au nombre de 2 000 environ, comprennent surtout des ouvrages en tatar de Kazan, imprimés entre 1875 et 1917 à Kazan, Orenburg, Troïck, Ufa, Astrahan, mais aussi quelques œuvres en azeri, en tatar de Crimée, en kirghiz (kazah) et en ouzbek. Certains sont très rares. Ce fonds complète admirablement les collections existant dans les bibliothèques de Turquie.

La collection des périodiques musulmans de Russie est l'une des plus riches du monde (en dehors de l'Union Soviétique). Elle comprend au total 54 titres de périodiques (journaux et revues) publiés entre 1875 et 1917 (généralement incomplets) dont 20 de Baku, 11 de Kazan, 4 respectivement d'Orenburg, de Tiflis et de Saint-Petersbourg, 3 de Taškent, 2 respectivement de Bahčisaraj et d'Astrahan et 1 de Temir Khan-Šura, Samara, Ufa et Ašhabad. 23 périodiques sont en turc azeri, 21 en atatar de Kazan, 3 en ouzbek, 2 en kazah, 2 en arabe, 2 en tatar de Crimée, 1 en turkmène et 1 en persan.

Chantal QUELQUEJAY.

Le Gérant : Louis VELAY.

ERRATA

VOLUME II, n° 2.

M. FERRO, « La politique des nationalités du gouvernement provisoire (février-octobre 1917) » :

- p. 134, note 10 : dans l'*Éclair*. En ce qui concerne...,
lire dans l'*Éclair* « En ce qui concerne...
fin de la note : leurs intérêts,
lire : « leurs intérêts »
- p. 148, note 73 : ... du 30 juin 1917 avec plus d'arbitraire...
lire : du 30 juin 1917. Avec plus d'arbitraire...
- p. 161, note 128 : Pas de bolcheviks,
lire : Pas des bolcheviks.

F. DE LIENCOURT, « Le théâtre, le pouvoir et le spectateur soviétiques » :

- p. 168, note 11 : mettre entre guillemets de « Vladimir Il'ič... à ... prendrait sa place ».
- p. 175, note 28 : *in fine* : au lieu de Auerbach, lire Averbach.
- p. 183 : la note 50 doit figurer après la citation contenue dans l'avant-dernière phrase du paragraphe (« de tout ce qui est vivant et progressif ») et non à la fin du paragraphe.
- p. 184, ligne 5 : au lieu de « Ja hoču zebenka », lire « Ja hoču rebenka ».
- p. 190, 2^e paragraphe, ligne 6 : au lieu de « La Rue verte », lire « Le Feu vert ».
- p. 194, avant-dernier paragraphe, ligne 27 : au lieu de « une réunion spéciale au Collège du Ministère de la Culture », lire « une réunion spéciale du Collège... ».
- p. 195, ligne 6 : au lieu de A. Surkov, lire A. Surov.
- p. 203, note 138 : au lieu de Georgievstii, lire Georgevskij.
- p. 203, note 140 *in fine* : au lieu de Ekhalbdov, lire Ju. Holodov.
- p. 209, paragraphe 3, ligne 7 : au lieu de « coasser », lire « croasser ».

ÉCOLE PRATIQUE DES HAUTES ÉTUDES - SORBONNE
SIXIÈME SECTION : SCIENCES ÉCONOMIQUES ET SOCIALES
DIVISION DES AIRES CULTURELLES

COLLOQUES ET CONGRÈS

1. PREMIÈRE CONFÉRENCE INTERNATIONALE D'HISTOIRE ÉCONOMIQUE. Contributions et Communications. Stockholm, Août 1960. 594 pp. textes en français, anglais, allemand, italien, espagnol. Nombreux graphiques.
35,00 NF
2. LES ORIGINES DES VILLES POLONAISES DU MOYEN-ÂGE. P. Francastel éditeur. 1961. Nombreux plans. 30 photographies.
35,00 NF
3. L'HISTOIRE ET SES INTERPRÉTATIONS. Entretiens autour d'Arnold Toynbee sous la direction de Raymond Aron. (Cerisy-la-Salle, juillet 1958). 1961. 238 pp.
15,00 NF

SOCIÉTÉ ET IDÉOLOGIES

Deuxième Série : DOCUMENTS ET TÉMOIGNAGES

1. ALFRED ROSMER : Le mouvement ouvrier pendant la première guerre mondiale. De Zimmerwald à la Révolution russe. 1959. 252 pp. 30,00 NF
2. MAXIMILIEN RUBEL : Karl Marx devant le Bonapartisme. 1960. 165 pp. 12,50 NF
3. ALEXANDRE BENNIGSEN ET CHANTAL QUELQUEJAY : Les Mouvements nationaux chez les Musulmans de Russie. Tome I : Le « Sultangaliévisme » au Tatarstan. Préface de Roger Portal. 1960. 285 pp. 1 frontispice et 2 cartes. 22,00 NF

ÉTUDES SUR L'ÉCONOMIE ET LA SOCIOLOGIE
DES PAYS SLAVES

1. CZESLAW BOBROWSKI : Formation du système soviétique de planification. 1956. 92 pp. 11,25 NF
2. ROBERT SMITH : The origins of farming in Russia. 1959. 198 pp. 12 pl. 2 cartes. 32,00 NF
3. LOUIS GREYFIÉ DE BELLECOMBE : Les conventions collectives de travail en Union Soviétique. 1958. 172 pp. 15,00 NF
4. HENRI CHAMBRE : L'aménagement du territoire en URSS. Introduction à l'étude des régions économiques soviétiques. 1959. 250 pp. 30,00 NF
5. STEVAN K. PAVLOWITCH : Anglo-Russian rivalry in Serbia. 1837-1839. 1961. 208 pp. 29,00 NF